

L'HISTOIRE DE MES VOYAGES

RELATION DE L'ABBÉ ETIENNE GARD (1719-1758),
DE BAGNES

publiée avec une introduction et des notes par

ANDRÉ DONNET

Introduction

Au printemps de 1949, par l'intermédiaire de M. le chanoine Marcel Michellod, alors directeur du Collège de Bagnes, nous avons reçu pour examen un manuscrit du XVIII^e siècle, un petit volume (17,5 cm. haut. × 13 cm. long.) de 596 pages, de belle écriture, parfaitement lisible, rédigé par l'abbé Etienne Gard (1719-1758), de Bagnes.

Ce manuscrit¹ comprend deux parties. La première (pp. 1-96) a pour titre : Révolutions du Valais ; c'est en réalité une copie des chapitres qui concernent le Valais, de l'Histoire abrégée des missions des pères capucins de Savoie, écrite en latin en 1657 par le P. Charles de Genève et traduite en français par le P. Fidèle de Talissieu. Ce texte est connu² ; nous ne nous y arrêterons pas. La seconde partie (pp. 117-565) contient L'Histoire de mes voyages, relation inédite de l'abbé Et. Gard, qui y a joint diverses notes autobiographiques.

¹ Ce manuscrit a été acquis par les Archives cantonales (1951/2) et figure sous la cote AV L 409.

² Il a été publié à Chambéry en 1867, 249 p. — La copie de l'abbé Gard correspond aux pp. 115-116, 11-18 (résumées), 116-155 et 225-226 de l'édition de Chambéry.

La découverte de cette relation est intéressante à plus d'un point de vue. Elle révèle d'une manière circonstanciée la brève carrière d'un ecclésiastique valaisan sur lequel on ne possédait qu'un curriculum vitae succinct³. Elle comble en outre une lacune de notre littérature des voyages ; on connaît un grand nombre de relations écrites par des étrangers qui ont traversé et décrit le Valais ; mais, si l'on excepte l'autobiographie de Thomas Platter, au XVI^e siècle, on ne peut guère faire état de relations écrites par des Valaisans qui, sous l'ancien régime, sont sortis de leur pays⁴. Enfin, à l'intérêt général que comporte un récit de voyage pour l'histoire des mœurs et des usages⁵, la relation d'Etienne Gard ajoute pour nous celui d'avoir pour auteur et pour acteur un Bagnard, peuple que Louis Courthion caractérisait d'« éminemment migrateur »⁶. Elle offre l'occasion de vérifier dans le passé une assertion que L. Courthion fondait sur ses observations contemporaines.

³ Dans P[ierre] G[ard], *Clergé de la paroisse de Bagnes*, St-Maurice, 1932, p. 54. — La notice biographique que nous donnons plus loin permettra de rectifier ce curriculum, ainsi que les indications reproduites par J.-E. Tamini et P. Délèze, *Nouvel Essai de Vallesia Christiania*, St-Maurice, 1940, pp. 85, 223 et 452, et par l'*Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 104.

⁴ Par exemple, l'itinéraire d'une délégation valaisanne au concile de Constance, publié par D. Imesch, *Die Reise einer Walliser Gesandtschaft auf das Konzil von Konstanz* (1417-1418), dans *Blätter aus der Walliser Geschichte* (= BWG), T. VIII, 1938, pp. 57-72, et surtout le journal d'Antoine Quartéry, dont des extraits ont été cités par B. Rameau, *Notice biographique sur noble Antoine Quartéry, capitaine et chevalier apostolique* (1576-1641), dans *Revue de la Suisse catholique*, Fribourg, t. 11, 1881, pp. 382-397 ; ce dernier manuscrit semble actuellement perdu.

⁵ « Elles ont plus d'importance et de portée qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord, ces menues composantes du progrès matériel de la civilisation. D'abord elles forment à l'histoire proprement dite le cadre sans lequel on ne se représente que des événements abstraits et non des hommes agissant et vivant... Mais, en elles-mêmes, elles ont une réelle valeur, parce qu'elles appartiennent, en somme, à ce qu'on a appelé les faits permanents de l'histoire de l'humanité en regard des faits passagers et individuels ; parce qu'elles sont plus ou moins susceptibles d'être comparées dans le temps et l'espace, et, par conséquent, soumises à des lois ; parce qu'elles ont eu, sur la façon même de penser, de sentir et d'agir des hommes, une influence qui est loin d'être encore suffisamment connue ». — Gaston Paris, *Journal des Débats*, 28 août 1891, cité dans S. Locatelli, *Voyage de France (1664-1665)*, publié par A. Vautier, Paris, 1905, p. IX (*Bibliothèque de la Soc. des Etudes historiques*, fasc. IV).

⁶ L. Courthion, *La vie communale en Valais*, dans *Wissen und Leben*, 1916, p. 182.

I. — NOTICE BIOGRAPHIQUE

La famille Gard, originaire de la vallée d'Aoste et mentionnée à Bagnes dès le XIV^e siècle, a fourni en nombre au Valais, depuis le XVI^e siècle, des magistrats, des officiers et des ecclésiastiques⁷.

Etienne Gard, fils d'Etienne, sautier, et de Marie-Barbe Maret, est né à Versegères, le 29 janvier 1719. Il est le huitième enfant d'une famille qui en comptera treize. Son père le place à l'âge de sept ans chez l'abbé Maret, curé d'Outre-Rhône, qui lui enseigne les premiers principes (1726-1733). Le jeune homme fait « ses basses classes en français » auprès de l'abbé Cavé, vicaire de Sion, puis sa Rhétorique et sa Philosophie (1736-1738), au collège de la ville tenu par les pères jésuites. Au cours de son année de Philosophie, il se rend à la cité d'Aoste par le Grand Saint-Bernard ; c'est sa première sortie du pays.

Il entreprend ensuite ses études de théologie à Besançon où il demeure trois ans (1738-1741). En automne 1741, il se rend à Vienne en Autriche et y achève sa quatrième année de théologie au convict de Sainte-Barbe ; ordonné prêtre le 24 mars 1742, Gard reste encore trois ans à Vienne en qualité de précepteur.

Pendant les quelques jours de vacances qu'il s'accorde à Bagnes, à la fin du mois de septembre 1745, il profite d'aller faire une nouvelle excursion à la cité d'Aoste. En rentrant, il trouve une lettre de l'évêque Blatter qui l'appelle auprès de lui, en sa résidence de la Majorie, à Sion, en qualité de chapelain. Gard entre en fonction le 18 novembre 1745. Il y demeure, semble-t-il, six ans, jusqu'en automne de 1751⁸. Mais comme sa charge ne suffit pas à l'occuper entièrement, il consacre bientôt une partie de son temps à l'enseignement.

En 1747, à Sion, il enseigne la Rhétorique à Gaspard-Simon Dallèves⁹, de Sembrancher, « qui fait très bien » ; en 1748, la petite Syntaxe à Etienne Michellod, de Bagnes, et la grande à J.-André Besse, neveu du prieur Michellod¹⁰, « qui faisaient tous les deux très bien et qui se poussaient d'eux-

⁷ *Armorial*, art. Gard, pp. 104-105. — Les personnages cités dans l'Introduction, mais qui figurent déjà dans la relation, sont identifiés à leur place dans le texte de la relation. On les retrouvera facilement au moyen de l'Index.

⁸ P. Gard (*op. cit.*, p. 54), Tamini et Délèze (*op. cit.*, pp. 85 et 452) et l'*Armorial* (p. 104) font état de 1753. Mais une lettre de Gard, de 1752, semble bien montrer qu'il a renoncé à sa charge de chapelain pour aller enseigner à St-Maurice (voir plus bas, note 39). Il n'est pas impossible non plus que Gard ait résigné sa charge lors de l'élection du nouvel évêque Roten, le 31 août 1752.

⁹ Gaspard-Simon Dallèves (1726-1768), chapelain à Sembrancher. — *Armorial*, p. 73.

¹⁰ Jean-François Michellod (1686-1759), prieur et doyen de Martigny 1736-1759. — *Armorial*, p. 170.

mêmes ». Cette même année, il accompagne en janvier le chanoine Lamon, du Grand Saint-Bernard, qui va quêter à Genève en faveur de l'hospice ; pendant la diète de mai, derechef il se met en route et se rend pour la troisième fois à Aoste avec deux de ses élèves. En octobre enfin, et contre le gré de son évêque, il entreprend le pèlerinage de Rome ; il séjourne trois mois dans la Ville éternelle. Sur le chemin du retour, il tombe malade et demeure un mois à l'Ospedale Maggiore, à Milan. A la fin d'avril 1749, rétabli, il rentre au pays.

Gard reprend sa place à la Majorie et poursuit son enseignement. En 1750, il enseigne la Philosophie à J.-André Besse et à Jean-Baptiste Claret¹¹, de Saillon, « dont le dernier est très habile ».

« Sur la fin de l'année 1751 », poursuit Gard dans ces brèves notes autobiographiques qui font suite à son Voyage de Rome¹², « comme je m'ennuyais de la vie sédentaire du château, je m'en fus à Saint-Maurice pour y enseigner les Belles-Lettres, à savoir la Rhétorique, l'Humanité et la Syntaxe, et je commençai mon cours à la Toussaint ». Il a pour élèves en 1751-1752, en Rhétorique : Hyacinthe Roulier¹³, de Saint-Maurice, « qui s'est fait capucin en 1752 », Hubert Grenat, de Monthey, « excellent génie », Xavier de Tornéry¹⁴, de Saint-Maurice, et Jean-André Bruchex, de Bagnes ; en Humanités : Jean-François Garin¹⁵, de Vionnaz, « excellent génie », Antoine Moche¹⁶, de Collombey, Pierre-François Riche, de Liddes, Jean-Pierre Turin¹⁷, de Muraz, Benjamin de Nucé¹⁸, de Vouvry, et Joseph-Simon Savioz¹⁹, « d'Anni-viers, Haut-Valais » ; en Syntaxe : Jean-Baptiste Maret²⁰, de Bagnes, Emma-

¹¹ Sans doute le futur docteur en médecine de Montpellier, botaniste, collaborateur de Haller, de Wytttenbach, de Murith, † en 1805. — *Armorial*, p. 62.

¹² Ces notes sur les années d'enseignement de Gard, rédigées en 1750 et en 1754, figurent dans le manuscrit aux pp. 556-559. Nous en donnons ici l'essentiel. Malheureusement nous n'avons pas pu identifier tous les élèves de Gard.

¹³ Hyacinthe Rouiller (1736-1798), capucin sous le nom de P. François-Joseph, eut une curieuse destinée et frôla même l'épiscopat. — *Armorial*, p. 219.

¹⁴ François-Joseph Tornéry, curé de Massongex en 1758, de Monthey de 1762 à sa mort en 1789. — *Armorial*, p. 259.

¹⁵ Jean-François Garin, plus couramment Guérin, (1730-1808), protonotaire apostolique, aumônier de la comtesse Zichy, chanoine de Szombathely en Hongrie (1772-1783) : de retour en Valais à la fin de 1783, Guérin fut curé de Vionnaz de 1791 à sa mort. — Cf. Z. Schoch, *Le chanoine Guérin à Vionnaz*, dans *Ann. Val.*, 2e S., T. II, pp. 167-173, et L. Dupont-Lachenal, *A propos de quelques Valaisans dans l'ancien Empire des Habsbourg*, *ibid.*, T. III, pp. 546-547.

¹⁶ Antoine Moche (1733-1780), curé de Port-Valais en 1758. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 474.

¹⁷ Jean-Pierre Turin, curé de Muraz de 1756 à sa mort en 1798. — *Armorial*, p. 266.

¹⁸ Gaspard-Benjamin de Nucé (1733-1807), officier au régiment de Courten. — *Armorial*, p. 185.

¹⁹ Joseph-Simon Savioz, vicaire à Vissoie en 1775, † en 1792. — *Armorial*, p. 231.

²⁰ Jean-Baptiste Maret (1730-1797), recteur à St-Pierre de Clages 1757, curé de Saxon 1764-1785, professeur à Bagnes 1786-1792. — *Armorial*, p. 160.

nuel Debon²¹, de Saint-Maurice, « excellent génie », Etienne Lui²², de Bagnes, Hyacinthe Odet²³, de Saint-Maurice, Jean-Georges Frossard²⁴, de Liddes, « excellent génie », Etienne Frossard²⁵, de Liddes, les deux frères François et Nicolas Cattellani²⁶, de Saint-Maurice, et Georges-Nicolas Denier²⁷, de Martigny.

L'année scolaire 1752-1753, il a, en Rhétorique : Turin, Moche, Riche, cités ci-dessus ; en Humanités : Maret, de Bons, Luy, cités ci-dessus, Claret et Joris nommés ci-après.

En automne 1753, l'abbé Gard accomplit un second et dernier voyage en Savoie. A son retour, il poursuit son enseignement à Saint-Maurice. Durant l'année scolaire 1753-1754, il a pour élèves, en Rhétorique : Jean-Joseph Claret²⁸, de Troistorrents, neveu de l'abbé de Saint-Maurice et « excellent génie », Jean-Baptiste Maret, Etienne Luy, Hyacinthe Odet, Emmanuel-Joseph de Bons, fils du major, Hyacinthe Joris²⁹, d'Orsières, bourgeois de Saint-Maurice, Louis de Quartéry³⁰, fils du vidomne ; en Humanités : Jean-Georges Frossard, Emmanuel Gard³¹, François Cattellani ; en Syntaxe : Jean-Pierre Ducret, de Saint-Maurice, « bon génie », Jean-Joseph Donnet, de Collombey, Christophe Bruchex³², de Bagnes, Pierre-Antoine Diémoz, d'Aoste, Nicolas Cattellani et Etienne Frossard.

En janvier 1755, Gard est nommé curé de Saillon³³. Il n'y demeure que trois ans et demi. C'est lui qui administre l'Extrême-Onction au maître qui

²¹ Joseph-Emmanuel de Bons (1739-1810), fils du major Charles-Louis-Joseph, officier au service de la France, chef des troupes valaisannes aux Ormonts en 1798. — *Armorial*, p. 38.

²² Etienne Luy (1726-1789), chanoine du Grand Saint-Bernard, curé de Bovernier 1774. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 468.

²³ Antoine-Hyacinthe Odet (1737-1825), officier en Piémont. — *Armorial*, p. 186.

²⁴ Jean-Georges Frossard, curé de Sembrancher 1769-1778, † 1781. — *Armorial*, p. 101.

²⁵ Jean-Etienne Frossard, vicaire à Liddes 1770, puis à Martigny 1773-1786, † 1786. — *Armorial*, p. 101.

²⁶ François-Chrétien Catelani (1735-1783), chanoine du Saint-Bernard. — *Armorial*, p. 52.

²⁷ Georges-Nicolas Denier (1735-1786), curé de Saxon 1759, vicaire à Martigny 1761, curé de Riddes 1763-1786. — *Armorial*, p. 78.

²⁸ On connaît deux Jean-Joseph Claret, neveux de l'abbé Jean-Joseph Claret (1737-1764) : un fils de Barthélemy, qui sera châtelain de Choëx 1761-1791, et un fils d'Ignace, qui sera capitaine en France 1779. — *Armorial*, p. 63.

²⁹ Etienne Gard ajoute en note (manuscrit, p. 559) que cet élève mourut de fièvre maligne le 3 mars 1754 et qu'il a été enseveli à St-Sigismond.

³⁰ Louis-Antoine de Quartéry (1737-1828), petit-fils du grand vidomne, châtelain de St-Maurice 1776-1790, dernier vidomne de Massongex. — *Armorial*, p. 203.

³¹ Pierre-Emmanuel Gard (1735-1800), chanoine de Saint-Maurice, professeur de philosophie 1763, procureur 1778, prieur de Vétroz 1786, curé de Saint-Maurice 1795. — *Armorial* p. 104.

³² Pierre-Christophe Bruchez (1733-1800), chanoine du Saint-Bernard, recteur à Orsières 1764, prieur claustral 1766, assistant puis curé de Vouvry 1774. — *Armorial*, p. 45.

³³ Il a reçu son institution le 7 janvier et pris possession de sa paroisse le 11 suivant. Registres de paroisse de Saillon, décès, notice de Gard à l'année 1755.

lui a enseigné les premiers principes, l'abbé J.-Georges Maret, curé de Leytron, mort en odeur de sainteté en 1755³⁴. Mais bientôt contraint par sa santé d'abandonner son poste³⁵, Gard se retire à Bagnes en 1758, où il meurt à son tour, le 5 juillet, âgé de 39 ans³⁶. Son père Etienne Gard et son frère Jean-Georges (né en 1707) l'ont précédé de peu dans la tombe, le premier le 14, le second le 18 juin³⁷.

Par testament du 3 juillet 1758, le curé Gard avait légué une somme de 100 écus petits pour augmenter les fonds de l'école de Saillon, et fondé une mission « qui doit se faire tous les dix ans » par les pères capucins du couvent de Sion, donnant à cet effet une somme de 50 écus petits³⁸.

³⁴ P. Gard, *op. cit.*, pp. 54 et 68.

³⁵ *Ibidem*, p. 54. — En reportant des inscriptions dans le registre de paroisse, Gard note qu'il a été gravement malade en septembre 1756 (bapt., 16 IX 1756 ; décès, 17 IX 1756), et absent pour cause de maladie en août 1757 (bapt., 3 VIII 1757).

³⁶ Le registre des décès de Bagnes porte la notice suivante du curé Charles Revil : *Die 6 julii 1758 pie sepultus est R. D. Stephanus Josephus Gard sacerdos qui in vivis litteris et optimis morum disciplinis imbutus ac convictor in aula episcopali Sedunensi. Deinde Pastor Saillonensis cui quidem curae vix renunciatus ad Dominum in Domo paterna migravit 5 julii.*

³⁷ Registres de la paroisse de Bagnes. — Dans le manuscrit de Gard (pp. 396-397), une autre main a consigné ces trois décès successifs.

³⁸ A.-J. de Rivaz, *Opera historica*, t. VIII, p. 566-567, manuscrit aux Arch. cant., Sion, fonds de Rivaz.

— En 1751, Etienne Gard a établi le compte de ses dépenses et de ses acquêts :

« Sommaire de ce que j'ai dépensé dans mes études :

« Resté 7 ans chez M. Maret, à Outre-Rhône, une vingtaine ou une trentaine d'écus par an, sans compter l'habillement. J'entends écus petits.

« Chez M. Cavé, à Sion, 6 ans, 10 pistoles par an, au moins les trois premières années ; les trois autres, je ne sais si c'est huit ou dix. Le tout sans compter l'habillement.

« De là, à Besançon, trois ans ; la première année un louis navarrin par mois, les deux dernières quasi le tiers moins, sans les habits.

« Ensuite quatre ans à Vienne en Autriche où je n'ai dépensé que la première année. Depuis lors j'ai gagné mon pain moi-même.

« Sommaire de ce que j'ai ou procuré ou rendu à la famille :

« Etant à Besançon, Mgr l'évêque Blatter m'a accordé la pension de France, qui faisait 16 ou 18 pistoles, que M. Cavé fit toucher à mon cher père.

« A Vienne, depuis la première année, je me suis tiré d'affaire moi-même... Etant de retour de Vienne, j'ai donné à la famille 20 sequins gagnés en Allemagne.

« Pendant que j'étais à Besançon, on s'est servi deux fois de la bourse que j'avais laissée à la maison pour l'utilité de la famille, ce qui peut faire en tout une vingtaine d'écus par an pour le moins.

« Mon patrimoine restera à la famille. Le peu d'acquêts que j'ai faits jusqu'à présent, 1751, n'étant point des biens de l'Eglise puisque je n'ai point de bénéfice, et qui consistent principalement en livres, seront aussi pour mes neveux qui étudieront, à moins que je n'en dispose autrement par mon testament. Outre cela, je n'épargnerai ni soin ni peines pour instruire mes chers frères et sœurs dans tout ce que je saurai leur être profitable, surtout pour le salut qui est le principal ; comme aussi pour enseigner mes neveux qui voudront étudier » (manuscrit, pp. 385-386).

L'abbé E. Gard a précisé plus tard, dans une note latine (manuscrit, p. 387), que son père avait voulu donner à presque tous ses fils l'occasion de faire des études, mais



Nous ne savons pas si un peintre contemporain a un jour fixé sur la toile les traits d'Etienne Gard. Pour esquisser son portrait, nous ne possédons que les éléments qu'il a bien voulu nous livrer lui-même dans sa relation³⁹. Ils sont peu nombreux et n'ont rien de saillant.

De ses caractères physiques, nous connaissons, sinon sa taille et les traits de son visage, du moins sa vigueur corporelle et son endurance que le simple récit de ses voyages met en évidence.

S'il est irascible, il est capable de se contenir ; il est courageux, persévérant et sait se résigner dans l'adversité ; en chemin, il tient à son argent parce qu'il en a peu. Il est extrêmement discret sur son rôle de prêtre. Il parle peu de l'apostolat qu'il a eu l'occasion d'exercer. On ne sait rien des brèves années qu'il a passées en qualité de curé de Saillon. Mais dans sa relation, il apparaît comme un ecclésiastique d'une conduite exemplaire, honnête, pieux, récitant son bréviaire avec exactitude, passant même, raconte-t-il, quand le mauvais temps l'immobilisait dans un village, « toute la matinée à l'église à entendre plusieurs messes et à m'entretenir avec Dieu jusqu'à midi »⁴⁰. Il est soucieux de l'honneur de son état, charitable, montrant toujours une saine prudence en dépit de son esprit aventureux et débrouillard.

que les deux derniers, à savoir Jean-Martin (né en 1725) et Georges-Bonaventure (né en 1729), n'en voulurent rien et dilapidèrent leurs avoirs (*qui frustra consumpserunt pecunias*). Dans cette même note, Gard ajoute encore : *item, multa Bagnensis Abbat. du temps des révolutions de l'année 1745 et 46 ;* entend-il par là qu'il a payé pour l'un ou l'autre membre de sa famille qui aura été compromis dans le complot, des amendes infligées aux Bagnards qui s'étaient révoltés contre l'abbé de Saint-Maurice en août 1745 ? — Cf. E. Aubert, *Le Trésor de l'abbaye de St-Maurice d'Agaune*, Paris, 1872, p. 108.

³⁹ Outre *L'Histoire de mes voyages*, nous ne connaissons de Gard qu'une seule lettre (Archives cantonales, Sion, fonds de Rivaz, carton 20, fasc. 4, No 90), adressée de Saint-Maurice, le 1er décembre 1752, à un destinataire anonyme, sans doute à un ecclésiastique de ses confrères. Il est question, dans cette lettre écrite en termes voilés, d'un appel auquel Gard s'attend pour aller occuper un poste dans une cure non nommée ; il donne le conseil à son correspondant de persévérer dans son intention « d'arrêter la danse » dans sa paroisse ; il déplore « la triste situation de notre pays »... « un jeune prélat [Jean-Hildebrand Roten, élu en diète du 31 août 1752] qui ne pourra peut-être pas résister aux perruques... qui ne cherchent qu'à dépouiller les évêques de leurs anciens droits... » (Voir sur ces luttes, G. Ghika, *La fin de l'Etat corporatif en Valais*..., Sion, 1947, pp. 262-270, et *Contestations du Clergé et des patriotes du Valais au sujet du pouvoir temporel après l'épiscopat de H. Jost (1638-1798)*, 2e partie, dans *Vallesia*, T. VI, 1951, pp. 111-152). — « Pour moi », ajoute-t-il, « je me félicite tellement ne n'être pas là-haut [de n'être donc plus chapelain de l'évêque], que je ne changerais pas mon sort avec celui d'un prince... ». Par l'enseignement qu'il donne à Saint-Maurice, il collabore à la formation du clergé.

⁴⁰ Voir p. 94.

Précepteur, il cherche à inspirer à son élève la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, « ce qui est l'essentiel »⁴¹. Quand il enseigne à Sion et à Saint-Maurice, son « grand plaisir c'est de tendre la main à de braves garçons qui ont envie de bien faire, afin que le diocèse soit toujours fourni de bons ouvriers »⁴². Il est ainsi conscient de travailler pour le Seigneur, autant que ses confrères qui exercent leur ministère dans des cures⁴³.

S'il donne peu de renseignements, comme on le verra plus loin, sur ses études proprement dites, il exprime souvent son désir extrême de s'instruire, non seulement dans les connaissances qui sont nécessaires à un ecclésiastique pour sa conduite personnelle, mais en histoire et en géographie ; il a une véritable prédilection pour cette dernière discipline⁴⁴. A Rome, il passe son temps à suivre des cours, il apprend un peu d'italien, il se documente sur les antiquités romaines⁴⁵. Il envie les grandes villes qui possèdent des bibliothèques publiques, alors qu'en Valais, note-t-il, on doit « croupir dans l'ignorance, et même oublier ce que l'on a appris dans les pays étrangers, faute de livres »⁴⁶. Il ajoute, non sans amertume, ces dures paroles : « La meilleure bibliothèque, et que l'on estime le plus ici [c'est-à-dire en Valais], c'est une étable remplie de vaches, ou un grenier garni de pièces de viandes salées, ou une cave remplie de fromages : voilà les meilleurs auteurs ! Cela est pardonnable pour un père de famille qui a des enfants à nourrir, mais intolérable pour un ecclésiastique qui ne doit cultiver que l'esprit »⁴⁷.

Des années où il est resté chapelain épiscopal, il révèle peu de choses. Ses relations avec l'évêque Blatter paraissent avoir été excellentes. Si, en 1748, Gard part en pèlerinage à Rome contre le gré de son supérieur, celui-ci ne lui en garde pas rigueur ; bien mieux, il s'empresse de délivrer à son chapelain, déjà en route, un passeport qui ne lui parvient malheureusement pas à temps. Gard écrit une lettre d'excuse et le différend est aplani. Pendant la maladie de l'abbé, à Milan, son évêque lui manifeste, dans ses lettres, des sentiments d'affection paternelle qui le touchent beaucoup. Mais Gard montre surtout l'impatience avec laquelle il supporte la vie sédentaire de la Majorie ; le Valais enclos dans ses montagnes lui pèse ; et de nouveau, après quelques années, l'appel du voyage se fait entendre en lui. L'abbé Gard paraît avant tout un voyageur qui, devenu prêtre, cherche honnêtement à concilier les devoirs de son état avec les exigences profondes de sa nature.

⁴¹ P. 56.

⁴² Manuscrit de Gard, p. 556.

⁴³ Lettre du 1er décembre 1752, citée note 39.

⁴⁴ P. 55.

⁴⁵ P. 108.

⁴⁶ Le Valais ne possédait pas encore de bibliothèque publique ; il n'en aura une qu'un siècle plus tard. Cf. notre article *La Bibliothèque cantonale du Valais*, dans *Ann. Val.*, 2e S., T. V (1943-1945), pp. 91-112.

⁴⁷ P. 60. — L'abbé Gard possédait une bibliothèque personnelle dont nous ne savons rien sinon qu'il la destinait « à ses neveux qui étudieront » (Manuscrit, p. 386).

C'est ainsi qu'il a médité le dessein de partir « en Amérique et d'y travailler avec les missionnaires à la conversion des infidèles⁴⁸ ». Toutefois, comme la volonté du Seigneur, écrit-il, se manifeste ordinairement par celle des supérieurs⁴⁹ et que son supérieur cherche à le retenir, il se console sagement en considérant « que nous ne sommes dans ce monde que pour travailler à notre salut... que notre pays est un endroit où l'on peut faire son salut plus facilement que dans les pays étrangers, parce qu'il n'y a pas tant d'occasions de se dissiper », et qu'on y jouit « d'une paix et d'une tranquillité que les autres nations ne peuvent se flatter de goûter en temps de guerre »⁵⁰.

Ce qui le retient surtout au pays, c'est l'amour qu'il porte à ses parents, et aussi à son frère François⁵¹. Tel est le sentiment qui apparaît le plus vivace et le plus constant tout au long du récit de ses voyages. A l'occasion de la mort de sa mère, pendant son séjour à Vienne, il fait un touchant éloge de ses parents et de l'harmonie de leur union⁵². Souvent, il leur adresse des pensées d'affection. Ainsi, à son retour de Rome, à mesure que la maladie le travaille, la santé de son père, dont il n'a plus de nouvelles depuis six mois, l'inquiète davantage, et quand il est immobilisé sur son lit à l'Ospedale Maggiore, cette pensée ne cesse de le tourmenter. Gard marque bien les liens qui l'unissaient à ses parents, en exprimant cette réflexion qu'il aime à souffrir en voyage pour apprendre un peu à vivre, mais aussi pour le témoignage de la tendresse et de l'affection de ses parents à son égard⁵³.

Sur ses compagnons de voyage, en particulier sur Jean-Hildebrand Roten, auquel il semble s'être attaché, il est si laconique qu'on ne peut rien conclure à propos de leur caractère.

II. — LES VOYAGES ET LES SEJOURS D'ETIENNE GARD

E. Gard nous a laissé la relation de six voyages : du voyage et du séjour à Besançon, du voyage et du séjour à Vienne, du voyage à Genève, du troisième voyage à Aoste, du voyage à Rome et, enfin, du deuxième voyage en Savoie.

1. Le voyage et le séjour à Besançon (1738-1741)

Etienne Gard se rend à Besançon pour y entreprendre ses études de théologie. Il est alors dans sa vingtième année. Il quitte Bagnes le 27 octobre 1739,

⁴⁸ P. 86.

⁴⁹ Pp. 86-87.

⁵⁰ P. 78.

⁵¹ Gard ne parle jamais de ses autres frères et sœurs. Il mentionne seulement, pendant son séjour à Vienne, le décès de sa sœur Marguerite que, dit-il, il aimait tendrement (Voir p. 55).

⁵² P. 56.

⁵³ P. 54.

son frère François, son aîné de huit ans, l'accompagne. Ils voyagent à pied, par Saint-Maurice, Aigle, Lausanne où ils semblent avoir fait un bref arrêt, La Sarraz, Jougne, Pontarlier, Chantrans, Ornans. Gard ne marque pas, dans sa relation, les étapes qu'ils ont faites dans cette randonnée de plus de 200 km. qui, si nous en jugeons par les étapes du voyage de Vienne, ont dû être parcourus dans l'espace de cinq jours. Il se contente de décrire la nuit qu'ils ont passée dans un village situé entre La Sarraz et les Clées.

Sur son séjour à Besançon, Gard rapporte peu de choses. On sait seulement que la première année, il prend pension chez un syndic de la ville. Celle-ci lui paraît agréable, il en apprécie les promenades publiques où il va étudier de bon matin, au printemps et en été. Son attention n'a guère été retenue par les monuments ; il a noté quelques curiosités qui l'ont frappé : le Saint-Suaire, la Statue de Charles-Quint, deux illuminations de la ville.

Quant à ses études, il n'en parle pas longuement ; il fait un éloge général de ses maîtres. Il prétend avoir « goûté de tout, de l'université, du collège et du séminaire »⁵⁴. Il a retrouvé à Besançon son cousin François Gard qui, en 1739, étudiait en Philosophie et en 1740 ira poursuivre ses études à Vienne en Autriche. C'est la présence de ce cousin en Franche-Comté qui l'a déterminé dans le choix de Besançon. La seconde année (1739-1740), il « prend le Traité de Dieu sous les RR. PP. jésuites ». Il ne dit rien de sa troisième année de théologie.

Les vacances scolaires qui, d'après sa relation, devaient durer trois mois, d'août à octobre, il les consacre, en 1739, à une excursion à Lyon ; en 1740, à rendre visite à ses parents à Bagnes. Dans le courant de l'été de 1741, il quitte définitivement Besançon.

L'excursion à Lyon, il la fit entièrement à pied, en compagnie de son cousin François Gard ; les 240 km. que compte le trajet par Dôle, Chalon, Mâcon, furent franchis en l'espace de six jours. Mais pour être demeuré six semaines à Lyon, Etienne Gard a rapporté peu de souvenirs de la ville qu'il a pu visiter à loisir. Il n'en donne qu'une description sommaire et très partielle. Le retour à Besançon s'est effectué par Beaune et Seurre.

De ses vacances à Bagnes en 1740, il ne dit rien, sinon qu'il fit à pied les 420 km. aller et retour, à l'exception du trajet de Lausanne en Valais, accompli en bateau.

⁵⁴ P. 31. — Besançon offrait alors aux étudiants un choix de cinq écoles de théologie : « celle de l'Université avec ses deux professeurs royaux, les deux lectures du Séminaire, les deux classes des jésuites, agrégées comme les précédentes à la Faculté, enfin celles du chapitre métropolitain et du collège de Granvelle ». — B. Lavillat, *L'enseignement à Besançon de la conquête française à la Révolution (1674-1792)*, 1947, p. 180, manuscrit inédit que l'auteur a bien voulu mettre à notre disposition. M. Lavillat nous informe en outre que les quelques registres de l'Université conservés à Besançon ne permettent pas de préciser le cours des études d'Etienne Gard. — Celui-ci ne figure pas sur les registres des *Admissi in Seminario bisuntino*, I (1733-1790), conservés au Grand Séminaire de Besançon. — Communication de M. Emile Biollay.

2. Le voyage et le séjour à Vienne (1741-1745)

Résolu « à voir d'autres pays », Etienne Gard décide, sur le conseil de l'abbé Cavé, son ancien maître à Sion, d'aller faire à Vienne en Autriche sa 4^e année de théologie. Il est alors âgé de 22 ans. Il quitte Sion, le 24 septembre 1741, avec l'abbé Jean-Hildebrand Roten, de Rarogne, âgé de 19 ans seulement. Ils cheminent rapidement par la Furka, Altdorf, Schwyz, Einsiedeln, Feldkirch, franchissent l'Arlberg et arrivent à Innsbruck, le 4 octobre, ayant parcouru en onze jours environ 470 km., marchant à une allure de plus de 42 km. par jour. Ils ont accompli la plus grande partie du trajet à pied ; Gard n'a fait que 4 lieues à cheval pour rejoindre son compagnon à Brigue ; ensemble ils ont été en bateau de Flüelen à Brunnen ; le dernier jour enfin de leur randonnée, ils ont descendu l'Inn sur un radeau.

A Innsbruck, ils s'arrêtent deux jours. Gard se rend compte alors du sérieux des conseils que lui avaient donnés ses amis avant son départ. La guerre de succession d'Autriche avait éclaté au lendemain de la mort de Charles VI (19 octobre 1740). En décembre suivant, Frédéric II avait envahi la Silésie ; en avril 1741, les Prussiens avaient battu l'armée autrichienne commandée par Neipperg, puis les Bavaois et une armée française, sous les ordres de Belle-Isle, étaient descendus la vallée du Danube. Le 10 septembre, Belle-Isle était entré dans Linz. Et au moment où Gard et Roten arrivent à Innsbruck, toute la haute Autriche est tombée entre les mains des Bavaois et des Français⁵⁵.

Il n'est plus question, surtout en cette saison, de gagner Vienne par la voie ordinaire, c'est-à-dire en s'embarquant sur l'Inn. Mais les deux étudiants, qui tiennent absolument à pousser plus loin, décident de tenter la fortune et, sur le conseil du P. Biner, S. J., professeur à Innsbruck, de gagner Graz en attendant des jours meilleurs.

Ils entreprennent alors (le 7 octobre 1741) une randonnée insensée, « dès la pointe du jour jusqu'à la nuit », sans jamais s'arrêter qu'une demi-heure pour le dîner, franchissant près de 50 km. par jour ! Après avoir passé le Brenner (1370 m.), ils atteignent Bruneck, Lienz, Oberdraubourg, pour arriver, le 14, aux portes de Klagenfurth. En sept jours, ils ont parcouru environ 340 km. Mais on leur refuse l'entrée de la ville qui se prépare à soutenir un siège ; il leur est impossible d'aller à Graz, moins encore à Vienne. Gard est contraint de se rendre aux représentations de son compagnon résolu, lui, à s'en retourner à Innsbruck. Le 15 octobre, ils reviennent donc sur leurs pas, un peu moins précipitamment, puisqu'ils mettent un jour de plus qu'à l'aller pour regagner Innsbruck.

⁵⁵ P. Muret, *La prépondérance anglaise (1715-1763)*, 2^e éd. *, Paris, 1942, pp. 414-423 (Halphen et Sagnac, *Peuples et civilisations*, T. XI).

Ils y demeurent deux mois et y poursuivent leurs études. Mais voici que, peu avant Noël, l'évêque Blatter les invite de nouveau à se rendre à Vienne prendre la place qui leur est réservée, en qualité de pensionnés du pape, au convict de Sainte-Barbe. Malgré l'extrême rigueur de la saison, malgré les dangers auxquels ils vont s'exposer en traversant les armées en guerre, ils se mettent en route sur la fin de décembre. Ils franchissent en quatre jours la distance qui sépare Innsbruck de Salzbourg (158 km.). Là encore, on leur interdit l'entrée de la ville ; on leur conseille même de passer par la Carinthie, c'est-à-dire de recommencer la tentative qui a échoué si lamentablement en octobre précédent devant les portes de Klagenfurth. Mais pendant les huit jours qu'ils passent à parlementer dans les faubourgs de Salzbourg, les « affaires » de la guerre changent de face.

En effet, Marie-Thérèse, qui avait négocié depuis mai 1741 avec la diète hongroise, était parvenue à réaliser une entente qui lui avait permis de constituer deux armées, dont la première, destinée à reconquérir la haute Autriche, avait été placée sous les ordres du feld-maréchal Khevenhüller. Celui-ci, prêt en janvier 1742, entre aussitôt en campagne ; il va mettre le siège devant Linz, qu'il reprend dès le 23 janvier⁵⁶.

Les deux étudiants peuvent dès lors poursuivre leur route sans trop de difficultés. Pour plus de sécurité, ils prennent la poste, transformée, selon les nécessités, tantôt en traîneau, tantôt en carrosse. C'est ainsi qu'ils franchissent les 300 km. de Salzbourg à Vienne, faisant des étapes de même longueur à peu près que lorsqu'ils voyagent à pied. Ils sont à Vienne le 14 janvier 1742. Depuis son départ de Bagnes, Etienne Gard a parcouru environ 1600 km.

Gard et Roten restent à Vienne près de quatre ans, du 14 janvier 1742 au 30 août 1745. Dans sa relation, Gard ne parle plus, jusqu'au moment du départ, de ce compagnon avec lequel il a pourtant vécu sa première année de Vienne « dans la même chambre » au convict de Sainte-Barbe.

Quant à lui-même, il achève d'abord sa théologie spéculative, il étudie la morale, goûte un peu de droit canon ; il s'applique enfin à l'histoire naturelle et à la géographie. C'est tout ce qu'il nous rapporte de cette année d'études. Il est ordonné prêtre en mars 1742.

De 1742 à 1745, il est précepteur chez un baron de Schaller⁵⁷. Il est chargé d'instruire son fils qui fréquentait alors le collège. Il a rempli cons-

⁵⁶ P. Muret, *ibidem*.

⁵⁷ Voir p. 55, note 33. — Notons qu'en ces années-là un compatriote de Gard exerçait également un préceptorat à Vienne, mais auprès d'une famille bien plus en vue : c'était François-Joseph Weger (1712-1751), de Geschinen, chanoine régulier de Saint-Maurice d'Agaune. Précepteur d'un fils du comte de Harrach, grand-chancelier du royaume, de 1739 à 1746, il devint ensuite le premier précepteur du fils de Marie-Thérèse, le futur Joseph II. (Cf. P. Bourban, *Biographie de François-Joseph Veguer, précepteur de Joseph II*, Fribourg, 1899, 74 p., et Fr. Jost, *Chorherr Franz Joseph Weger (1712-1751)*, dans *BWG*, T. VII, 1934, pp. 288-304). — Nous ignorons si les deux Valaisans se sont rencontrés à Vienne.

ciencieusement son devoir ; il n'a rien négligé « pour lui donner une éducation proportionnée à son rang et à sa naissance », lui enseignant, « outre les études ordinaires, la langue française, la politesse, les belles manières », et tâchant « de lui inspirer la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, à quoi il était assez porté ». Il paraît n'avoir eu qu'à se louer de ses maîtres.

Gard ne donne pas une description systématique de Vienne. Dans de brèves notices détachées, il décrit quelques monuments et établissements de la ville : la cathédrale Saint-Etienne, le jardin du Prince Eugène, le Neugebäude (faisanderie), la Bibliothèque impériale, l'Arsenal ; il retrace les excursions et les pèlerinages qu'il a faits dans les alentours, à Baden, à Gutenstein, à Schönbrunn, à Klosterneubourg, à Mariazell, à Maria-Taferl, à Eisenstadt, enfin à Presbourg ; il évoque quelques événements de la vie viennoise : mariages princiers, parties de traîneau, illuminations, retour d'esclaves rachetés chez les Turcs, passages de troupes.

Tel est le bilan sommaire de ces quatre ans de séjour.

Gard quitte enfin Vienne, le 30 août 1745, en compagnie de J.-H. Roten qui rentre également au pays.

Ils voyagent en poste, par Neustadt, jusqu'à Graz (203 km.) qu'ils atteignent en six jours. Le 7 septembre, ils sont à Laybach. Après quelques mésaventures dans un village de la Carniole, ils arrivent à Trieste, le 9 septembre, ayant franchi en onze jours les 500 km. que l'on compte depuis Vienne. Mais le soir de leur arrivée, les deux ecclésiastiques, saisissant une occasion qui se présente de gagner Venise par mer, s'embarquent sur l'Adriatique ; en l'espace d'une nuit, d'ailleurs agitée, ils atteignent la cité des lagunes. Ils consacrent deux jours à la visite de la ville.

Par Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, ils gagnent Milan en voiture. Gard note avec satisfaction que ce retour, effectué au début de l'automne, est « plus gai » que l'aller : « Nous avons assez souffert en allant à Vienne, il était juste de goûter un peu de bon temps, d'autant plus que j'y avais gagné quelque argent pour faire notre voyage avec plus d'agrément et de commodité »⁵⁸.

Nouvel arrêt de deux jours pour voir Milan, dont les trois plus belles « pièces » sont, de l'avis de notre auteur, le dôme, le château et la Bibliothèque Ambrosienne. Ils se hâtent toutefois de quitter la ville menacée par les Espagnols du comte de Gages. Ils passent à Sesto Calende où ils s'embarquent sur le lac Majeur, et franchissent le Simplon pour atteindre enfin Rarogne où ils se reposent quelques jours. On est à la fin de septembre 1745. En moins d'un mois, les deux voyageurs ont parcouru environ 1200 km., mais cette fois-ci en voiture et en bateau.

⁵⁸ P. 72.

3. Le voyage à Genève et le troisième voyage à Aoste (1748).

Depuis son retour de Vienne, en 1745, Gard est demeuré confiné à la Majorie, à Sion, où le retient sa condition de chapelain-secrétaire de l'évêque ; pendant près de trois ans, il ne semble pas avoir eu l'occasion d'entreprendre de nouvelles randonnées. Aussi, en janvier 1748, saisit-il avec empressement, pour « se désennuyer un peu », celle qui se présente à lui d'accompagner le chanoine Lamon, du Grand Saint-Bernard, « qui allait à Genève pour faire la collecte ».

Ils se mettent en route, le 9 janvier ; de Saint-Maurice, ils se rendent à Aigle où ils vont voir le gouverneur bernois Ougspourg, passent le Rhône à la Porte du Sex, puis gagnent Saint-Gingolph. Par Evian et Thonon, d'où ils admirent la côte du Pays de Vaud (« On tient que c'est le plus beau coup d'œil que l'on puisse voir »), ils arrivent à Genève.

Pendant que Lamon fait sa collecte, Gard parcourt la ville : les remparts, les rues hautes et les rues basses, la cathédrale Saint-Pierre, l'hôpital, l'hôtel de ville. Le second jour, il va rendre visite à un compatriote, le P. Bourgoz, qui accomplit son noviciat au couvent des capucins de Saint-Julien. Il va aussi faire un tour sur les terres du pays de Gex.

Puis les deux compagnons se rendent ensemble à la Bibliothèque publique où Beaulacre dispute avec eux la question du martyre de la légion thébéenne et leur fait les honneurs de la maison.

Après une dernière visite à l'abbé Arnaud, aumônier du résident de France, ils rentrent à cheval, assez rapidement, avec un bref arrêt à Thonon, et passant la nuit à Meillerie.

Quatre mois plus tard, le 13 mai 1748, Gard prend derechef « un peu d'essor ». Avec ses deux élèves Besse et Michellod, il va coucher à Saxon, puis, à l'aube du lendemain, passe la montagne du Levron, gagne Liddes où, considérant l'heure tardive et la neige fondante, le curé Pinguin tente de retenir les trois voyageurs. Rien n'y fait. Le même soir, ils joignent l'hospice du Grand Saint-Bernard, non sans difficultés. Le 15, ils descendent à Aoste, en pataugeant dans une abondante neige fraîche. Ils prennent juste le temps de parcourir la ville, de rendre visite au vicaire général, et reviennent sur leurs pas pour rentrer en Valais sans autre péripétie.

4. Le voyage à Rome (octobre 1748 - avril 1749).

Dans le courant de 1748, Gard se prépare à accomplir un pèlerinage à Rome, « avec la permission », note-t-il, « de Monseigneur et celle de mon cher père »⁵⁹. Si Gard a obtenu sans trop de difficulté le consentement de son

⁵⁹ P. 86.

père⁶⁰, l'évêque, de son côté, a dû lui signifier d'abord un net refus⁶¹, car, la veille de son départ, l'abbé reçoit de lui, à Martigny, des lettres qu'il qualifie de « foudroyantes »⁶². Toutefois, finalement, l'évêque se ravise et lui envoie tous les papiers nécessaires, mais trop tard pour l'atteindre⁶³.

Parti de Martigny, le 19 octobre 1748, Etienne Gard est le 21 à l'hospice du Grand Saint-Bernard où il est retenu deux jours par la neige et le mauvais temps. Le 24, il arrive à Aoste ; il y attend en vain trois de ses élèves, Besse, Michellod et Bruchez, qu'il semble avoir invités à l'accompagner à Rome. Il se met donc en route tout seul, à pied, le 25, et va coucher à Châtillon. Le 26, il gagne Ivry où il trouve les portes fermées. Pris pour un suspect, il frappe en vain à la porte de quatre maisons avant d'être enfin reçu dans une cinquième, une petite auberge, dont les propriétaires le relèguent dans la grange où il grelotte toute la nuit.

Arrivé à Turin le 28, il s'y arrête deux jours pour visiter la ville, mais surtout pour solliciter du nonce un passeport qu'il obtient. Le 30, il quitte Turin, repasse à Chivasso, et longe la rive droite du Pô ; à Gabiano, il couche dans une grange. Le lendemain, il gagne Casal. Mais en sortant de la petite ville, le 2 novembre, pour se diriger sur Plaisance, il s'égare dans les méandres du Pô, et ce n'est qu'après avoir fait de nombreux tours et détours sous la pluie et dans des terres fraîchement labourées qu'il atteint enfin Valence à la nuit tombante. Malgré la pluie qui persiste, il poursuit sa route toujours dans l'intention de gagner Plaisance ; mais à Piovera, il est contraint de faire halte devant le Tanaro qui avait inondé tous les chemins de ce côté-là. Sur le conseil d'un prêtre génois, il se détermine alors à changer d'itinéraire et à se diriger sur Gênes. Le 5 novembre, le soleil ayant réapparu, il quitte Piovera ; il passe par Novi, Gavi, Voltaggio, franchit les Apennins au col de la Bochetta (773 m.), et arrive le 6 à Gênes.

⁶⁰ « Je crois que mes chers parents aimeraient encore mieux que je vive dans les pays étrangers que de me voir languir ou mourir dans le pays ». Voir plus loin p. 78.

⁶¹ Gard entreprenait sans doute un pèlerinage, mais il avait encore une raison plus importante qu'il a dissimulée à son évêque et sur laquelle il ne donne pas d'éclaircissements bien précis. Dans le projet de supplique qu'il rédigera à Rome pour l'adresser directement au pape au cas où on lui refuserait l'autorisation de célébrer la messe, il écrit en effet :

...Cum Romam proficisci destinasset tum ut sanctorum apostolorum Petri et Pauli venerabundus inviseret, praesensque veneraretur, cum maxime ut quaedam, quibus ejus perplexa tenebatur conscientia dubia elucidaret ; cumque ejus Ordinarius, quem causa suscepti itineris vel susceptae peregrinationis latebat, litteras testimoniales praefato Oratori concedere noluisse (manuscrit, p. 461). — Quels étaient les doutes qui rendaient sa conscience perplexe, il est difficile de le dire. Étaient-ce des doutes concernant sa vocation, son désir de devenir missionnaire ? Nous n'en savons rien. Il est déjà question, pendant le séjour à Vienne, de mystérieux chagrins qui le dévoraient intérieurement (V. plus loin p. 56), et Gard y fera de nouveau allusion en relatant le cours de sa maladie à Milan (V. plus loin p. 121).

⁶² P. 88.

⁶³ P. 108.

Après une brève visite de la ville, et n'ayant pas trouvé une occasion de s'embarquer, il poursuit sa route par terre le long de la Méditerranée et va coucher, le 7 novembre, à Nervi. Dès Rapallo, il fait quelques milles en bateau, puis prend la route ; il passe la nuit à Casarza. Le 9, il commence par se tromper de chemin, puis emboîte le pas de deux soldats français qu'il suit jusqu'à Borghetto di Vara ; mais là, les soldats s'étant arrêtés pour boire, Gard poursuit tout seul, malgré l'approche de la nuit ; bientôt, peu avant d'atteindre Ricco, il s'égare de nouveau : l'obscurité ne lui permet pas de remarquer que le chemin est occupé par un torrent grossi par les pluies. Plusieurs fois, il est contraint de franchir l'eau, ôtant ses chaussures et se froissant les pieds sur les cailloux. Tard enfin, il se présente, les bas et les souliers à la main, tout transi de froid, à la porte d'une cahute pour demander l'hospitalité que de pauvres gens lui accordent charitablement. Le 10 novembre, il est à La Spezia.

Le 11, avec des compagnons de rencontre, il gagne Pise. Il consacre la matinée du 12 à la visite de la ville, puis l'après-midi se rend à Livourne dans l'intention de s'y embarquer jusqu'à Rome. Il est fatigué d'aller à pied ; il a en effet parcouru jusque-là plus de 650 km. Mais le voyage par mer lui paraît trop long et trop dispendieux, il se résigne à poursuivre par terre. A la sortie de Livourne, il rejoint quatre grands gaillards armés jusqu'aux dents, en compagnie desquels il fait un bout de chemin sur la route de Florence, mais bientôt, il bifurque pour gagner Sienne et va coucher, le 14 novembre, à Poggibonsi. Le lendemain, avant midi, il est à Sienne et va immédiatement visiter la cathédrale. Il repart de Sienne, le même jour, 16 novembre. Il suit dès lors l'antique via Cassia ; par Radicofani, Acquapendente, Bolsène, Viterbe, Ronciglione, il arrive à Rome, le 20 novembre, à la fin de la matinée. Dans l'espace d'un mois, à pied, et presque toujours seul, il a parcouru près de 1000 km.

Etienne Gard séjourne à Rome trois mois, du 20 novembre 1748 au 23 février 1749.

Son premier souci est de solliciter l'autorisation de célébrer la messe qu'il obtient ; sur ces entrefaites, il reçoit encore l'exeat de son évêque à qui il avait écrit une lettre d'excuse. Le P. Du Fay de Lavallaz, son compatriote établi à Rome, l'engage à demander un emploi à la chancellerie pontificale ; Gard, qui a son pied-à-terre à Ponte Sisto, préfère disposer librement de son temps pour apprendre l'italien, suivre des cours et fréquenter des bibliothèques où il se documente sur les antiquités de Rome qu'il va ensuite examiner sur les lieux. C'est ainsi qu'il entreprend la visite méthodique de la ville, tout en accomplissant de nombreuses dévotions. La relation qu'il en donne et qui ne comprend pas moins de 24 pages de son manuscrit, d'une écriture fine et serrée, n'est en somme qu'une longue énumération des monuments de la ville, à chacun desquels il consacre quelques

brèves lignes. Toutefois, cette compilation tirée après coup du géographe Bruzen de La Martinière⁶⁴ est encadrée de notes plus précises, datées, qui donnent quelques aperçus sur l'emploi de son temps.

A la fin de janvier, il se propose d'aller encore jusqu'à Naples et à Capoue, sans songer, semble-t-il, à la récente découverte d'Herculanum ; mais dans l'impossibilité d'obtenir un passeport, il renonce provisoirement à ce projet, espérant le réaliser à l'occasion d'un nouveau voyage à Rome.

Gard quitte Rome, à pied, le 23 février 1749, en compagnie d'un jeune Milanais avec lequel il fera route jusqu'à Parme. Pour rentrer, jusqu'à Sienne, où il arrive le 28, il suit le même itinéraire qu'à l'aller. De là, par Fonterutoli, Castellina, S. Donato in Poggio, S. Casciano, il gagne Florence, le 2 mars. La veille, en arrivant à S. Casciano, Gard commence à ressentir les premiers symptômes de la maladie qui va dès lors le harceler et finalement l'immobiliser à Milan. Ayant consacré une demi-journée à la visite de Florence, il se dirige, par S. Piero a Sieve, Scarperia, Il Giogo, Firenzuola, Filigare, Pianoro, sur Bologne où il arrive le 5. Il se trouve dès lors dans la belle et fertile plaine du Pô, à ce moment du printemps où les arbres s'épanouissent en fleurs ; c'est un délice pour les yeux et pour l'odorat. Mais en même temps, il se met à songer à son père dont il n'a reçu aucune nouvelle depuis son départ. Par Modène, Reggio, Parme, où il arrive au moment de la réception de l'Infant don Philippe, par Plaisance, Casalpusterlengo, Lodi, Marignan, il atteint Milan, le 13 mars. A Lodi, son état de santé s'aggravant, il a dû prendre une voiture ; à Milan, la fièvre se déclare et l'arrête « court ». Il se présente sans succès à la porte d'une auberge, tenue par la signora Catharina Jacober, une Suissesse ; celle-ci le renvoie à l'Ospedale Maggiore. Il y entre aussitôt.

Il est d'abord en proie à une violente fièvre ; il dort « presque toujours » ; en outre, il est constipé à tel point que les lavements successifs qu'on lui administre n'ont pas d'effet durable ; il manque d'appétit. Il informe alors de sa maladie l'évêque Blatter qui l'invite paternellement à rentrer au pays dès que possible, s'offrant à lui envoyer un cheval jusqu'à Domo ; mais Gard est si accablé qu'il ne peut hasarder le voyage.

Il demeure ainsi vingt jours, très faible, assoupi, constipé, sans appétit et l'estomac rebelle à tout aliment. Autour de lui, il voit mourir successivement plusieurs malades ; il commence à perdre l'espoir de se rétablir. Pendant la semaine sainte, « un très mauvais temps de pluie, de neige, de gelée » lui vaut encore « une fluxion sur l'estomac ». En outre, « des peines d'esprit et de vains fantômes » viennent lui troubler l'imagination ; l'incertitude où il se trouve au sujet de son père accroît encore ses inquiétudes.

⁶⁴ Bruzen de la Martinière, *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*, La Haye, 1726-1730, 9 tomes en 10 volumes in-fol. — 2e éd., Dijon, 1739-1741, 6 vol. in fol. — Nous citons la 2e édition.

Il ne sent plus ses jambes ni ses autres membres, il craint d'être atteint du « mal des os ».

Toutefois, pour sa consolation, il reçoit quelques visites : de l'abbé Venetz, étudiant au collège helvétique, d'un Cammerzind, Conchard établi à Milan, de la signora, maintenant repentante, qui lui avait refusé l'hospitalité à son arrivée ; enfin d'un abbé qui, « par un principe de charité fraternelle, faisait le tour de l'hôpital trois ou quatre fois la semaine et rendait aux malades mille petits services tant pour le corps que pour l'âme »⁶⁵. Il est dévoré de poux ; il supporte péniblement la promiscuité des salles communes. Il décrit le régime que lui prescrivent les médecins italiens, faisant jeûner les malades, selon le principe « qu'il faut affamer la fièvre au lieu de l'entretenir et de la nourrir, comme nous faisons ici »⁶⁶.

Au cours de la semaine de Pâques, l'appétit revient tout de bon, la fièvre tombe ; il peut recommencer à manger à peu près normalement. Dès qu'il se sent hors de danger, il écrit à son frère François de venir à sa rencontre à Ivree avec une monture. Il quitte enfin l'hôpital, le 14 avril, « trente et un jours après y être entré », et se retire chez la signora Catharina où il reste en convalescence une semaine. Dès qu'il peut sortir, il va au dôme remercier Dieu de lui avoir rendu la santé.

Il part de Milan, le 21 avril, s'embarque sur le Naviglio jusqu'à Boffalora, puis gagne Novare en voiture. Il continue son chemin, partie à pied, partie montant un âne, tout en reprenant peu à peu des forces, par Verceil, Viverone, Piverone, et arrive à Ivree, le 24. A Donnaz, il retrouve son frère ; ensemble, ils gagnent Aoste, Saint-Oyen, l'hospice du Grand Saint-Bernard et enfin Bagnes, où leur père vient de tomber gravement malade.

Gard a parcouru lors de ce pèlerinage à Rome, accompli pour la plus grande partie à pied, près de 1900 km.

5. Le second voyage de Savoie (1753).

A la fin des vacances de 1753 et avant de recommencer ses cours, Etienne Gard, pour se délasser de ses « grandes fatigues », part de Saint-Maurice, le 11 septembre, avec Etienne Michellod et Jean-André Bruchez, élèves de Philosophie, pour entreprendre un second voyage en Savoie.

Les trois compagnons vont dîner à Saint-Gingolph et coucher à Evian, chez M. Piccolet, « où nous fûmes très bien et à un prix fort raisonnable ». Le lendemain, 12 septembre, « étant partis d'Evian de grand matin, nous bûmes à long traits, par curiosité, des eaux d'Amphion (Anfion), excellentes pour dissoudre, et pour rafraîchir les entrailles ». Ils franchissent la Dranse et vont dîner à la grande chartreuse de Ripaille que Gard n'avait pas visitée

⁶⁵ P. 123.

⁶⁶ P. 125.

lors de son premier voyage de 1748 : « N'ayant pas vu Ripaille, je n'avais rien vu qui vaille, comme dit le proverbe ; en effet, ce monastère est magnifique, surtout le parc ou le bois, qui a bien deux lieues de circonférence et où l'on voit régner une magnificence royale.

« Nous y dinâmes avec ces pieux solitaires, et ayant pris congé du supérieur⁶⁷, nous passâmes à Thonon et retournâmes à Evian, où M. l'abbé Joudon⁶⁸, docteur en théologie, nous régala de quatre bouteilles d'excellent vin blanc et rouge.

« Le 13, nous quittâmes avec regret Evian et marchâmes le long du lac par le plus beau temps du monde ; jamais promenade ne m'a paru plus belle que celle-là : à notre gauche, le lac qui venait briser ses vagues contre le bord ; à notre droite, un bois qui nous mettait à couvert des ardeurs du soleil... »⁶⁹.

III. — ETIENNE GARD VOYAGEUR

1. Son goût et son amour des voyages.

Etienne Gard, nous l'avons déjà souligné, est avant tout un voyageur.

Plusieurs fois, au cours de sa relation, il met en évidence le désir qu'« il avait de voyager », de « voir d'autres pays » ; il explique que c'est un trait commun aux Suisses : « On trouve des Suisses de tous côtés », note-t-il à propos de la rencontre d'un mercenaire sur le chemin de Vienne ; « la passion qu'ils ont de voyager et de voir les pays étrangers en fait sortir plusieurs de leurs montagnes »⁷⁰.

Ses études à Besançon et à Vienne n'ont sans doute été, pour Gard, qu'un prétexte à satisfaire cette passion des voyages. En rapportant son départ pour la Franche-Comté, il écrit en effet : « Jamais je n'eus une plus grande joie que cette première fois que je sortis du pays, à cause du désir que j'avais de voyager »⁷¹. Les réflexions mélancoliques qu'il consigne en 1748 alors qu'il vient de passer trois ans enchaîné à la Majorie au service de l'évêque, le donnent aussi à penser :

« Dès que je me vis une fois arrêté, que je ne voyais plus rien de nouveau... ; quand je me considérais surtout enfermé dans un pays étroit... ; que l'on n'y voyait rien de nouveau... tout cela commença à me faire penser aux pays étrangers et à me faire soupirer après ces belles plaines, ces belles

⁶⁷ Dans la liste des prieurs, M. Bruchet ne cite pas (*Le château de Ripaille*, Paris, 1907, p. 257, note 4) le nom de celui qui était en fonction de 1745 à 1756.

⁶⁸ Etienne-François Joudon, docteur en théologie, prof. de théologie à Thonon. — En 1768, chantre de la cathédrale d'Annecy, † en 1778. — Ch.-M. Rebord et A. Gavard, *Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève-Annecy dès 1535 à nos jours*, Annecy, 1920-1936, 2 vol. + supplément, T. II, p. 449.

⁶⁹ Nous donnons ici l'essentiel de cette brève relation qui se trouve dans le manuscrit pp. 563-565.

⁷⁰ P. 53-54.

⁷¹ P. 28.

campagnes où l'on découvre à perte de vue des pays lointains, et où l'on voit toujours quelque chose de nouveau... »⁷².

N'était l'affection qu'il a pour sa famille, il ne resterait pas un moment au pays : « Je combats sans cesse... Il me semble que je suis né pour voyager⁷³, et il est certain que si je n'avais pas choisi un état qui m'oblige à travailler dans la vigne du Seigneur, j'aurais parcouru une partie de la terre »⁷⁴. Il croit que ses parents aimeraient encore mieux qu'il vive dans les pays étrangers que de le voir languir ou mourir dans ce Valais pour lequel il a du dégoût et où il souffre l'ennui⁷⁵. Car, ajoute-t-il, « il est certain que si l'on me contraint de rester toujours au pays sans pouvoir faire quelques tours de temps en temps dans les pays étrangers, l'ennui et le dégoût me feront bientôt faire celui (le voyage) de l'autre monde »⁷⁶. Quand son frère lui reproche d'avoir été souffrir la misère à Lyon au lieu de rentrer au pays pour y passer ses vacances, il estime que c'est un langage « pardonnable à des gens qui se plaisent dans ces montagnes tout comme les marmottes dans leurs gîtes »⁷⁷.

À la fin de son voyage à Genève, il s'explique encore : « Je ne trouve rien de meilleur pour ma santé qu'un peu de mouvement ; la vie sédentaire ne m'accorde point ; et quand je suis obligé de rester quelque temps sans sortir, je me trouve incommodé et je deviens rêveur et mélancolique ». Il quitte avec regret son compagnon « pour me retourner, écrit-il, concentrer dans les concavités du château où tout est sérieux : quand je me vois dans ce vieux cahos et dans les vides affreux qui sont à côté de ma chambre, je me regarde comme un oiseau en cage à qui il manque la liberté »⁷⁸.

Depuis que Gard a commencé l'étude de la géographie et la lecture des voyages et des découvertes dans le Nouveau Monde, son plus grand plaisir « serait de faire le tour du monde et surtout de voir l'Amérique »⁷⁹.

Pour réaliser ce rêve, il n'a, dans son état, qu'une solution : celle de se consacrer aux missions. C'est bien à quoi il a songé : « Mon dessein, écrit-il, serait d'aller en Amérique et d'y travailler avec les missionnaires à la conversion des infidèles ou des idolâtres, si c'était la volonté du Seigneur... Il est certain que si je vis un peu longtemps, j'espère, avec la grâce de Dieu, de l'entreprendre »⁸⁰.

Hélas, la volonté du Seigneur, « que l'on connaît ordinairement par celle des supérieurs », ne s'est pas manifestée en faveur du rêve d'Amérique et Gard, dix ans plus tard, fera le « dernier voyage ».

⁷² P. 77.

⁷³ C'est nous qui soulignons.

⁷⁴ P. 78.

⁷⁵ *Ibidem*. — Après avoir relaté quelques événements de la vie viennoise, il note encore : « Faut-il s'étonner après cela s'il s'ennuie dans ce pays où je ne vois rien de tout cela ». (P. 59).

⁷⁶ P. 86.

⁷⁷ P. 34.

⁷⁸ P. 83.

⁷⁹ P. 78.

⁸⁰ P. 86-87.

2. Sa technique et son art des voyages.

Gard n'avait pas seulement le goût et l'amour des voyages. Il avait encore acquis une certaine technique, et même un art de voyager, qu'on peut facilement codifier grâce aux réflexions pleines de bon sens qu'il a consignées au cours de sa relation, en particulier à la suite du troisième voyage d'Aoste (mai 1748).

« Pour voyager comme il faut et avec fruit, écrit-il, il faut tout remarquer et ne pas faire comme certains qui, ayant parcouru plusieurs pays, n'ont cependant rien vu, rien remarqué, rien appris, faute de savoir voyager... »⁵¹.

Il s'agit d'abord de varier ses itinéraires et de ne pas emprunter le même à l'aller et au retour : « Quand on s'en retourne, on doit toujours prendre une autre route, il n'en coûte ni plus ni moins, à moins que l'on ne fasse quelque détour considérable, et on voit de nouveaux pays ; au lieu que de s'en retourner par l'ancienne route, il faut également dépenser son argent, et l'on ne voit rien de nouveau »⁵².

Il convient ensuite de considérer tous les aspects du pays où l'on voyage : montagnes, plaines, fleuves, lacs, cultures, etc.

Pour se former une véritable idée d'une ville, « il faut la voir tout d'un aspect de quelque hauteur »⁵³, puis « en voir toutes les raretés »⁵⁴. Mais il ne suffit pas d'en considérer seulement les « dehors », il convient de « ne point se faire de la peine de déboursier quelques sols » pour visiter « le dedans des édifices publics », les bibliothèques, les hôpitaux, les églises avec leurs trésors, etc. ; « en un mot, il faut tout voir, tout remarquer, excepté ce que la loi de Dieu ou de l'Eglise défend, comme les comédies, les bals et autres lieux dangereux ; il ne faut non plus regarder les personnes de l'autre sexe sinon pour le bon motif, d'une manière honnête et en passant, car elles ne sont point partout habillées aussi modestement qu'elles le sont en Valais ; il ne faut point non plus arrêter ses yeux sur des peintures déshonnêtes, etc... »⁵⁵.

« Ensuite, il faut considérer l'âme de la ville, qui sont les habitants qui la composent ; il faut voir quel en est le gouvernement, la police, l'ordre, l'état ecclésiastique, le magistrat, la noblesse, le militaire, quelles sont les mœurs des habitants, leur nourriture, leur habillement, leur occupation, leur langage, etc.

« En un mot, pour voyager avec fruit dans les pays étrangers, il faut éviter tout ce qu'on y voit de mauvais, et remarquer tout ce qu'on y voit de bon tant dans la vie civile que dans la vie spirituelle, pour le mettre en pratique chez soi »⁵⁶.

⁵¹ P. 87.

⁵² P. 62.

⁵³ P. 111.

⁵⁴ P. 71.

⁵⁵ P. 87.

⁵⁶ P. 87-88.

Gard estime insuffisant de se lancer à l'aventure et de visiter pays et villes au hasard des circonstances ; il faut préparer ses voyages :

« Pour bien faire, il faut déjà savoir avant de partir toutes les curiosités qu'il y a à voir dans les villes par où l'on doit passer, ce que l'on trouve assez dans les livres, et c'est aussi ce que je fis avant notre départ de Vienne, ayant noté dans ma carte de voyage toutes les raretés de Graz, Laybach, Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, Milan, etc., par où nous devions passer. Quand on a cela, l'on n'a pas besoin de s'arrêter longtemps ; aussitôt arrivé dans une ville, on se fait conduire aux endroits marqués, et on sait quelquefois par ce moyen plusieurs raretés que tous les habitants mêmes ne savent pas toujours »⁸⁷.

3. La mise en pratique.

Ce programme idéal, Gard n'a pas eu la possibilité de le mettre intégralement en pratique. Pour décrire des pays, des villes, sous leurs divers aspects : physique, économique, politique, social, artistique, etc., il faut non seulement une vue pénétrante et des connaissances étendues, mais encore une étude longue et soutenue que notre voyageur n'a pas eu le loisir d'entreprendre et à laquelle sa formation antérieure ne l'avait pas préparé. On ne saurait, par exemple, comparer la relation de Gard avec les Lettres familières sur l'Italie, du président Charles de Brosses, qui, écrites environ dix ans plus tôt, demeurent un modèle du genre.

Tous les aspects sur lesquels Gard attire l'attention dans son programme, on les retrouve sans doute, mais partiellement, et dispersés çà et là dans sa relation. Même à propos des villes où il a fait des séjours prolongés, comme à Besançon et à Vienne, il ne rapporte à l'intention de ses lecteurs que quelques « moments », dont on ne peut dire qu'ils sont propres à évoquer l'âme d'une ville. Ce sont des notices sommaires destinées peut-être à la composition d'un tableau ; mais celui-ci est resté à l'état d'ébauche. Quand il s'agit de villes à la visite desquelles il n'a consacré en passant qu'une ou deux journées, Gard se contente d'en énumérer les curiosités plutôt que les décrire.

Il a préparé ses itinéraires, en particulier le retour de Vienne et le pèlerinage de Rome. Il le note expressément à propos de la visite de Pise : « Comme j'avais fait un extrait avant mon départ du pays de tout ce qu'il y avait de remarquable dans chaque ville par où je devais passer, lorsque j'étais arrivé je ne faisais que consulter ces mémoires et me faisais conduire aux endroits qui méritaient l'attention et la curiosité des étrangers »⁸⁸. Quelquefois aussi, il redresse les erreurs de son géographe, ou mieux de ses géographes, comme à Livourne⁸⁹ et à Sienne⁹⁰.

⁸⁷ P. 87.

⁸⁸ P. 102.

⁸⁹ P. 103.

⁹⁰ P. 105.

Vis-à-vis de la nature, Gard a eu la même attitude, la même réaction que presque tout le monde avant Jean-Jacques Rousseau : il n'aime que les paysages riants et bien cultivés. Les montagnes du Valais lui procurent une sensation d'étouffement ; il abhorre, par exemple, « les effroyables précipices du Simplon »⁹¹ ; et, lorsqu'il s'est trouvé pour la première fois en présence de la mer, il l'a contemplée « avec une joie mêlée de crainte et de frayeur »⁹².

Il n'émet guère de jugements généraux sur les hommes des diverses nations qu'il a rencontrés. N'a-t-il pas eu la curiosité d'en découvrir et d'en noter les traits caractéristiques ? Il semble plutôt que la rapidité avec laquelle il a dû parcourir routes et villes, l'en a empêché. En outre, pauvre, dénué de recommandations et par conséquent de relations, il n'a pas eu la possibilité d'entrer en contact avec des savants ni d'être introduit dans la société.

Mais bien plus qu'une description des pays qu'il a visités, l'abbé Gard a voulu nous laisser un récit de ses voyages : L'Histoire de mes voyages. Si le président de Brosses, magistrat aisé qui circulait en carrosse, a envoyé à ses correspondants des tableaux remarquablement complets des villes où il séjournait et des milieux qu'il fréquentait, Gard a tracé un excellent tableau de la vie quotidienne d'un voyageur peu fortuné au milieu du XVIIIe siècle. Il nous livre une foule de renseignements sur les conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles on circulait, et sur les difficultés et les dangers qu'on rencontrait alors. Son récit est bourré d'indications concrètes et pittoresques sur les modes de locomotion, les logements, la nourriture et les boissons, sur les prix, sur les bagages, etc... Il offre une abondante moisson d'exemples des péripéties qui surgissaient en cours de route, aux passages des nombreuses frontières de l'Europe du XVIIIe siècle, et surtout des aventures et des rencontres de toutes sortes.

Ce sont ces éléments, avec les détails personnels sur sa santé, qui sont la partie la plus originale de sa relation et qui en constituent le principal intérêt.

IV. — REDACTION DU TEXTE

Nous possédons peu d'indications sur la rédaction du texte. La relation elle-même en est avare ; nous devons nous fonder surtout sur l'examen du manuscrit.

Gard paraît avoir rédigé en une fois, vers la fin de l'été de 1748⁹³, l'essentiel de ses voyages à Besançon, à Vienne, à Genève et à Aoste. Il doit avoir écrit la relation du voyage à Rome peu après son retour, en tout cas dans le courant de l'année 1750. En général, les itinéraires ont été

⁹¹ P. 76.

⁹² P. 67.

⁹³ P. 78.

rédigés d'un seul jet ; mais la description des villes, Gard l'a ajournée, il a laissé en blanc des pages qu'il a en partie remplies ultérieurement ; ces dernières sont d'une autre écriture. Il s'est alors aidé de ses mémoires, des extraits de géographes qu'il avait faits avant de partir en voyage ; c'est pour cette raison que les notices sur les villes sont davantage des énumérations que des descriptions proprement dites. Car notre auteur ne s'est jamais efforcé de composer un récit de ses principaux séjours à Besançon, à Vienne, à Rome ; il a jeté pêle-mêle des notations, plus ou moins développées, qui se succèdent sans lien entre elles, sans plan. En outre, ces notations sont elles-mêmes assez souvent incomplètes ; parfois même, elles ne comportent qu'un titre.

Le manuscrit que nous possédons a pourtant été revu. C'est ce que l'on remarque en particulier dans les itinéraires où l'auteur a rétabli des mots omis, où il a biffé certains termes pour leur en substituer de plus appropriés. Il n'en reste pas moins qu'en rédigeant (ou en recopiant) son texte, Gard a quelquefois omis des lignes entières, omissions dont il ne s'est pas aperçu en relisant.

Notons encore, nous l'avons déjà relevé, que Gard a intercalé entre les divers voyages des notes autobiographiques dont nous avons fait état plus haut.

Le style de Gard est négligé, les répétitions fréquentes en sont la preuve. On rencontre des constructions incorrectes. Mais il ne fait pas un vain étalage de citations latines. Dans la relation de son voyage à Rome, il s'amuse toutefois à parsemer son texte d'expressions et de termes italiens. Quoi qu'il en soit, son style donne l'impression de la vie, de la chose vue et vécue, telle que la donnerait un de nos publicistes modernes.

Il convient enfin de se demander dans quel but Gard a écrit cette relation. Il ne l'a pas fait pour son seul plaisir. Elle était destinée à des lecteurs, il le marque au moins une fois, quand il dit : « Le lecteur pourra facilement juger de notre consternation... »⁹⁴. Mais Gard ne s'adressait sans doute qu'à un public restreint de parents et d'amis, peut-être — comme il l'exprime à propos d'une lettre qu'il avait envoyée à ses parents en allant à Vienne et où il leur faisait le récit des souffrances qu'il avait endurées — dans la pensée de susciter « le témoignage de leur tendresse et de leur affection »⁹⁵ envers lui.

⁹⁴ P. 50. — Voir aussi pp. 57-58 : « Il est impossible de donner une juste idée à des personnes qui n'ont jamais rien vu de semblable... ».

⁹⁵ P. 54.

V. — PUBLICATION DU TEXTE

Nous ne publions pas intégralement la relation des voyages d'Etienne Gard. Nous omettons le texte du dernier voyage de Savoie (1753) dont nous avons donné l'essentiel dans cette Introduction.

Nous avons supprimé, et la plupart du temps résumé en italiques, les descriptions des villes qui sont manifestement des adjonctions postérieures et des compilations de ses géographes, ainsi que quelques parties d'itinéraires qui ne sont qu'une trop longue énumération de noms de lieux. Les passages supprimés, mais non résumés, sont indiqués par une ligne pointillée. Nous avons également supprimé quelques citations et quelques expressions trop fréquentes (par exemple : joli bourg, jolie petite ville avec murailles, etc.), dont la place demeure marquée par trois points de suspension.

Nous avons adopté une orthographe et une ponctuation modernes. Pour les noms géographiques, nous avons aussi adopté la graphie moderne, française quand elle existe, indiquant entre parenthèses rondes et en italiques celle qui figure dans l'original. Les mots restitués sont placés entre parenthèses carrées. Les lacunes sont signalées dans les notes. Par contre, nous avons maintenu les constructions et les accords de temps incorrects ; le lecteur les redressera facilement.

Enfin, nous avons introduit des titres et des sous-titres et, dans la mesure du possible, dans les notes, identifié les personnages et expliqué les principaux événements.



Nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous permettre de profiter de leur obligeante érudition : MM. Paul Aebischer, professeur à l'université, à Lausanne ; le Dr G. Bellini, directeur de la Bibliothèque communale, à Milan ; Emile Biollay-Kort, professeur, à Martigny, qui a bien voulu faire quelques recherches à notre intention à Besançon ; Louis Blondel, archéologue cantonal, à Genève ; Auguste Bouvier, sous-directeur de la Bibliothèque publique et universitaire, à Genève ; Jules Brocherel, directeur d'Augusta Praetoria, à Aoste ; Eugène de Courten, à Sion ; André Desponds, rédacteur au Glossaire romand, à Berne ; le chanoine Léon Dupont Lachenal, bibliothécaire de l'Abbaye, à Saint-Maurice ; le R. P. André Fracheboud, prieur de l'Abbaye de Tamié ; B. Lavillat, professeur, à Besançon ; Charles Meckert, professeur au collège,

à Sion ; André Moret, médecin, à Yverdon ; Mlle Jeanne Niquille, archiviste d'Etat, à Fribourg ; Mlle Jacqueline Pellissier, bibliothécaire de la Fondation suisse, à Rome ; M. le Dr M. Possa, professeur au collège, à Sion ; Georges Pôt, professeur, à Monthey ; le chanoine L. Quaglia, prieur, Hospice du Simplon ; le Prof. Dr. L. Santifaller, directeur général des Archives d'Etat autrichiennes, à Vienne ; O. Schafter, médecin, à Yverdon ; le Dr R. Steiger, bibliothécaire à la Bibliothèque centrale, à Zurich ; le R. P. J. Teschitel, S. J., archiviste de l'ordre, à Rome ; le chanoine N. Viatte, professeur au collège, à Saint-Maurice.

L'HISTOIRE DE MES VOYAGES

I

VOYAGE ET SEJOUR A BESANÇON (1738-1741)

1. Jeunesse et études en Valais (1719-1738)

Je suis né l'an 1719, 29 janvier, en Bagnes dans le pays de Valais, frontières de Suisse. Mon père s'appelle Etienne Gard, dont je porte le nom, et ma mère Marie-Barbe, née Maret, qui vécurent¹ toujours ensemble dans une parfaite union².

A l'âge de sept ans, mon père me fit commencer mes études par les soins de M. Maret³, curé d'Outre-Rhône, chez qui je restai l'espace de sept ans : j'étais un grand badin et j'y perdis une bonne partie de mon temps, jusqu'à ce qu'une longue fièvre m'eût un peu arrêté. Je fis une chute dans la nouvelle cure que l'on bâtissait⁴, dont je faillis perdre la vie ; car je tombai de bien haut, la tête en bas, les pieds en l'air, jusqu'à la cave sur un monceau de pierres.

Après avoir fait assez mal mes premiers principes à Outre-Rhône, M. Maret eut soin de me mettre à l'âge de quatorze ans chez M. Cavé⁵, vicaire de Sion, capitale du Valais, où je fis mes basses classes en français.

¹ Etienne Gard, fils d'Etienne, de Versegères, et de Marie-Barbe Maret, de Villette, a été baptisé le 30 janvier 1719 par Pierre Corthay, vicaire ; il eut pour parrain et marraine : Etienne Gard, notaire, et Marie-Marguerite Bruchez, tous deux de Versegères. — Son père Etienne Gard (11 avril 1678 - 14 juin 1758), sautier, avait épousé, le 18 juin 1703, Marie-Barbe Maret (17 février 1686 - 27 avril 1743). Il en eut treize enfants, neuf garçons et trois filles, dont trois morts au berceau. — Registres de paroisse de Bagnes ; voir aussi les extraits qu'en donne E. Gard dans son manuscrit, pp. 389-397.

² Note de Gard : *Vixeruntque mira concordia, per mutuum caritatem, invicem se anteponendo*. — Tacite, in *Vita Agricola*, [VI].

³ Jean-Georges Maret (1693-1755), de Champsec, curé d'Outre-Rhône de 1723 à 1734. Devenu curé de Leytron peu avant le 21 février 1754, il le demeura à peine une année. « Il était en son vivant un grand exorciste et mourut en odeur de sainteté ». — Cf. P. Gard, *op. cit.*, pp. 68-70, et J. Desfayes, *Notes sur Leytron*, dans *Ann. Val.*, 2e S., T. II (1931-1935), p. 156.

⁴ La paroisse d'Outre-Rhône avait été tout récemment érigée par décret épiscopal du 19 décembre 1723. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 179.

⁵ François-Nicolas Cavé, ou Cavelli, d'Orsières, vicaire de Sion 1729-1741, curé de Conthey en 1743, mort en 1744. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 428.

Ensuite je fis ma Rhétorique (1736) chez les RR. PP. jésuites dans la même ville, et remportai à la fin de l'année le premier prix, plutôt par hasard que par mérite, parce que les meilleurs de mes condisciples s'étaient en allés.

Je fis à dix-huit ans mon cours de philosophie dans la même ville, et mon professeur, le R. P. Gady⁶, de Fribourg en Suisse, me fit soutenir thèses à la fin. Pendant que j'étudiais en philosophie, je me rendis à la cité d'Aoste par le Grand Saint-Bernard, et ce fut là la première fois que je sortis du pays.

2. Voyage à Besançon (1738).

Ayant achevé ma philosophie, je pris la résolution d'aller faire un tour en France ; mon premier dessein était d'abord d'aller à Lyon, mais je choisis ensuite Besançon à cause de mon cousin François Gard⁷ qui s'y trouvait.

Je partis donc, le 27 octobre de l'année 1738, dans la vingtième année de mon âge, et jamais je n'eus une plus grande joie que cette première fois⁸ que je sortis du pays, à cause du désir que j'avais de voyager. Je me rendis donc à Saint-Maurice avec mon cher frère François⁹ qui m'accompagnait par amitié, d'où, ayant passé le Rhône, nous entrâmes dans le pays de Vaud et passâmes à Bex, ensuite à Aigle, résidence d'un gouverneur, à Villeneuve, bourg du canton de Berne en Suisse situé à l'entrée du Rhône dans le lac de Genève, et de là, nous nous rendîmes à Vevey, petite ville du pays de Vaud située sur le lac de Genève à quatre ou cinq lieues de Lausanne vers le levant, toujours en côtoyant le lac que nous avions à gauche, et nous arrivâmes à Lausanne, capitale du pays de Vaud en Suisse.

Lausanne... à demi-lieue du bord septentrional du lac, est assez grande, mais incommode, parce qu'étant bâtie sur les deux bords d'un vallon fort étroit et fort profond, elle n'a aucune rue où il ne faille monter et descendre. Son église cathédrale, que nous fûmes voir, située au plus haut de la ville,

⁶ François-Prospér Gady (1704-1756), entré chez les jésuites en 1720, a prononcé les grands vœux le 2 février 1738. — J. Gremaud, *Liste manuscrite des jésuites fribourgeois*, Arch. d'Etat de Fribourg, Collection Gremaud, No 28, fol. 106 v^o. — Obligeante communication de Mlle J. Niquille, archiviste d'Etat, à Fribourg. — Il est procureur de Gérondie en 1745 et premier Directeur du Séminaire épiscopal fondé en 1748. Cf. Tamini, *Essai de Monographie de Sierre*, St-Maurice, 1930, p. 178.

⁷ François Gard, fils de Jean-Georges Gard et d'Anne-Marie Besse, baptisé le 30 octobre 1717 (Reg. par. de Bagnes). En 1739, il est étudiant en Philosophie à Besançon ; en 1740, il quitte cette ville pour se rendre à Vienne en Autriche (voir pp. 31 et 34).

⁸ Et. Gard ne considère déjà plus comme une réelle sortie du pays la première excursion à Aoste dont il vient de parler.

⁹ François Gard (1711-1773), apparemment demeuré célibataire (Reg. par. de Bagnes). — Son frère le nomme le plus souvent Franz.

est grande et magnifique. On y voit encore les tombeaux des évêques, les 12 apôtres et de belles colonnes de marbre noir à l'une des portes, etc.

M'étant arrêté un moment sur la rue, de petits enfants se disaient l'un à l'autre en me voyant avec le petit collet : « Voilà un papiste » ; mais bien loin de m'en offenser, je me faisais gloire d'être regardé comme papiste, c'est-à-dire comme celui qui reconnaît le pape en qualité de vicaire de Jésus-Christ en terre et comme chef de l'Eglise universelle.

De Lausanne, tirant sur la droite, nous allâmes passer à La Sarraz (*la Serre*) et aux Clées (*Clex*), lieux sauvages, et entre ces deux endroits, nous nous vîmes surpris de la nuit et, sans savoir où nous allions, marchant à travers les ténèbres par un chemin rempli d'eau et de boue, nous arrivâmes enfin bien avant dans la nuit dans un village¹⁰ où, ayant à peine trouvé de quoi souper, on nous mena coucher dans le fond d'une misérable étable, bien aises de nous mettre sur un peu de paille qu'il y avait dans un coin, et encore fûmes-nous incommodés toute la nuit par des chèvres qui venaient de temps en temps nous rendre visite et voir comment nous reposions, d'un bout de l'écurie où on les avait mises ; elles ne manquaient point, avant de s'en retourner à leur gîte, de nous régaler de quelques-unes de leurs pillules. Ce n'était pas là tout ce qui traversait notre sommeil : trois ou quatre impitoyables batteurs de blé qui faisaient un fracas épouvantable dans la grange voisine joignant notre étable, et dont les coups venaient répondre à nos oreilles, nous empêchèrent dès une ou deux heures après minuit de profiter de nos bons lits. Mais tout cela n'était rien encore à l'égard du danger où nous nous trouvions ; l'endroit ressemblait à un véritable coupe-gorge, la porte de l'étable fermait en dehors, et nous l'avions entendu fermer sur nous en nous couchant ; si l'hôte, qui savait que nous avions de l'argent, n'eût pas été honnête homme, il pouvait nous venir égorger au milieu de la nuit, avec la même facilité qu'il aurait égorgé une de ses chèvres ; il ne nous arriva cependant, grâce à Dieu, rien de sinistre.

Le lendemain, notre agréable réveille-matin nous ayant rendus alertes de bonne heure, nous partîmes de grandissime [matin] et quittâmes cet agréable et charmant séjour les larmes aux yeux.

Etant enfin sortis des terres du canton de Berne, nous fûmes charmés de revoir et retrouver la croix dont la seule vue nous donnait de la joie et de la consolation.

Nous passâmes à Jougue, ancien bourg de la Franche-Comté avec un château, de là à Pontarlier, petite ville qui avait été incendiée il y a quelques années¹¹ et que l'on rebâtissait alors ; ensuite passant par Chantrans et Ornans (*Chantran et Ornant*), nous arrivâmes enfin à Besançon.

¹⁰ Croy ou Bretonnières, il est impossible de préciser.

¹¹ Incendie en 1736.

3. Le séjour à Besançon (1738-1739).

Nous allâmes voir d'abord la citadelle qui est une des meilleures places de l'Europe : elle est située sur un roc escarpé, etc. Ensuite l'hôpital bâti par Louis XIV avec une magnificence vraiment royale. Les pauvres et les malades y sont entretenus avec la dernière propreté. Enfin notre cousin nous fit voir tout ce qu'il y avait de plus remarquable dans la ville.

Mon cher frère, qui m'avait entendu dire en sortant du pays que je voulais encore voir d'autres pays que la Franche-Comté, me dit en entrant à Besançon et contemplant les beautés de cette ville, se tournant à droite et à gauche : « Voulez-vous chercher une plus belle ville que celle-ci ? Vous n'avez qu'à vous arrêter ici... ».

Ce langage me fit rire entre moi-même ; sans doute que c'était la plus belle ville du monde en la comparant avec les baraques de Fionnay (*Fionen*). Ensuite m'étant mis en pension chez M. Fillard¹², premier syndic de la ville, sur la place de St-Pierre au milieu de Besançon, mon cher frère repartit pour le pays et me quitta les larmes aux yeux, me laissant tout pensif et tout consterné pendant quelques jours après son départ.

Gard retrace ici sommairement, d'après Chifflet¹³, l'origine et l'histoire de Besançon, décrit la citadelle, son puits, l'aqueduc, et énumère quelques antiquités.

... Besançon me parut un séjour fort agréable ; tout y est riant ; la grande rue, qui est pavée de pierres plates, y est toujours propre. Il y a dans la ville de belles promenades, et surtout celle de Chamars (*Chammars*), *Campus Martis*, sur les remparts et qui est toute plantée de tilleuls tirés au cordeau, dont l'ombre est fort agréable et fort saine : j'y allais souvent étudier au printemps et en été de bon matin. Les dehors de Besançon sont assez agréables, surtout les charmantes promenades qu'il y a dans les prairies le long du Doubs (*Doux*).

Il y a quantité de noblesse à Besançon, et comme c'est une ville de guerre, on y voit toujours de nouvelles troupes.

Il y a l'archevêché, l'université, le parlement, etc. Les chanoines de St-Jean sont tous habillés couleur d'évêque¹⁴ ; de sorte que cette variété de gens de robe et d'épée, cette diversité de chanoines, d'officiers, de noblesse, de

¹² Antoine-François Fillard, nommé premier syndic et procureur du roi de police en 1720 (Besançon, Archives municipales, Reg. BB. 135, p. 183) ; ajoute à ces fonctions, en 1723, celle de receveur des pieuses fondations (*Ibidem*, Reg. BB. 137, p. 7) ; semble être encore en fonction en 1744, mais ne l'est certainement plus en 1750. — Obligeante communication de M. E. Biollay.

¹³ Gard mentionne « l'histoire latine de Besançon », de Chifflet. On en retrouve les principaux éléments dans l'article *Besançon*, du *Dictionnaire* de La Martinière (T. I, 2, pp. 165-168), qui l'a également utilisée. — Il cite aussi Gaspard Ens.

¹⁴ Par privilège de Paul V, ils portaient partout la soutane violette. — La Martinière, *op. cit.*, T. I, 2, p. 167.

sénateurs, de gens de lettres de l'un et de l'autre état ecclésiastique et séculier, y forme une harmonie qui charme.

J'étais logé la première année sur la place de St-Pierre¹⁵, d'où je voyais depuis ma fenêtre tout ce qu'il y avait de plus beau à Besançon : il y avait sur cette place des officiers, des chanoines, et quantité de noblesse qui s'y promenaient tous les soirs. Je voyais tous les jours monter la garde, et, lorsque midi sonnait, tous les tambours de la garnison partaient au premier coup de cloche et parcouraient la ville pour donner par le son agréable de leurs caisses le signal du dîner.

J'y commençai ma théologie, et fus curieux de goûter de tout, de l'université, du collège et du séminaire ; je trouvai partout d'habiles professeurs, d'une vie exemplaire, d'une profonde érudition, et affables envers les étrangers ; pour moi, je ne saurais que me louer hautement de leurs belles manières.

A Besançon, Etienne Gard vit à plusieurs reprises le Saint-Suaire, cette insigne relique aujourd'hui conservée à Turin, que la cathédrale de St-Jean avait héritée lors de la démolition de l'église de Saint-Etienne en 1674. Il admire surtout, sur la place de Saint-Pierre, la statue de Charles-Quint, inaugurée en 1567, qui sera envoyée à la Monnaie pour y être fondue en 1792. Gard évoque les illuminations de la ville auxquelles il assista en 1739 : celle qui marqua en mai l'entrée du maréchal d'Asfeld, grand-maître des fortifications, et celle qui eut lieu à l'occasion de la publication solennelle de la paix conclue entre la France et l'Empire¹⁶.

4. Excursion à Lyon (août-septembre 1739).

Après avoir fait une année de théologie à Besançon, je profitai des vacances pour aller faire un tour à Lyon avec mon cousin qui étudiait aussi à Besançon en philosophie.

Etienne et François Gard partent de Besançon au commencement d'août 1739. Ils passent par Dôle, Chalon-sur-Saône, Tournus¹⁷, Mâcon, où l'on « boit de l'excellent vin et à bon prix », Belleville, Villefranche, et arrivent enfin à Lyon où ils séjournent l'espace de six semaines.

Et Gard commente ainsi ce voyage :

Nous eûmes beaucoup à souffrir, le long de notre route, de la soif causée par les chaleurs excessives de l'été, sans jamais pouvoir trouver durant notre chemin aucune fontaine pour nous rafraîchir, ni de bon vin frais, sinon dans les villes.

¹⁵ Où se dresse actuellement l'église Saint-Pierre, construite de 1782 à 1786.

¹⁶ Cf. A. Castan, *Notes sur l'histoire municipale de Besançon*, Besançon, 1898, pp. 285-286.

¹⁷ Dans son texte, Gard situe Tournus (*Tournu*) entre Villefranche et Lyon ; c'est une des rares erreurs de géographie qu'il commet.

Un jour que nous nous vîmes surpris de la pluie en rase campagne, nous fûmes obligés de boire l'eau de pluie qui s'arrêtait sur nos chapeaux, pour un peu tempérer la soif ardente dont nous brûlions : nous ne parlions alors que des sources et des fontaines de Bagnes.

Au reste, la Bourgogne est un beau pays uni, fertile en grains, et on y voit de charmantes campagnes à perte de vue, bornées sur la droite, quand on va de Dôle à Lyon, par une chaîne ou un rang de petites collines ou coteaux sur lesquels on découvre de loin ces beaux vignobles qui produisent cet excellent vin si renommé partout.

Je remarquai en Bourgogne, entre autres choses, une quantité prodigieuse d'oies et de pigeons. Il y a des villageoises, dont l'habillement ne ressemble pas mal à celui de celles du Valais, mais de vert.

Lyon est une des plus grandes villes de France et la plus considérable après Paris selon ce proverbe : « Paris sans pair, Lyon sans compagnon ». Elle est capitale du Lyonnais et située aux confins du Dauphiné sur le confluent du Rhône et de la Saône, à 6 lieues au-dessus de Vienne. Lyon est une ville fort ancienne ; ses amphithéâtres, ses aqueducs et les ruines des palais de plusieurs empereurs romains qui y ont demeuré, sont des preuves de son antiquité.

Elle est bien bâtie, et on y voit quantité de somptueux bâtiments tant saints que profanes. La maison de ville passe pour un des plus superbes édifices de l'Europe ; son hôpital pour un des plus grands et des plus propres, et son arsenal pour un des mieux fournis. On y voit le château de Pierre-Scize¹⁸ (*Pierre en cise*) qui la domine.

Cette grande ville est extrêmement peuplée à cause de son commerce qui est très considérable et de ses manufactures dont la librairie est une des principales. Elle est aussi une des plus riches de France. Il y a un prévôt des marchands. Il y a le siège d'un archevêque qui porte le titre de primat des Gaules. Les jésuites y ont une superbe bibliothèque¹⁹.

Nous allions presque tous les jours contempler l'horloge de l'église de St-Jean, dans laquelle nous découvrions toujours quelque chose de nouveau.

Quand l'heure sonne, il y a un coq qui bat des ailes et chante deux fois ; je l'ai vu et entendu chanter. L'ange Gabriel s'approche de Marie et la salue, après quoi le Père Eternel qui est au-dessus donne sa bénédiction sur le Mystère de l'Incarnation. Les anges avec chacun un petit marteau à la main faisant le tour de la cloche font le plus beau carillon du monde en imitant le chant de l'Eglise sur l'hymne : *Ut queant laxis*...

On voit dans cette œuvre admirable le mouvement du soleil, de la lune, des planètes, le cours des astres et le calendrier grégorien perpétuel, etc.

¹⁸ Au moyen âge, château fort des archevêques de Lyon, plus tard prison d'Etat, entièrement démoli à la Révolution.

¹⁹ De 40,000 volumes, selon La Martinière, *op. cit.*, T. III, 2, p. 232.

Ce qui me parut le plus admirable, c'est un cercle de figure ovale, que l'indice remplit en faisant le tour sans sortir, s'allongeant et se rétrécissant selon la mesure du cercle ²⁰.

Nous vîmes aussi le clocher et la belle cloche de St-Jean.

La place de Bellecour, à présent de Louis-le-Grand, est une des belles places de l'Europe. La statue équestre de Louis XIV sur un piédestal fort haut est au milieu de cette grande place, le visage tourné sur la ville du côté de la Saône ; il y a deux beaux jets d'eau à côté, et les deux grands palais qui font face des deux côtés sont les plus beaux bâtiments que j'aie vus en France ; ils sont si spacieux qu'il y a assez de place pour loger le roi avec toute sa cour.

Un jour que nous regardions sonner à l'ambrosienne à ... ²¹, un certain monsieur habillé en bourgeois nous accosta et nous dit : « On ne sonne pas comme ça chez vous, n'est-ce pas, Messieurs ? ». Nous lui répondîmes que non, et rien autre. Alors voyant que nous ne contentions point sa curiosité, il nous demanda si nous n'étions pas de Berne, à quoi nous lui répondîmes en bons catholiques que nous serions bien fâchés d'en être ; il vit d'abord que c'était à cause de la religion et nous dit : « Et pourquoi ? — Il faut que chacun meure dans la religion dans laquelle il est né ». — « Voilà un beau principe ! lui répliquâmes-nous ; il faut donc qu'un Juif, un Turc, un païen, et un idolâtre meure dans la religion dans laquelle il est né ? Admettez-vous cette conséquence ? Si Luther et Calvin étaient morts dans la religion dans laquelle ils étaient nés, il n'y aurait aujourd'hui ni luthériens, ni calvinistes, puisqu'ils étaient tous deux catholiques avant leur prévarication. Ainsi il faut mourir dans la religion dans laquelle on est né, si on est né dans la véritable, oui ; si on a eu le malheur de naître dans la fausse, il ne faut ni y vivre, ni y mourir ».

De Lyon, nous nous en retournâmes à Besançon par Beaune et Seurre (*Bonne et Sœur en Bellegarde*) ²², ayant les pieds blessés de la fatigue du chemin, et nous étant vus obligés, parce que l'argent commençait à nous manquer, de demander deux fois l'aumône à la porte de deux couvents sans avoir cependant rien pu obtenir. Un matin, entre autres, ayant pris pour quelques sols de pain noir et grossier, qui ne serait pas mangeable dans le Valais, nous le mangeâmes cependant avec le meilleur appétit du monde, et encore n'en eûmes-nous pas assez : je puis dire que jamais de ma vie je

²⁰ La célèbre horloge astronomique, établie au XIV^e siècle, saccagée puis restaurée au XVI^e, avait été considérablement augmentée, en 1660, par Guillaume Nourrisson (*Ibidem*, p. 232). Card a relevé l'inscription latine rappelant l'œuvre de Nourrisson.

²¹ Lacune dans le manuscrit.

²² Plus exactement Seurre ou Bellegarde. On donna à Seurre le nom de Bellegarde lorsque Louis XIII l'érigea en duché-pairie en faveur de Roger de Bellegarde. — Cf. La Martinière, *op. cit.*, T. I, 2, p. 127 et T. V, 2, p. 294.

n'ai fait un meilleur repas, tellement il est vrai qu'il n'est point de si bon cuisinier que l'appétit...

Etant de retour à Besançon, je continuai le cours de ma théologie au commencement du mois de novembre de l'année 1739. Je pris le *Traité de Dieu* sous les RR. PP. jésuites.

5. *Vacances en Valais et dernière année à Besançon (1740-1741).*

Après ma seconde année de théologie, je m'en allai pendant les vacances faire un tour au pays, tant pour accompagner mon cousin qui partit ensuite pour Vienne en Autriche, que pour voir comment mon cher père et ma chère mère se portaient.

Je partis donc de Besançon vers le commencement du mois d'août de l'année 1740 et me rendis de Pontarlier à Lausanne d'où, m'étant embarqué sur le lac de Genève, j'arrivai en Valais où, ayant passé mes vacances chez mes parents, je pris la résolution de retourner à Besançon. Quand mon frère Franz sut que nous avions été à Lyon l'année devant, et que nous avions un peu souffert en chemin, il me dit que j'aurais bien mieux fait de venir passer mes vacances au pays auprès de mes parents, plutôt que d'aller souffrir la misère dans ces villes : « Vous auriez bien mieux fait de venir au pays, me dit-il, au lieu d'aller souffrir la *ranguéna* dans ces villes ». Qu'entendait-il par ce terme grotesque et barbare ? Je n'en sais rien²³. Je m'imaginai que ce langage était pardonnable à des gens qui se plaisent dans ces montagnes tout comme les marmottes dans leurs gîtes.

Mon cousin étant parti pour Vienne en Autriche, je repris avec M. Loye²⁴, d'Anniviers, le chemin de Besançon, pour y poursuivre mes études et faire ma troisième année de théologie. Je ne partis du pays qu'après la Toussaint de l'année 1740.

II

VOYAGE ET SEJOUR A VIENNE EN AUTRICHE (1741-1745)

1. *De Bagnes à Innsbruck (ca. 22 septembre - 4 octobre 1741).*

Ayant fait trois années de théologie à Besançon, je pris la résolution de voir d'autres pays, et ayant choisi l'Allemagne, je voulais aller continuer mes études à Dillingen (*Dilingue*), parce que j'avais ouï dire qu'il y avait une célèbre université, et que les études y florissaient. Mais M. Cavé, vicaire de Sion, m'ayant plutôt conseillé Vienne en Autriche, je m'y déterminai contre

²³ La *ranguéna*, la misère, Gard l'explique plus haut. Ce terme ne figure pas au fichier du Glossaire Romand. — Communication de M. André Desponds, Berne.

²⁴ On connaît un François-Xavier-Georges Loye, de Vissoie, curé de Conthey en 1745, mort en 1757. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 467.

le sentiment de tous mes amis qui ne me conseillaient point de faire un si long voyage en temps de guerre, laquelle commença aussitôt après la mort de l'empereur Charles VI, décédé sans enfants mâles¹.

Je partis donc de mon cher Besançon pour me rendre en Valais par le lac de Genève où un vent contraire prit plaisir à me bercer d'une belle façon ; j'en fus pourtant, grâce à Dieu, quitte pour la peur, après avoir payé le tribut ordinaire que le lac demande lorsqu'il est de mauvaise humeur.

Ayant mis en ordre mes affaires au pays et pris congé de mes parents, que je quittai cette fois les larmes aux yeux, surtout mon cher père et ma chère mère que j'aimais tendrement et que je laissais tous deux dans un âge avancé², avec d'autant plus de raison que j'allais si loin dans un temps et dans un pays où on ne parlait que de la guerre ; ma chère mère surtout, comme si elle avait eu un pressentiment qu'elle ne dût plus me revoir, était inconsolable...

Ayant donc dit mes derniers adieux, je me rendis à Sion où, Mgr l'évêque Blatter³ m'ayant retenu pour quelques affaires, je fus agréablement surpris de revoir le lendemain mon cher frère Franz, qui m'accompagna jusqu'au delà du pont du Rhône, où la dure nécessité nous ayant séparés avec une violence que personne ne peut concevoir, sinon deux frères qui s'aiment tendrement...⁴.

Je partis de Sion, le 24 septembre de l'année 1741, pour aller joindre M. Roten⁵ à Rarogne, qui partait aussi pour Vienne ; mais je fus bien surpris d'apprendre à Rarogne qu'il avait déjà pris les devants ; de sorte que je partis à une heure après minuit pour pouvoir l'atteindre de bon matin à Brigue où il m'attendait en effet. Nous allâmes le même jour, qui était le 25, à Oberwald, dernier village de Conches ; de sorte que je fis ce jour-là 14 lieues, 10 à pied et 4 à cheval. On nous donna ce soir-là pour souper assez de viande pour épouvanter une armée de Tartares affamés.

Le 26, nous passâmes la montagne de la Furka (*Furca*) qui est fort haute, et en montant je vis la source du Rhône qui sort de dessous un glacier de la même montagne, et non point du Mont St-Gothard, comme plusieurs géographes le prétendent⁶.

Il y a au sommet de la montagne une croix qui sépare le pays de Valais d'avec la Suisse. Nous descendîmes le même jour dans le canton d'Uri, où il n'y a ni champs ni vignobles ; les montagnes et les pâturages qui nourris-

¹ La guerre de succession d'Autriche (1740).

² Son père avait alors en réalité 63 et sa mère 55 ans.

³ Jean-Joseph Blatter (1684-1752), de Viège, évêque de Sion de 1734 à 1752. — *Armorial*, p. 35.

⁴ Lacune dans le manuscrit.

⁵ Jean-Hildebrand Roten (1722-1760), de Rarogne, sera promu chanoine de Sion l'année suivante (1742), et, en 1752, succèdera à J.-J. Blatter sur le siège épiscopal. — *Armorial*, p. 218.

⁶ Affirmation reprise de La Martinière, *op. cit.*, T. V, 1, p. 63.

sent quantité de bétail font toutes leurs richesses ; j'y bus cependant de l'excellent vin rouge d'Italie.

Le 27, nous marchâmes dans des vallées fort étroites et fort profondes, et où il y a des précipices effroyables. Les chemins y sont cependant assez bien assurés à cause du commerce qu'ils [les indigènes] ont avec l'Italie. Nous passâmes par le trou d'un rocher⁷, ensuite sur un pont nommé Teufelsbrücke (*teüfelsbruk*), le pont du Diable, de la hauteur, sans mentir, comme deux fois celui de Mauvoisin⁸ (*Mont-Voisin*) : j'eus la curiosité de regarder en bas étant au milieu du pont, mais la grande profondeur et la grande distance qu'il y avait du pont à la rivière Reuss (*Rusa*) qui coule au bas de ces affreux rochers, me fit tout frissonner ; après quoi il nous fallut descendre par des chemins assurés à la vérité, mais par des détours épouvantables, à cause que la vallée est fort étroite, et que la rivière est très rapide au bas.

Ici, Gard a intercalé postérieurement une brève description du canton d'Uri, inspirée de La Martinière⁹.

Nous passâmes à Altdorf (*Altorf*) qui tient lieu de capitale du canton, et qui est situé auprès du lac d'Uri...¹⁰.

Le 28, nous nous embarquâmes sur le lac d'Uri où il nous fallut payer cher, n'y ayant point d'autres passages, puisque le lac occupe toute la vallée d'un mont à l'autre ; quand nous fûmes au milieu du lac, nous eûmes la curiosité de débarquer dans la chapelle de Guillaume Tell que l'on fit bâtir au bord oriental du lac sur une pointe de rocher qui sort de l'eau, et d'où le dit Tell repoussa de son pied la barque dans laquelle était le gouverneur, qui le faisait conduire de l'autre côté pour [l'emmener en son château de Küssnacht].

Nous y vîmes toute cette histoire dépeinte au dedans de la chapelle.

Nous entrâmes le même jour dans le canton de Schwyz (*Suitz*), qui est à peu près comme celui d'Uri pour la qualité du terroir, et ayant passé à Schwyz, capitale du canton, nous nous rendîmes à Notre-Dame des Hermites après avoir passé une montagne.

Ce fut une grande consolation pour moi de pouvoir visiter ce saint lieu si fameux par tant de miracles qu'il plaît à Dieu d'y opérer par l'intercession de sa sainte Mère. Après Dieu, je mis en elle ma confiance et lui recommandai mon voyage ; nous entendîmes deux messes dans la Sainte-Chapelle qui est au milieu de l'église, qui a été consacrée par Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne.

⁷ Le Trou d'Uri (*Urnerloch*), percé à la base du Kirchberg par P. Morettini en 1707-1708. — *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Neuchâtel, T. VI, 1910, p. 139.

⁸ Pont jeté sur la gorge du Mauvoisin à 30 m. de hauteur, à 7 km. en amont de Fionnay.

⁹ *Op. cit.*, T. VI, 2, pp. 197-198.

¹⁰ Le lac des Quatre-Cantons.

L'église est magnifique, on n'y voit que marbre et belles peintures. La statue de la sainte Vierge placée dans la chapelle est toute dorée de fin or ; on y voit à ses côtés dix cierges d'une prodigieuse grosseur. Nous vîmes dans le trésor une infinité de reliques : on y voit briller de tous côtés l'or, l'argent, les pierreries ; il y a des chasubles couvertes d'or et d'autres ornements, des calices, monstrances, etc., d'un prix inestimable, en un mot il y a des richesses immenses. L'église est presque toujours remplie de monde.

Au reste, tout y est extrêmement cher à Notre-Dame des Hermites, parce que le pays ne produit ni grains ni vins, et qu'on y aborde de tous côtés.

Jusque-là, je ne me ressentis point de la fatigue du voyage, parce que nous ne faisons pas de grandes journées, et que nous trouvions partout de bons lits, qui nous délassaient merveilleusement.

Les Suisses des petits cantons sont grossiers à la vérité, mais bons catholiques.

J'y remarquai des cimetières ornés comme des chapelles, et les croix des tombeaux peintes et embellies de jolis fleurages.

Les femmes, du moins quelques-unes, y fument du tabac tout comme les hommes et y portent des chapeaux retroussés comme eux. Leur coiffure est noire, pliée ou plissée aux deux oreilles comme des coquilles de tabac ; les hommes y portent de grosses culottes plissées de plusieurs aunes. Comme le pays est pauvre et que c'est un endroit de passage, les cabaretiers y savent fort bien leur devoir ; ils donnent de grands verres, et on ne les a pas plutôt vidés, qu'ils sont prêts à les remplir derechef.

Le 29, nous quittâmes Notre-Dame des Hermites, et ayant traversé le canton de Schwyz et passé le lac de Walenstadt (*Vallenstadt, ou Vallense*) dans le canton de Glaris, nous arrivâmes à Walenstadt, petite ville ou bourg situé sur le même lac qui prit plaisir à nous bercer pour nous faire peur.

Le 30 septembre, nous quittâmes la Suisse et, laissant les Grisons sur notre droite, nous passâmes le Rhin, fleuve d'Allemagne, sur un bateau que la rapidité du fleuve entraînait. Ensuite, nous nous rendîmes à Feldkirch, le 1er octobre, et ayant traversé les duchés que l'on trouve entre la Suisse et le Tyrol, nous passâmes, le 2, une haute montagne appelée Adlerberg¹¹ (*adler-berg*), la montagne de l'aigle, sur laquelle nous trouvâmes les soldats impériaux qui faisaient la garde, et à qui il nous fallut montrer nos passeports et donner quelque chose. J'y vis dans une chapelle¹² une statue de saint Christophe d'une hauteur prodigieuse et d'une grosseur à proportion, à qui on avait donné pour bâton un petit arbre tout entier après en avoir ôté les branches. Ayant descendu la montagne, nous entrâmes dans le Tyrol qui est d'une grande étendue.

¹¹ Le col de l'Arlberg ou Adlerberg (1802 m.).

¹² La chapelle de l'hospice de Saint-Christophe.

Depuis Notre-Dame des Hermites, nous commençâmes à doubler le pas et à faire des journées de dix à douze lieues ; pour lors je commençai à me ressentir de la fatigue du chemin, et le nerf du cou-de-pied gauche s'étant enflé me faisait bien de la peine ; il ne me quitta cependant que sept jours après. Le 3 [octobre], nous marchâmes encore toujours par le Tyrol, et le 4, nous nous embarquâmes sur une rivière¹³ sur des radeaux qui sont des troncs d'arbres liés ensemble sans autre ; de sorte que, quand notre barque passait par des lieux où la rivière était rapide, l'eau qui montait avec impétuosité à travers les troncs, poussait des ondes jusque sur nos genoux ; mais comme nous étions extrêmement fatigués, nous aimions encore mieux être portés de cette façon, que de marcher à pied. Nous arrivâmes enfin à Innsbruck (*Inspruck*), capitale du Tyrol, d'où nous devions nous embarquer pour Vienne, comme c'est l'ordinaire. Mais depuis que la guerre avait commencé, et que les Français, qui avaient passé le Rhin, s'étaient déjà emparé de la Haute-Autriche avec les Bavares, les affaires avaient bien changé de face.

Le R. P. Biner¹⁴, de Conches, jésuite à Innsbruck, nous dit que les classes étaient interrompues à Vienne, le collège fermé, que l'on s'y préparait à soutenir un siège contre les Français qui faisaient mine d'en vouloir à cette capitale et qui s'en approchaient en effet toujours plus ; qu'il doutait fort que l'on nous en permît l'entrée, et que quand nous y entrerions, il n'y avait aucune espérance que les écoles s'ouvrissent cette année ; mais que si nous voulions cependant absolument nous y rendre, comme c'était notre sentiment, il nous conseillait, pour éviter l'ennemi, qui aurait peut-être fait difficulté de nous laisser passer outre, de faire un détour par la Carinthie et la Styrie en tirant sur la droite ; qu'en tout cas nous pouvions nous arrêter à Graz, capitale de la Styrie, et y étudier en attendant ; et que nous étions plus à portée de nous rendre de là à Vienne...

Cet avis nous parut [opportun].

2. D'Innsbruck à Klagenfurth et retour (7-22 octobre 1741), et séjour à Innsbruck (22 octobre - ca. 26 décembre 1741).

Quand nous nous vîmes dans cette fâcheuse conjoncture de ne pouvoir aller ni à Vienne, qui était notre unique point de vue, ni de pouvoir demeurer à Innsbruck, car tout y était extrêmement cher, il faut l'avouer, notre constance en fut ébranlée, il nous prit un ennui si terrible que nous ne pouvions ni vivre ni mourir.

¹³ Sur la Rosana jusqu'à Landeck et, de là, sur l'Inn.

¹⁴ Le Père Joseph Biner (1697-1766), de Gluringen, professeur à Innsbruck de 1741 à 1753. — Cf. Louis Carlen, *Pater Josef Biner (1697-1766)*, dans *Vallesia*, T. VI, 1951, pp. 87-110.

Innsbruck du premier abord ne nous plaisait pas, nous n'y avions aucune connaissance, les classes n'y devaient commencer que dans un mois ; nous avions tous deux des lettres de recommandation pour Vienne. nous y avions des connaissances, des amis du pays, etc. Toutes ces raisons jointes ensemble nous firent prendre la résolution de partir et de tenter la fortune.

Nous partîmes donc d'Innsbruck, le 7 octobre 1741, après nous y être reposés deux jours, et nous fîmes des journées terribles, dix à douze lieues de ces pays qui ne sont assurément pas petites étaient notre chemin ordinaire.

Nous marchions d'une étoile à l'autre, c'est-à-dire dès la pointe du jour jusqu'à la nuit, sans jamais nous arrêter qu'une demi-heure pour notre dîner. Nous faisions régulièrement heure par heure, et jamais nous nous reposions un moment en chemin.

Le 8 octobre, nous marchâmes encore toujours dans le Tyrol, mais le 9 nous entrâmes dans la Carinthie, duché appartenant à la Maison d'Autriche. Le mal que je souffrais sur le cou-de-pied me quitta, grâce à Dieu, le quatrième jour de marche depuis Innsbruck, mais M. Roten eut son tour aussi, il en fut incommodé aussi dans le même endroit et encore plus que moi : nous ne laissions cependant pas que d'avancer.

Nous trouvâmes dans une auberge de Carinthie un déserteur prussien de Zurich qui était malade depuis huit jours sans avoir peut-être de l'argent pour se soulager : c'était un bel homme, grand, bien fait ; ce pauvre garçon ne respirait qu'après sa patrie, et il nous disait qu'il ne se soucierait pas beaucoup d'être malade s'il était chez ses parents ; il en était pourtant encore bien éloigné ; j'en fus touché de compassion ; il ne méprisait point les avis qu'on lui donnait d'avoir recours à Dieu et à la très Sainte Vierge. Je pensais aussi bien que lui à ma patrie, et je bénis le Seigneur de ce qu'il me conservait la santé.

Il est assez rude de voyager à pied, car 1^o on est dans un pays étranger et inconnu sans pouvoir espérer aucun secours de personne, sinon à force d'argent ; 2^o bien souvent l'on est mal servi avec son argent, et l'on ne trouve pas seulement en payant ce dont on a besoin ; 3^o les terribles fatigues, la soif, la chaleur qu'il faut souffrir. Mais, dira-t-on, pourquoi aller si vite ? C'est que l'on est bien aise d'arriver dans l'endroit destiné pour se reposer une fois, et bien souvent l'on se voit contraint de faire des marches forcées à cause de la distance des lieux des villages.

Le 11, nous marchâmes dans la Carinthie, pays que jamais de ma vie je n'oublierai ; je me réjouissais de sortir du Tyrol pour entrer dans la Carinthie croyant me trouver mieux, mais je fus bien attrapé. Dans tous les endroits où nous voulions nous arrêter pour dîner ou souper, on nous renvoyait ordinairement d'un cabaret à l'autre, et bien souvent il nous fallait retourner au premier où on nous avait refusés. Le même jour, après avoir

fait une terrible journée, nous arrivâmes dans un endroit où on nous renvoya partout, de sorte que nous fûmes contraints à la fin d'entrer dans une auberge où nous vîmes des cochons à la cuisine, et dans laquelle pour cette raison nous n'avions pas voulu aller du premier abord.

Le 12, la même chose nous arriva, ayant été renvoyés de six cabarets ; nous fûmes contraints de retourner au premier et de prier l'hôtesse de nous recevoir pour le nom de Dieu, quoiqu'en payant. M. Roten se mit, le chapeau tiré, à la prier d'un air si pitoyable qu'il aurait ému de compassion le cœur le plus dur, de vouloir bien nous mettre au moins dans un coin de la maison sur un peu de paille, et cela en lui présentant l'argent sur la main, afin du moins que nous fussions hors de la rue, dans laquelle nous étions obligés sans cela de rester toute la nuit. Pour moi, je ne pouvais plus rester debout, et si elle ne nous eût pas introduits dans le logis, je me serais bientôt laissé tomber par terre : nous ne demandions ni à boire ni à manger, pas même un lit, nous ne demandions qu'un coin dans la maison. La raison pourquoi nous ne trouvions pas à nous loger, c'est que tout était plein de marchands et de soldats que l'on engageait de tous côtés. L'hôtesse cependant, touchée de compassion (car les femmes sont plus compatissantes que les hommes), nous reçut contre la volonté de son mari. Nous ne fûmes pas plutôt entrés qu'un évêque arriva avec sa suite pour loger dans le même endroit ; de sorte qu'il nous fallut sortir bien vite de notre chambre et rester en attendant debout dans une allée sans pouvoir nous y asseoir, quoique nous tombassions presque par terre de lassitude, et sans oser répondre un seul mot à l'hôte, qui nous fit des reproches sanglants, ajoutant qu'il nous l'avait bien dit auparavant, qu'il ne pouvait pas nous loger. Ah ! c'est alors que l'on apprend à manger son pain, prier en grâce, payer, et être mal avec cela. L'évêque cependant, par bonheur pour nous, ne resta pas là ; de sorte que la tempête étant passée, nous nous vîmes derechef tranquilles...

Nous passâmes par Oberdraubourg (*Drabourg*)... ensuite par Spittal (*Spital*) et par Villach, qui est une petite ville de la Haute-Carinthie au confluent de la Drave et de la Gail (*Geys*), à six lieues au-dessus de Klagenfurth, capitale de la Carinthie, où nous arrivâmes le 13. Mais nous fûmes bien surpris lorsque, nous présentant aux portes de la ville, on nous en défendit l'entrée. La garde ne voulut pas seulement se donner la peine de lire notre passeport qui était dans la meilleure forme, quoiqu'en latin, nous disant qu'il [le soldat] ne savait pas lire cette langue. Il y en avait un entre autres qui nous rebutait plus que tout le corps de garde ; enfin on nous dit que, pour aller à Vienne, il n'était pas nécessaire d'entrer dans la ville, mais que nous pouvions passer à côté. Cela était vrai, mais nous aurions été bien aises de voir cette capitale, et de nous informer auprès des jésuites de l'état des affaires, s'il était à propos d'avancer plus loin, du moins

jusqu'à Graz ; car on nous disait de tous côtés que nous faisons une folie d'aller à Vienne pour étudier, qu'on y pensait à rien moins qu'à cela, que les portes de cette capitale étaient fermées, qu'on n'y laissait entrer personne à moins qu'il ne voulût porter les armes, que les Français et les Bavares n'en étaient qu'à deux milles, etc. Nous vîmes même que l'on se préparait à Klagenfurth à soutenir un siège...

Nous logeâmes donc en attendant dans une hôtellerie qui était aux portes de la ville en attendant que nous nous fussions déterminés, et pour ne rien faire à l'aveugle, nous envoyâmes une lettre aux jésuites avec nos patentes¹⁵ pour leur demander conseil sur le chemin que nous devons prendre, et sur ce qu'il était à propos de faire dans ces conjonctures.

Mais pour comble de malheur, le frère portier ne voulut pas seulement écouter le porteur de notre billet, croyant que c'étaient quelques rôdeurs qui demandaient la charité ; de sorte que nous ne passâmes pas la nuit fort tranquillement comme on peut se l'imaginer.

Ce qui ne nous empêcha cependant pas de contempler de dessus une petite élévation tout ce que nous pouvions découvrir de Klagenfurth : elle nous parut assez bien fortifiée à la moderne, et les belles églises, avec leurs beaux clochers que nous voyions, nous firent assez juger que le reste devait être à proportion.

J'étais cependant résolu de pousser jusqu'à Vienne, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles qui se présentaient : je m'imaginai qu'en écrivant depuis les faubourgs à quelqu'un de nos amis, il nous en aurait bien procuré l'entrée ; d'ailleurs je ne prends jamais d'abord l'épouvante, et ne me laisse pas rebuter aux premières difficultés. Mais mon compagnon me représenta avec chaleur que ce serait une témérité d'avancer du côté de Vienne, que si l'on se préparait à Klagenfurth à une résistance, que ne devait-on pas faire dans la capitale de l'Autriche qui était le centre de la guerre ? En un mot, il me dit que, pour lui, il était résolu de s'en retourner à Innsbruck pour y poursuivre ses études... Nous n'avions qu'un passeport entre nous deux, je ne savais pas la langue du pays qui est l'allemande, je craignais qu'avec mon français on ne m'eût pris pour un espion de cette nation, car tout est suspect en temps de guerre ; ces raisons m'obligèrent à rebrousser chemin avec mon compagnon, sans quoi il est certain que je poussais ma pointe, si j'avais seulement eu un passeport en particulier.

Nous fûmes bien surpris de voir que l'on nous eût fermé les portes au nez ; cela ne nous était encore jamais arrivé dans notre route ; notre surprise fut d'autant plus grande que nous nous y attendions le moins, puisque nous avions pris ce chemin et fait ce détour pour éviter l'ennemi et pour

¹⁵ Ce terme de patente, sous la plume de Gard, a divers sens que le contexte permet de reconnaître facilement : lettre de recommandation, passeport, lettre, etc.

marcher dans un pays tranquille et éloigné du tumulte de la guerre et du bruit des armes, ainsi que le P. Biner nous l'avait assuré. D'un autre côté, personne ne nous avait avertis dans notre route que l'entrée de Klagenfurth était défendue aux étrangers, parce que cet ordre venait d'être donné tout récemment ; et le même jour que nous arrivâmes devant cette capitale, nous rencontrâmes sur notre chemin des courriers avec ordre de faire marcher incessamment la milice du pays au secours de la reine de Hongrie¹⁶ qui se voyait attaquée par le roi de Prusse¹⁷, les Français et les Bavaois, de sorte que dans peu de jours toute la Carinthie fut en mouvement. On y prenait les gens par force ; j'en vis que l'on conduisait enchaînés sur des chariots ; ce qui me toucha le plus, ce fut de voir parmi eux un bon vieillard qui, malgré tout cela, était joyeux ou du moins le faisait paraître. On nous assurait en même temps, comme j'ai dit ci-devant, que Vienne était fermée, qu'on en avait fait sortir tous ceux qui n'avaient pas de quoi faire des provisions pour un an, qu'on avait fait passer en Hongrie tous les pauvres de l'Hôpital et de la Charité ; qu'un grand nombre d'artisans et de gens de métier en étaient sortis pour aller travailler ailleurs, et que quantité de nobles de Vienne s'étaient retirés avec leurs équipages et leur suite à Graz et à Klagenfurth même ; que l'on commençait déjà à démolir les faubourgs de Vienne pour n'avoir que la ville à garder, que les étages de dessus étaient couverts d'eau et de fumier pour empêcher que les bombes ne missent le feu aux maisons en cas que les Français et les Bavaois, qui n'en étaient qu'à deux milles ou à trois ou quatre lieues, vinssent l'assiéger ; que les écoliers, bien loin d'étudier, étaient sous les armes, etc. Voilà la peinture que l'on nous faisait de Vienne, dont en effet une partie était véritable.

Nous voilà donc déçus de l'espérance de pouvoir aller non seulement à Vienne, mais encore à Graz où les classes étaient aussi interrompues, et où on ne nous aurait peut-être pas laissé entrer non plus ; nous apprîmes en effet depuis que les bourgeois de Graz ne laissaient entrer personne dans leur ville, pas même les seigneurs de Vienne à cause que cela y causait la cherté des vivres.

Jusque-là, j'avais toujours eu un rayon d'espérance pour Vienne, surtout à cause des connaissances que j'y avais et des lettres de recommandation que Mgr notre évêque nous avait données. Mais pour lors, je l'avoue, le courage commença à me manquer, voyant que j'avais fait près de 200 lieues à pied inutilement, puisque je me vis obligé de retourner sur mes pas pour suivre mon compagnon, et derechef par la Carinthie où j'avais tant souffert.

¹⁶ Marie-Thérèse.

¹⁷ Frédéric II.

Nous avons fait huit fortes journées¹⁸ de chemin d'Innsbruck à Klagenfurth, marchant à l'ordinaire presque comme des gens que l'on poursuit ; il fallut nous résoudre à en faire huit autres pour retourner à Innsbruck. Je me soumis de tout mon cœur aux ordres de la Providence et, ayant offert à Dieu les fatigues de notre chemin, nous quittâmes Klagenfurth, non toutefois sans regarder souvent en arrière.

Le 15 octobre, nous revînmes donc sur nos pas, et ce fut la même chose en repassant par l'endroit où nous avions demandé en grâce de pouvoir coucher sur un peu de paille ; il nous fallut derechef courir tout le bourg, parce que toutes les hôtelleries étaient remplies de troupes et de soldats que l'on engageait. Dans la dernière auberge où nous nous présentâmes, comme il faisait obscur dans l'allée, on nous voulut donner l'aumône que l'on croyait que nous demandions, mais nous dîmes que nous voulions loger en payant ; on nous reçut par bonheur, mais il fallut nous contenter d'un vin nouveau qui ne nous accommodait guère pour nous délasser et pour réparer nos forces, car il était encore doux ; nous demandâmes de la bière, dont la couleur et le goût me parurent comme une médecine, car elle était trouble et amère.

Le 16, nous arrivâmes à l'endroit où nous avions vu en passant les cochons dans la cuisine, et comme nous n'avions pas de la monnaie, l'hôtesse ne voulut jamais nous changer un ducat ; je fus contraint de changer un ducaton de Venise dont il me fâchait bien de me défaire, parce que mon cher frère François m'en avait fait présent, et de le donner pour 39 baches quoiqu'il en valût passé 40 ; en le changeant l'hôtesse (Dieu la bénisse, jamais de ma vie je n'ai vu une pareille femme) m'accusa, moi en particulier, d'avoir pris 20 cruches qui lui manquaient ; je fus obligé de lui faire voir ma bourse et l'argent que j'avais ; tout autre que moi lui aurait plutôt fait voir les étoiles en plein midi en lui appliquant un bon soufflet. Mais j'ai toujours préféré la paix à la guerre. Voyant que cette furie faisait un tapage épouvantable et qu'elle abusait de ma patience, je commence à prendre...¹⁹ la porte, et de la citer devant le juge de l'endroit, j'avais déjà préparé mon compliment en latin, et j'y allais avec la confiance que la justice de ma cause me donnait ; un étranger, tout étranger, tout inconnu qu'il est, trouve partout d'honnêtes gens, quand il est honnête lui-même. Le nom de juge la calma un peu, elle ne parut pas déterminée à me suivre, mais le mal qu'il y avait, c'est que je n'avais pas encore ma monnaie, et qu'elle avait encore mon cher vénitien entre ses mains ; il me fâchait plus que tout le reste de voir passer cette pièce des mains de mon cher frère dans celles de cette...

¹⁸ De la relation qu'on vient de lire, on peut conclure à sept jours de marche ; Gard affirme qu'il est parti d'Innsbruck le 7 octobre et arrivé à Klagenfurth le 13. Il mettra effectivement huit jours pour regagner Innsbruck, comme on le verra plus loin.

¹⁹ En recopiant son texte, l'auteur a sans doute omis ici une ou deux lignes.

et de ne la revoir jamais plus ; mais la nécessité n'a point de lois, il me fallut passer par là. Malgré tout cela, j'étais content, ou du moins résolu de perdre mes 20 cruches plutôt que de battre la campagne avec une langue si bien affilée et appointée, pour m'aller reposer, car je n'en pouvais plus de lassitude et de sommeil. Un moment après, elle me fit cependant apporter la monnaie par la servante ; je bénis alors le Seigneur d'être délivré de la langue envenimée de cette femme.

Le 17, nous marchâmes encore par la Carinthie, et le 18, je bénis le Seigneur de pouvoir rentrer dans le Tyrol.

Le 18 et les jours suivants, nous eûmes beaucoup à souffrir des pieds qui étaient blessés et enflés. Le matin, nous ne pouvions pas marcher, nous allions en boitant et en comptant nos pas un certain espace de chemin, jusqu'à ce qu'étant réchauffés, nous allions derechef notre train ordinaire, et quelquefois si fort que nous ne pouvions pas seulement reposer la nuit à cause que les nerfs et les membres nous faisaient mal. Encore nous fallait-il quelquefois nous abstenir de ce que nous aurions bien voulu hors les repas, et nous ne buvions ni ne mangions pas toutes les fois que nous l'aurions bien souhaité, parce que par ces marches et contre-marches et par un voyage continu, l'argent commençait à nous manquer et notre bourse à devenir plate.

Le 22, nous arrivâmes derechef à Innsbruck, où nous fûmes contraints de rester, malgré la grande cherté qu'il y faisait.

Quand j'arrivai à Innsbruck pour la deuxième fois après 26 jours de marche continue depuis Bagnes, je ne ressemblais pas mal à un Arabe, les yeux enfoncés, les joues paletées²⁰, le teint brûlé, ma moustache surtout faisait peur. Le pauvre *magon*²¹ n'en pouvait plus de lassitude, il n'avait plus que la peau et les os, et, dans ce cas-là, si je l'avais rossé comme je faisais au pays, il aurait sans doute expiré sur le champ tant de douleur que de chagrin : il est presque aux abois, et il faut qu'il soit d'un bon naturel s'il en réchappe.

En retournant de Klagenfurth à Innsbruck, comme nous partîmes de bon matin devant le jour, j'entendis dans un bois qui était au-dessus du chemin une femme qui criait de telle sorte qu'elle semblait être à l'extrémité, et qu'elle fût en danger ou de son honneur ou de sa vie ; j'entendis en même temps des voix confuses de plusieurs hommes. La forêt était au-dessus de notre chemin sur notre droite, il y avait au-dessous, au bas de la vallée, une rivière et nous nous trouvions au milieu : ayant mis ma confiance en

²⁰ Joues *paletées*, massées, tannées : peut-être de *paleter*, ancien terme médical signifiant masser avec une palette. — Dans le fichier du Glossaire Romand figure bien le verbe *palèta*, mais il signifie entourer d'éclisses un membre fracturé. — Communication de M. A. Desponds, à Berne.

²¹ *Magon*, sans doute terme parallèle à *magan*, niais, lourdeau, simple, sot. — Communication de M. A. Desponds, à Berne.

Dieu, je me sentis animé d'un courage extraordinaire et résolu de me défendre en homme d'honneur, si quelqu'un était venu à nous, mais grâce à Dieu, il ne nous arriva rien. J'entendis ensuite, après avoir avancé quelques pas, que l'on y riait, ce qui me fit croire qu'il n'y avait aucun danger et qu'il n'était arrivé aucun malheur.

Gard décrit ici sommairement Innsbruck et mentionne les principaux monuments qu'il a vus : les châteaux, dont celui d'Amras, l'hôtel de ville, les églises.

Il ajoute quelques remarques sur le Tyrol :

Les peuples du Tyrol sont bons catholiques, mais il ne fait pas bon les attaquer.

Les hommes y sont communément de belle taille, gros, gras, bien faits, bien proportionnés. Ils vivent beaucoup sur le beurre et la graisse dont ils font des mets de farine ; il y en a qui avalent le beurre fondu comme du vin ; ils s'en frottent aussi le corps.

Leur habillement me plaisait beaucoup ; ils ont de petits chapeaux verts bordés d'un beau ruban bleu ou jaune, avec un autre ruban rouge et large en guise de cordon et un beau plumet blanc. Ils portent un petit casaquin bleu avec un corselet rouge, et un galon d'argent en place de cravate. Ils ont une ceinture de cuir, large, toute garnie et brodée de petits clous jaunes, dont l'arrangement forme différentes figures, comme l'aigle impériale, des fleurs, etc. Leurs culottes sont de peau noire, fort amples, avec des bas blancs ; ils se servent de courroies rouges pour attacher leurs souliers. Cette diversité de couleurs forme un habillement des plus jolis. C'est un charme de voir leur milice : je les vis faire une fois l'exercice à Innsbruck ; ils étaient tous de beaux hommes, bien faits, habillés de bleu ou de vert, avec des bas blancs et un beau plumet blanc à leur chapeau vert.

Les femmes y sont communément petites, mais replètes ; elles portent presque toutes des bonnets bleus qui sont à peu près comme les bonnets de nuit ; leurs cheveux sont retroussés et attachés à une lame d'argent ou d'autre métal selon leur qualité, et cela paraît hors de la coiffe. Elles portent leurs clefs et leur couteau pendus à une ceinture de cuir parsemée de petits clous, mais plus étroite que celle des hommes, et qui leur pend de côté ; leurs bas n'entrent point dans le soulier, pas même en hiver.

Les Tyroliens mangent peu de pain, mais beaucoup de viande, et vivent beaucoup sur la graisse et la farine.

Il y a peu d'arbres fruitiers dans tout le Tyrol.

J'y ai remarqué quantité de belles églises et des clochers mignons, qui paraissent beaucoup de loin, parce que la pointe ou la flèche qui est haute est toute peinte de rouge, vert ou bleu ; car ces gens-là aiment beaucoup les peintures, surtout les couleurs qui frappent.

Leurs maisons sont toutes peintes en dehors d'images de saints, surtout de la Sainte Vierge et de leurs patrons.

On voit tout le long des chemins des monuments de piété, des peintures et des images fort touchantes, et surtout de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ que l'on représente fort pitoyablement et au vif pour toucher ces gens-là. On voit de temps à autre des oratoires ou de petites chapelles, où ces images sont représentées : et partout où quelqu'un est resté mort, il y a une image avec un écrit pour gagner les prières des passants qui disent quelques *Pater* ou *De profundis* pour l'âme du défunt.

Dans la plupart des cabarets, on ne nous donnait point de serviettes ; on nous coupait tout le pain par petits morceaux ; il nous fallait boire quelquefois sans verres dans des pots d'une matière de terre assez fine et assez propre.

Le Tyrol est au reste d'une grande étendue, partagé en différentes vallées entourées de hautes montagnes.

3. D'Innsbruck à Vienne (ca. 26 déc. 1741 - 14 janvier 1742).

Après avoir étudié deux mois à Innsbruck, nous reçûmes ordre de Monseigneur, avant les fêtes de Noël, de partir au plus tôt pour Vienne, si la chose était possible, pour nous rendre au convict de Ste-Barbe²² en qualité d'« *alumni* » de Sa Sainteté, *alumni pontificii*. La saison était si rude, l'hiver si âpre et le péril si grand, à cause qu'il nous fallait passer à travers l'armée des ennemis, qui peut-être nous auraient refusé le passage après avoir fait une longue route, que personne ne nous conseillait de nous exposer dans un temps pareil.

Nous partîmes cependant après les fêtes de Noël, à la rigueur de l'hiver, qui était cette année-là des plus rudes et des plus froids ; il tombait tous les jours ou de la pluie ou de la neige, et les chemins étaient fort mauvais. Nous aimâmes mieux prendre le chemin qui conduit droit à Vienne par Salzbourg et Linz au hasard d'être arrêtés par les Français, plutôt que de retourner par la Carinthie.

M. Roten n'était pas trop disposé à faire ce voyage dans cette saison, mais moi qui avais toujours Vienne en tête, je poussai la chose avec ardeur ; j'appréhendais bien à la vérité, car le danger n'était pas petit ; mais je me

²² Le pape Urbain VIII avait fondé en 1627, à Vienne, un collège pour vingt élèves, en y réservant deux places pour le Valais. Les élèves, *alumni pontificii*, avaient pension gratuite au convict de Sainte-Barbe et suivaient les cours à l'université. Ces places réservées furent définitivement supprimées en 1753. — D. Imesch, *Die päpstlichen Freiplätze für Walliser an S. Barbara in Wien*, dans *BWG*, T. VI, 1928, pp. 410-417. Imesch mentionne Roten parmi les pensionnaires de Sainte-Barbe, mais non Gard. J.-B. Bertrand (*Valaisans en Autriche*, dans *Ann. Val.*, 2e S., T. III (1936-1939), p. 349), dont on ignore les sources, ajoute le nom de Gard, avec deux inexactitudes : « vers 1730, plus tard chanoine de Sion ».

consolais en ce que je ne faisais pas cela de ma tête, mais par l'ordre de mes supérieurs, persuadé que j'étais que Dieu bénit toujours les enfants d'obéissance, et quand on ne va que pour le bien, l'on ne trouve que bien.

Nous quittâmes donc Innsbruck pour la seconde fois et nous mîmes en chemin à la garde de Dieu le lendemain des fêtes de Noël sur la fin du mois de décembre de l'année 1741. Nous fûmes alertés dès les cinq heures du matin et nous marchâmes toujours par la neige ; le froid était si excessif que tout gelait à l'entour de nous, jusqu'à notre salive ; nous étions cependant habillés assez à la légère.

Le même jour, nous entrâmes dans une petite ville ou bourg, accompagnés d'un fusilier que nous trouvâmes à la porte, et qui nous conduisit au commandant pour exhiber nos patentes. Il ne se passait pas un jour que nous ne fussions obligés de les montrer deux ou trois fois ; on ne fit pas difficulté cependant, tandis que nous marchions dans le Tyrol, de nous accorder libre passage...

Mais quand il nous fallut entrer sur les terres de Salzbourg, la garde nous dit qu'il lui était impossible de nous laisser passer outre, que le prince de Salzbourg avait expédié des ordres absolus de ne laisser entrer dans le pays aucun étranger marchant à pied... Ah ! la triste nouvelle pour nous ! Nous avions déjà fait 26 lieues de chemin toujours par les bois et montagnes toutes couvertes de neige ; nous étions fatigués autant qu'on peut l'être lorsqu'on marche par la neige sur laquelle on ne fait pas un pas ferme, parce qu'elle cède sous les pieds et qu'elle enfonce. Un jour que nous nous égarâmes du chemin, croyant prendre une courte, nous fûmes obligés de fouler la neige à notre saoul...

Nous passions d'ailleurs du froid à la chaleur des fourneaux que nous trouvions dans les auberges, ensuite de la chaleur du lit derechef au froid, ce qui nous engourdit tellement les membres que nous aurions beaucoup mieux aimé marcher par les grandes chaleurs de l'été que dans cette saison, joint à cela que j'avais déjà les pieds écorchés ; la neige qui entraînait dans mes souliers m'avait blessé la plante qui s'enflait toujours plus à force de marcher, et dans ce triste état nous voilà arrêtés ! J'aurais mieux aimé tout souffrir que de retourner à Innsbruck puisque j'en avais tant fait.

Nous fîmes donc voir à la garde la lettre de Mgr notre évêque, par laquelle il nous ordonnait de nous rendre à Vienne pour y continuer nos études ; nous lui exposâmes que nous n'étions point des coureurs, mais des enfants de bonne maison, qui allaient étudier à Vienne par ordre de leur évêque ; que si le prince et archevêque de Salzbourg avait su nos intentions, il aurait ordonné lui-même de nous laisser passer ; que nous étions assurés que ce n'était point son intention que l'on nous refusât le passage... Pendant que la sentinelle faisait la lecture de notre lettre, je priais le Seigneur de l'inspirer, et en effet il [le soldat] se rendit, quoiqu'avec peine, à nos raisons

et nous accorda le passage à la vérité, mais il nous dit en même temps que nous ne pourrions également pas avancer, qu'après quelques journées de chemin nous serions obligés de retourner sur nos pas.

Ces dernières paroles nous rendirent tout rêveurs et pensifs, et le même soir nous nous trouvâmes tous deux dans un abattement et dans une tristesse si grande que je ne saurais l'exprimer ; notre amertume était telle que nous en perdîmes l'appétit ; il faut l'avoir expérimenté pour savoir ce que c'est.

Nous nous remîmes cependant le lendemain de bon matin en chemin toujours à travers les neiges, dans des pays inconnus, sans autre guide que la Providence et son bon ange ; les voleurs cependant ne m'épouvantaient point ; je m'imaginai qu'ils avaient autre chose à faire que de nous attendre sur les grands chemins dans cette belle saison, car il n'y faisait certainement pas bon.

Notre ordinaire, c'était de partir de grandissime [matin] et la plupart du temps avant jour ; nous nous trouvions tellement engourdis en nous levant que nous ne pouvions presque pas nous remuer ; nous trouvions nos souliers pris comme de la corne ; le moyen d'y entrer avec les pieds écorchés ? Il fallait pourtant passer par là ; les jours étaient courts, ils n'avaient que dix heures, et nous en faisions autant de marche. Seigneur, quand j'y pense ! Nous n'étions pas habillés pour la saison, puisque nous ne nous attendions pas à ce voyage alors ; nous marchions cependant d'un grand courage, de grandissime matin, avant jour, à travers les neiges et au milieu des bois et des campagnes, soufflés de tous côtés par un vent plus froid que la glace...

Ce n'était pas cependant ce qui nous fatiguait le plus. La crainte continue que nous avions d'être arrêtés à quelque passage et d'être obligés de rebrousser chemin après avoir fait un si long trajet, nous incommodait plus que tout le reste. D'aussi loin que nous apercevions les gardes ou les sentinelles sur quelque hauteur, ou à quelque passage étroit entre les montagnes où il fallait nécessairement passer, le cœur nous battait déjà par avance à grands coups, dans la crainte où nous étions que l'on ne nous eût pas laissé passer.

On faisait la garde de tous côtés, les bois, les montagnes étaient bordées de palissades et de murailles : de sorte qu'il fallait nécessairement passer par où on faisait la garde, sans pouvoir s'écarter le moins du monde. Les palissades et les murailles s'étendaient d'un mont à l'autre (car c'est tout pays de montagnes), et il n'y avait entre deux que des rocs escarpés, des précipices ou des torrents impétueux : on avait partout disposé des sentinelles dans le Tyrol et dans les terres de Salzbourg.

On nous dit ensuite dans une auberge qu'il nous était impossible de passer par la ville de Salzbourg ni par Linz ; l'hôte nous dit qu'il en était sûr et qu'il le savait d'un monsieur d'Innsbruck à qui les ennemis avaient

refusé le passage ; nous avions cependant déjà fait près de 40 lieues depuis Innsbruck ; malgré ces fâcheuses nouvelles, nous marchions toujours au nom de Dieu entre des montagnes affreuses, où on ne voyait le matin que le ciel, les étoiles et la terre couverte de neige ; l'après-midi, les bois, les forêts nous dérobaient la chaleur de l'aimable soleil et nous empêchaient d'en profiter.

Un jour, entre autres, comme nous passions auprès d'un roc sans penser à rien, nous vîmes une quantité de pierres détachées du sommet de ce roc venir fondre sur nous, sans nous laisser que le temps de nous sauver quelques pas l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ce que nous fîmes avec tant de diligence que nous en fûmes, Dieu aidant, quittes pour la peur. Etant hors de danger et examinant l'endroit d'où les pierres s'étaient détachées, nous y vîmes un crucifix au sommet, et nous aperçûmes ensuite un homme qui priait de loin avant que de passer par là.

Il est certain que la divine Providence avait soin de nous ; car les fatigues du chemin ne nous faisaient pas tant de peine comme il nous semblait qu'elles nous en auraient dû faire. D'ailleurs, je me faisais toujours plus à la fatigue, et je me durcissais à la fin au froid, au chaud ; la pluie, la neige, le mauvais temps ne m'épouvantaient plus ; quand je n'avais pas de vin, je buvais sans peine de la bière, de l'eau, et je couchais sans difficulté sur la dure. Aussi, depuis ce temps-là, je suis fait à tout, je ne suis point difficile ni pour le boire, ni pour le manger, ni pour le coucher. Le mauvais temps ne m'étonne point, pourvu que je sois bien couvert.

Je m'accoutumai insensiblement à la bière que je trouvais au commencement si amère, aussi bien qu'au vin ; en un mot, le meilleur remède que je trouvais en chemin parmi tant de fatigues, c'était de ne point me flatter et de tout souffrir pour l'amour de Dieu.

Le lendemain, nous arrivâmes à Reichenhall, ville appartenant au duc de Bavière, et nous étant présentés aux portes, l'entrée nous en fut refusée ; cette disgrâce ne nous surprit plus tant, comme la première fois, à Klagenfurth, parce que nous étions déjà accoutumés alors à ces sortes de revers.

Nous passâmes donc à côté de ses murailles, et étant arrivés le même jour aux portes de Salzbourg et ayant ôté nos guêtres et nous étant mis auparavant sur notre propre du mieux que nous pûmes pour ne pas paraître étrangers, nous pensions entrer sans façon parmi les autres. Mais la sentinelle nous ayant aussitôt discernés nous fit faire halte et ayant vu nos patentes nous donna un billet pour pouvoir loger dans le faubourg, sans quoi personne ne nous aurait reçus dans le faubourg même. Nous le [le soldat] pensâmes prier de nous laisser entrer, mais il n'y eut absolument pas moyen.

Nous fûmes donc contraints de rester au faubourg et de contempler la ville à loisir en attendant l'arrivée d'un voiturier à qui nous avions donné nos hardes avant notre départ d'Innsbruck et qui nous avait promis de se

rendre à Salzbourg un jour après nous. Nous ne pûmes jamais obtenir la permission d'entrer dans la ville pour aller voir si notre voiturier était arrivé dans l'auberge qu'il nous avait indiquée avant de partir d'Innsbruck et dans laquelle nous lui avions donné le rendez-vous. Je demandai au corps de garde un soldat, un fusilier pour nous y accompagner, promettant de ressortir aussitôt, mais tout fut inutile.

Nous y envoyâmes donc un garçon de l'auberge où nous logions, qui nous rapporta qu'on n'avait point de nouvelles de son arrivée. Tout était cependant d'une cherté extraordinaire dans cet endroit, le pain y était extrêmement cher, nous avions un appétit dévorant et notre bourse commençait à s'épuiser ; tout cela ne s'accommodait guère, nous ne voulions cependant pas partir sans nos hardes. Pour comble de malheur, on nous alarmait de tous côtés : un écolier, arrivant de Vienne dans ces entrefaites, nous assura que certainement nous ne pourrions pas passer par Linz, capitale de la Haute-Autriche, dont les Français et les Bavares s'étaient emparés²³ ; que nous ne pourrions pas même aller à Vienne, à moins de faire un détour considérable par la Carinthie, et qu'encore il n'était pas sûr si on nous laisserait passer de ce côté-là. Quand j'entendis le mot de Carinthie, cela me fit frémir, et lorsque je vis que nous serions peut-être contraints d'y repasser encore une fois, malgré les protestations que j'avais faites en la quittant de n'y jamais plus remettre le pied de ma vie, je commençai à faire de sérieuses réflexions sur l'inconstance des choses humaines, et je vis qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme de se défendre de rien dans ce monde, puisqu'il peut bien proposer, mais que c'est Dieu qui dispose. Le lecteur pourra facilement juger de notre consternation : notre bagage ne venait point, l'argent commençait à nous manquer, du moins à moi, par bonheur que M. Roten avait fait meilleure provision ; nous n'étions plus si éloignés de Vienne, et pour nous y rendre, il s'agissait de faire encore un grand détour, à la rigueur de l'hiver, à travers les glaces et les neiges, et cela par la Carinthie ? quelle extrémité ! D'un autre côté, ceux de Salzbourg nous disaient que les gardes ne nous laisseraient point sortir de leur territoire pour passer du côté de l'ennemi avec qui toute communication était interrompue.

Nous fûmes huit jours à attendre notre voiturier aux portes de Salzbourg sans jamais pouvoir entrer dans la ville ; ce fâcheux contretemps nous fit dépenser presque plus d'argent que nos hardes ne valaient ; elles n'étaient pas si considérables ; nous aurions pu les prendre avec nous en partant d'Innsbruck, mais dans ce cas-là jamais nous ne serions passés, parce que l'on nous aurait pris pour des rôdeurs, outre que nous étions déjà assez fatigués sans cela ; cependant notre voiturier n'arrivait point ; nous lui avions ce-

²³ Le maréchal de Belle-Isle était entré à Linz le 10 septembre. — P. Muret, *op. cit.*, p. 421.

pendant déjà avancé la moitié du paiement à Innsbruck ; nous ne pouvions plus attendre, notre argent s'en allait tous les jours, et nous n'avancions point. Ah ! que je soupirais dans cet endroit après le bonheur de ceux qui sont tranquilles chez eux, car en chemin l'on n'a pas un jour de bon. Il fallut donc nous résoudre à partir sans nos hardes, ce qui m'était bien sensible ; j'avais quatre bonnes chemises que j'avais fait faire à Innsbruck, une paire de bas et de souliers, et d'autres petites choses, de peu d'importance à la vérité, mais bien nécessaires en voyage et précieuses pour celui qui n'avait rien d'autre ; mais ce que je regrettais le plus, c'était mes papiers et mes écrits d'Innsbruck, qui étaient le fruit de mes travaux pendant le séjour que j'y avais fait ; j'aurais mieux aimé perdre mon argent que ces remarques...

J'en fis cependant un sacrifice au Seigneur, les comptant pour perdues ; j'écrivis toutefois à celui qui nous avait adressé ce fidèle voiturier à notre départ d'Innsbruck.

Pendant le séjour que nous fûmes obligés de faire aux portes de Salzbourg, les affaires changèrent de face tout d'un coup, et dans le temps que l'on s'y attendait le moins. La nouvelle année 1742 qui commença dans ces entrefaites fut favorable pour la reine de Hongrie : cette princesse ayant fait une belle harangue en latin, les larmes aux yeux, tenant le prince Joseph ²⁴, son fils aîné, entre ses bras, en présence de la noblesse hongroise lors de son couronnement à Presbourg, ils [les magnats] en furent tellement touchés, qu'ayant tous tiré leurs sabres, ils jurèrent qu'ils la soutiendraient jusqu'à l'extrémité. La suite fit voir que ce n'était pas une rodomontade ; les Hongrois commencèrent à sortir de leur pays par troupes pour marcher au secours de leur souveraine, et cette princesse ayant donné le commandement de ses armées au brave comte de Kewenhüller ²⁵, ce général ayant mis bon ordre à Vienne et fait courir le bruit qu'il allait chercher les ennemis en Bohême où ils étaient entrés, pour leur faire prendre le change, se tourne tout à coup vers la Haute-Autriche, et va tomber sur Enns et Wels, petites villes dont les Français et les Bavares s'étaient emparés, d'où, les ayant délogés sans peine, il va mettre le siège devant Linz, capitale de la Haute-Autriche, où il y avait bonne garnison française.

Nous, charmés de trouver notre passage libre au lieu d'être obligés de traverser l'armée ennemie, ne songeâmes plus qu'à partir. Comme on nous dit cependant que les Autrichiens ne nous laisseraient point passer aussi librement que nous nous l'étions d'abord imaginé, parce que s'étant emparés tout nouvellement de ces contrées, tout leur était suspect, s'imaginant bien que les Français feraient tout au monde pour tâcher de les reprendre ; nous

²⁴ Le futur Joseph II (1741-1790), empereur d'Allemagne dès 1765.

²⁵ Le comte Ludwig Andreas Khevenhüller (1683-1774), feld-maréchal autrichien.

prîmes la résolution de partir pour plus grande sûreté avec le postillon de Salzbourg qui retournait à Vienne après un long temps qu'il n'avait plus osé y aller ; mais nous fûmes obligés de lui donner 10 florins d'Allemagne (1 florin fait 16 batz) uniquement pour la voiture et pour être à sa compagnie, pour pouvoir passer plus librement.

Les premiers jours, nous allâmes sur un traîneau tout à découvert, soufflés de tous côtés dans des rases campagnes ; il est impossible d'exprimer le froid que nous endurâmes, parce que nous ne marchions pas : je ne sentais plus mon nez, je croyais l'avoir laissé au pays avec mes oreilles avant que de partir ; quand nous arrivions le soir dans l'auberge, nous restions des demi-quarts d'heure à nous regarder, sans pouvoir remuer les lèvres et sans proférer une parole. Nous aurions sans doute bien mieux aimé aller à pied, mais il nous aurait été impossible de suivre notre voiture qui allait bien vite. Pour tout lit, on étendait après le souper quelques bottes de paille dans la chambre même où nous avions mangé, et nous étant mis tout ronds là-dessus, nous décampions à trois ou quatre heures du matin. Le premier jour de notre marche, on commença déjà à douter dans les endroits où nous passions, savoir si on nous laisserait poursuivre notre route, quoiqu'avec le postillon.

Et quand nous eûmes un peu avancé, on nous dit que le postillon même ne passerait point ; cependant ou que lui passe, ou que personne ne passe ; ainsi comment aurions-nous avancé, si nous eussions été seuls ? Les voyageurs à pied sont partout rebutés. Les passages étaient fermés de tous côtés. Nous trouvions partout des sentinelles disposées d'espace à autre sur les grands chemins, à pied et à cheval, le jour, la nuit, au milieu des neiges et des campagnes, faisant de grands feux pour se chauffer. D'aussi loin que l'on nous apercevait, on nous faisait faire halte, mais dès aussitôt que le postillon avait donné son nom, on nous laissait passer avec ceux qui étaient à la suite.

Sans lui, jamais nous ne serions passés, car on examinait tous les voyageurs de bien près.

Nous vîmes en passant par Enns et Wels, petites villes ou bourgs de la Haute-Autriche à quelques lieues de Linz, les ouvrages que les ennemis avaient faits, des ponts, des maisons, des bois qu'ils avaient brûlés : c'est dans ces deux endroits que je vis pour la première fois des troupes hongroises, hussards, Croates, pandours, dont la mine, la moustache, le regard et l'habillement me plaisaient extrêmement, pour être bizarres et extraordinaires.

Quand nous fûmes un peu loin, on nous dit que nous aurions de la peine à nous défendre de la poursuite des hussards qui couraient la campagne, et qui s'emparaient sans façon des voitures qu'ils rencontraient, lorsqu'ils étaient fatigués.

En effet, à quelque distance de là, nous vîmes paraître sur notre route

un gros de quatre à cinq cents Croates qui s'avançaient de notre côté, qui avaient une mine effroyable. mais qui ne nous firent cependant aucun mal.

Nous apprîmes en même temps que Linz était assiégée par les Autrichiens, et avant que d'y arriver, il nous fallut paraître devant le colonel d'un régiment de cuirassiers qui avaient leurs quartiers à quelque distance de Linz, et qui nous examina de bien près. Ce ne fut pas assez, il s'agissait encore de paraître en présence du commandant d'une troupe de hussards qui n'étaient pas bien loin de là ; et comme notre voiture, qui était changée de traîneau en carosse, passait par-dessus un pont que les Français avaient fait lorsqu'ils étaient les maîtres de ces contrées, un sergent ou caporal hongrois qui était là de garde, aussitôt qu'il nous aperçut, commence à crier à nous d'une manière si impérieuse que je croyais qu'il nous allait engloutir. S'étant approché de l'une des portières de notre voiture, il nous demande brusquement d'où nous étions, d'où nous venions et où nous allions. Nous lui dîmes d'abord que nous étions Suisses (car le pays de Valais n'est point connu), que nous allions à Vienne pour étudier, et aussitôt qu'il entendit le nom de Suisse, le voilà changé en agneau ; il nous montre un visage gracieux et nous dit qu'il était charmé de voir des gens de son pays, que malgré l'habit hongrois, il était aussi Suisse, mais il ne nous dit jamais de quel canton. « Quoique vous me voyez dans cet habit, nous dit-il, je suis Suisse aussi bien que vous », ajoutant qu'il était fâché de nous voir en chemin dans un temps si fâcheux, que nous aurions encore de la peine à passer quand nous serions plus loin, mais qu'il espérait cependant qu'avec l'aide de Dieu nous pourrions enfin pénétrer jusqu'à Vienne. Il nous témoigna mille politesses, protestant que s'il n'eût été de garde ce jour-là, il ne nous laisserait point passer sans nous faire dîner avec lui. Mais ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut qu'il nous dispensa de paraître devant son commandant, car j'appréhendais beaucoup à cause de mon français ; s'il avait vu que je ne savais point d'allemand, que ma langue maternelle était la française, il aurait pu croire que j'étais quelque espion et m'aurait pu mettre en attendant en lieu de sûreté, car ces Messieurs sont sans façon, de sorte que notre Suisse nous fit bien plaisir de nous accorder cette dispense. Il nous donna un fusilier pour nous accompagner jusque hors de l'endroit, et lui dit : « Il n'est point nécessaire que ces deux Messieurs paraissent devant le commandant ». Ceux qui étaient avec nous n'eurent pas le même bonheur, ils furent obligés de se montrer devant le commandant de la troupe, qui était un gros homme avec un ventre à proportion, et de faire voir leurs lettres, leurs patentes, le postillon même n'en fut pas exempt, et ils eurent bien de la peine à obtenir la permission de passer.

Pour nous, heureux d'avoir rencontré notre Suisse, nous les attendîmes à quelque distance. On trouve des Suisses de tous côtés, et dans tous pays, nous en vîmes dans plusieurs endroits le long de notre route : la passion

qu'ils ont de voyager et de voir les pays étrangers en fait sortir plusieurs de leurs montagnes.

Nous aurions bien voulu voir Linz en passant, c'était notre chemin, mais comme elle était assiégée, nous fûmes obligés de passer à côté la laissant sur notre gauche, et de nous contenter de la voir de loin.

.
... On nous dit qu'on devait la bombarder, et que nous entendrions le canon toute la nuit de l'endroit où nous étions ; qu'on devait donner l'assaut le lendemain. Je me réjouissais déjà d'entendre ronfler le canon, mais comme toutes les dispositions n'étaient pas encore faites, nous n'entendîmes rien.

Nous avançâmes donc notre chemin toujours par la neige et par un froid excessif. Je craignais même de rester gelé dans notre voiture, et de passer ainsi à l'autre monde sans m'en apercevoir, comme cela arrive à ceux qui ne marchent pas ; mais, grâce à Dieu, nous arrivâmes enfin à Vienne, sains et saufs, le 14 janvier de l'année 1742, après avoir resté passé trois mois et demi en chemin, en comptant le séjour que nous fîmes à Innsbruck depuis notre retour de Klagenfurth, capitale de la Carinthie, jusqu'à Noël.

Nous fûmes reçus au convict de Ste-Barbe, que Monseigneur m'avait bien voulu accorder aussi bien qu'à M. Roten, où nous eûmes quelque temps après des nouvelles de la prise de Linz²⁶ par les troupes de la reine.

Nos hardes, que nous comptions perdues, arrivèrent aussi ensuite dans le temps que nous n'y pensions plus, par le moyen de M. de Nucé²⁷, notre pays, qui était à Innsbruck et qui, ayant vu la lettre que nous lui écrivîmes de Salzbourg, en prit soin et nous les fit tenir.

Ayant resté quelque temps au convict, je reçus une lettre de mon cher frère François en réponse d'une grande patente que j'avais écrite à mon père et à ma mère depuis Innsbruck, et dans laquelle j'avais détaillé toutes les circonstances de mon voyage, surtout de ce qui nous était arrivé en Carinthie. Je fus charmé d'apprendre que mes chers parents se portaient bien, car il y avait longtemps que je n'en avais point eu de nouvelles. Franz me marquait que la lecture de ma lettre leur fit plaisir au commencement, mais que bientôt après ils commencèrent à pleurer à chaudes larmes à cause des maux que nous avions soufferts, ce qui me fit aussi mêler mes larmes aux leurs, non point à cause de ce que j'avais souffert, puisque ce n'était rien et que j'aime souffrir en voyage pour apprendre un peu à vivre, mais pour le témoignage de leur tendresse et de leur affection envers moi.

.
²⁶ La ville fut reprise le 23 janvier. — P. Muret, *op. cit.*, p. 423.

²⁷ Nous ignorons si l'on peut identifier ce personnage avec François-Louis de Nucé, de Vouvry, chanoine du Grand Saint-Bernard, prieur de l'hospice en 1749, signalé par Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 479.

4. Le séjour à Vienne (14 janvier 1742 - 30 août 1745).

Je repris à Vienne²⁸ le cours de ma théologie, et après avoir achevé la spéculative, je m'appliquai un peu à la morale, absolument nécessaire pour le confessionnal.

Je crus qu'il était bon de voir aussi un peu du droit canon, dont la connaissance est si nécessaire à un ecclésiastique tant pour sa propre conduite que pour le for extérieur et les droits de l'Eglise qu'il ne saurait s'en passer. La dernière année, je m'appliquai à l'histoire universelle : il n'y a rien qui forme mieux l'esprit d'un jeune homme quand il en sait profiter ; et comme la géographie, ou la description de la terre, est l'œil de l'histoire, je l'appris d'un prêtre polonais qui était mathématicien ; je trouve beaucoup de goût dans la géographie, et je ne crois pas qu'il y ait une science plus amusante et plus récréative.

La première année, je restai au convict où je pris les ordres sacrés et reçus la prêtrise des mains de S. Em. le cardinal de Kolonitz²⁹, archevêque de Vienne, le samedi saint, 24 mars de l'année 1742³⁰.

Comme ses camarades du convict, Etienne Gard a l'honneur de servir à la cour en présence de la reine Marie-Thérèse et de l'impératrice Elisabeth-Christine, veuve de Charles VI ; il assiste au baptême de la princesse Marie-Christine, fille de la reine, par le nonce Camille Paolucci³¹, le 12 mai 1742.

La même année, je reçus la triste nouvelle de la mort de ma sœur aînée Marguerite³², que j'aimais tendrement.

La deuxième année, j'attrapai une condition chez le baron de Schaller³³, où j'avais ma table aussi bonne que je l'aurais pu souhaiter, ma chambre,

²⁸ Le texte concernant le séjour à Vienne est composé de plusieurs notices disposées pêle-mêle, souvent inachevées. Nous avons tenté de les remettre à leur place chronologique.

²⁹ Sigismond de Kollonitsch, archevêque de Vienne (1716-1751), cardinal en 1727.

³⁰ Avec dispense d'âge : *Dispensatio pro aetate petita Ao 1742 ultima februarii*, écrit Gard dans ses notes autobiographiques, manuscrit, p. 395.

³¹ Camille Paolucci Merlini, nonce à Vienne dès 1738, cardinal en 1743, légat de Ferrare en 1746, mort en 1763. — G. Moroni, *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, T. 51, Venise, 1851, pp. 145-146.

³² Marie-Marguerite Gard, baptisée le 3 juin 1709, avait épousé, le 5 juin 1737, Georges-François Roduit (*Roduy*), de Monteau (Bagnes), dont elle avait eu trois enfants : Pierre-François (né en 1738), Marie-Marguerite (née en 1740) et Jean-Etienne (né en janvier 1742), et non deux comme le note Et. Gard (manuscrit, p. 392). Elle a été ensevelie le 9 juin 1742 (Reg. par. de Bagnes).

³³ A défaut de toute autre indication, il est impossible d'identifier ce personnage. On connaît en effet diverses familles nobles von Schaller dont la parenté n'est pas clairement établie, en tout cas qui portent des armoiries différentes. Il s'agit peut-être ici d'un membre d'une famille qui fut élevée à la noblesse d'empire le 28 mai 1723, peut-être même de Franz Niklas, baron de Schaller, en faveur de qui le diplôme a été établi ; ce dernier était colonel dans l'*Arzierenleibgarde* (garde du palais de la Maison impériale, constituée d'officiers invalides). — Obligeante communication de M. le Prof. Dr. L. Santifaller, directeur général des Archives d'Etat autrichiennes, à Vienne.

un ducat par mois, quatre à cinq ducats de présent par an, et toutes mes messes libres ; je n'avais que le jeune baron à instruire : il était en Rhétorique et fréquentait le collège.

Je ne négligeai rien pour lui donner une éducation proportionnée à son rang et à sa naissance : outre les études ordinaires, je lui enseignais la langue française, la politesse, les belles manières, et, ce qui est l'essentiel, je tâchais de lui inspirer la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, à quoi il était assez porté.

L'an 1743, je reçus la triste nouvelle de la mort de ma chère mère, arrivée au mois de mai³⁴, que j'aimais comme moi-même : cette nouvelle me consterna d'autant plus que je m'y attendais le moins et que je me flattais toujours de la revoir après mon retour ; l'amour et la tendresse que j'avais pour elle étaient si grands, qu'il est certain que si j'avais prévu cet accident, j'aurais tout quitté et je serais incontinent parti pour le pays pour arriver à temps. Ce revers avec d'autres chagrins qui me dévoraient intérieurement me causèrent une fièvre chaude des plus violentes, *das hitzige galfieber*³⁵. On eut cependant soin de moi chez le baron tout comme si j'avais été à la maison de mon père.

Je ne manquai pas de prier sans cesse pour le repos de l'âme d'une mère qui nous avait tous tant aimés et qui avait élevé une si nombreuse famille avec des soins et des fatigues incroyables. Il est de la piété filiale d'en faire l'éloge. C'était une de ces femmes simples et vertueuses qui ne connaissent que le bien : assidue à son ménage, elle avait un soin extraordinaire de ses enfants qu'elle a eus au nombre de treize : neuf garçons, quatre filles, surtout pendant qu'ils étaient petits et qu'ils n'étaient pas en état de se secourir ; nous manquait-il quelque chose, un bas, un soulier, une cravate, un couteau, etc., nous nous adressions d'abord à elle comme si elle eût toujours dû savoir où nous les avions mis, mieux que nous ; et en effet, tout se retrouvait par ses soins

Bien loin de chercher à dominer sur son mari, aussitôt que le père haussait la voix, la pauvre mère tremblait aussi bien que ses enfants. Pendant près d'une quarantaine d'années qu'ils ont vécu ensemble, jamais on ne les a vus une fois en colère l'un contre l'autre. Ah ! la belle union ! Je remerciai Dieu de ce qu'Il nous laissait le cher père. Dieu nous conserve toujours ce chef de famille qui a encore plus fait que la mère, et nous accorde la grâce à tous de voir notre chère mère pendant toute l'éternité dans le séjour des bienheureux.

Pendant les vacances, nous allâmes³⁶ à Baden, petite ville à quatre milles

³⁴ Et. Gard reçut en mai la nouvelle de la mort. Sa mère avait été ensevelie le 27 avril 1743 (Reg. par. de Bagnes).

³⁵ *Das hitzige Gallenfieber*, une fièvre bilieuse.

³⁶ Le précepteur et son élève.

de Vienne vers le midi, renommée pour ses bains salutaires qui sont fort fréquentés. Ce qu'il y a de particulier dans ces bains, c'est que l'on n'est pas un quart d'heure dans les appartements, sans que l'on n'entre dans le bain, que tout ce que l'on y porte d'argent y devient tout noir, comme boucles, épée, agrafes, etc., j'en vis moi-même l'expérience avec étonnement : tout métal jaune au contraire y devient plus beau, plus poli, plus luisant, et plus approchant de l'or, ce qui arriva à mes boucles de souliers qui étaient de laiton. C'est la force du soufre qui fait cela.

Les bains y sont distribués et partagés en plusieurs appartements pour la commodité de différentes personnes. J'y ai vu la source et l'origine de ces eaux admirables dans une grande caverne, grotte, d'où elles sortaient toutes chaudes et sulfureuses.

Le précepteur et son élève se rendent aussi à Gutenstein et à Neustadt ; ils visitent le château de Schönbrunn et les appartements de la cour à Klosterneubourg. A Vienne, au clocher de la cathédrale de St-Etienne, Gard a la curiosité de mesurer le diamètre de la grande cloche.

En 1744, il a vu, en janvier, le mariage de la princesse Marie-Anne, sœur de Marie-Thérèse, avec Charles de Lorraine ; l'entrée de l'ambassadeur de Malte³⁷ ; et enfin des parties de traîneaux que la cour fit par la ville et auxquelles prit part Marie-Thérèse.

Le traîneau de cette souveraine était superbement doré et enrichi de peintures ; les chevaux qui le tiraient étaient superbement harnachés et couverts de beaux plumages de différentes couleurs et d'un nombre innombrable de petits *sonneaux*³⁸ qui faisaient un bruit admirable : c'était un charme de voir courir par les rues de Vienne près d'une cinquantaine de traîneaux et qui allaient tous les uns après les autres d'une vitesse incroyable.

La cour prit aussi le même divertissement la nuit aux flambeaux, ce qui paraissait encore plus beau que le jour.

Pendant les vacances de 1744, il fit, « avec une procession entière qui partait de Vienne », le célèbre pèlerinage de Mariazell, dont il énumère avec complaisance les richesses de l'église. Au retour, il visite un autre lieu de pèlerinage, l'église de Maria-Tafel ; de là, pour regagner Vienne, il s'embarque sur le Danube, d'où il voit en passant Stein, Mautern, Krems, etc.

L'an 1745, le 14 mars, j'eus le plaisir de voir la superbe illumination, qui était tout ce que j'avais vu de plus beau en ma vie, faite à la naissance du prince Charles³⁹, second fils de la reine, né le 1^{er} février 1745. Il est impossible de donner une juste idée de ces sortes de représentations à des

³⁷ Johann Leopold Leber, représentant de l'ordre de Malte à Vienne de 1739 à 1747. — Oblig. comm. de M. le Prof. Dr. L. Santifaller, à Vienne.

³⁸ *Sonneaux*, pluriel masculin de sonnaïles.

³⁹ Charles-Joseph-Emmanuel (1745-1761).

personnes qui n'ont jamais rien vu de semblable, puisque cela passe toute imagination.

Toute la ville était illuminée ; on voyait un flambeau à toutes les fenêtres qui donnaient sur les rues avec cette inscription : *Vive le prince Charles !* Mais ce qui charmait la vue, c'étaient les palais des principaux cavaliers de Vienne dont la façade était toute illuminée d'une infinité de petites lampes de toutes couleurs si bien arrangées que l'on voyait de loin toute sortes de figures et de représentations en lumière, comme des colonnes, couronnes, aigles, etc. ; on ne voyait que le feu ou la lumière qui paraissait rouge, bleue, verte, jaune, etc., selon les différentes couleurs des lampes de verre, ce qui formait de loin le coup d'œil le plus agréable que l'on eût pu souhaiter. Le tout était accompagné d'une belle musique et du bruit agréable de toutes sortes d'instruments. Une musique à la turque que j'y entendis me plut extrêmement pour être bizarre et extraordinaire.

Le 16 mai, j'eus le plaisir de voir les superbes feux d'artifices que l'on fit jouer sur le Danube à la fête de saint Jean Népomucène, à l'honneur de ce saint qui souffrit le martyre à Prague pour le secret de la confession.

Le 11 août, un peu avant mon départ pour le pays, je vis arriver à Vienne une trentaine d'esclaves chrétiens que les pères de la Rédemption avaient rachetés des Turcs ; il y avait six femmes, le reste était des hommes qui avaient été pris pour la plupart dans la dernière guerre de Hongrie. Parmi les femmes, il y en avait une qui était la fille d'un officier qui servait en Hongrie et qui avait eu le malheur de tomber entre les mains des Turcs [alors] qu'elle n'avait encore que six ans. Ces pauvres gens ressemblaient tout à fait aux Turcs : les hommes habillés à la turque avaient le teint basané et une moustache effroyable ; les femmes étaient aussi habillées à la turque, ayant le teint pareillement brûlé et basané, avec des pendants d'oreilles à la turque.

Mais ce qui me charmait le plus à Vienne, c'était d'y voir toujours de nouvelles troupes qui passaient pour aller en Bavière, en Italie, etc.

Pendant les quatre ans que j'y restai, je vis passer tous les mois des troupes de Hongrie ; c'étaient tantôt des hussards, tantôt des pandours, des Croates, des Waradins, etc., qui avaient une mine affreuse, un visage basané avec une horrible moustache. Il y en avait qui avaient la poitrine toute couverte de poils comme des ours.

Ils étaient communément maigres, hâlés, desséchés, avec un regard effroyable, *terribiles visu formae* ! C'était la terreur des Français à qui ils ne faisaient point de quartier.

Les uns étaient armés de toutes pièces : ils avaient leur fusil, dont la crosse était recourbée en avant, un sabre à la turque, avec un grand coutelas pendu à la ceinture. Il y en avait qui avaient outre cela une ceinture garnie de pistolets, deux d'un côté, deux de l'autre.

Leur habillement me plaisait d'autant plus qu'il était extraordinaire et tout différent du nôtre qu'ils ne peuvent souffrir. Leur culotte et leurs bas sont tout d'une pièce, et leurs souliers sont entrelacés de plusieurs courroies.

Le 24 mai 1745, j'en vis arriver passé deux mille tout à la fois, la plupart Croates et Dalmates. On en fit la revue entre les faubourgs et la ville ; la reine les alla voir en personne avec le petit prince Joseph⁴⁰. On y voyait toutes sortes de visages et d'habillements. Les uns étaient basanés comme des Tartares, les autres noirs comme des Maures, etc.

Faut-il s'étonner après cela, s'il m'ennuie dans ce pays où je ne vois que des montagnes couvertes de neiges et de sapins ?

Je vis le fameux jardin du prince Eugène⁴¹, où il y avait de son vivant toutes sortes d'oiseaux dans une grande cage.

On y voit encore toutes sortes d'arbres et de plantes très rares que ce prince faisait venir des pays étrangers, des Indes, etc., et qui croissent dans des chambres.

J'y vis entre autres une plante d'aloès qui porte seulement, dit-on, tous les cents ans une huile douce comme de l'hypocras ; j'en goûtai. On tient que c'est avec cette huile que sainte Marie-Madeleine oignit les pieds du Sauveur.

Je vis aussi *Neü-Gebäu*⁴², un endroit où l'on tient toutes sortes de bêtes féroces ; j'y vis un lion avec une lionne ; deux tigres ; une panthère qui a la peau plus belle que le tigre ; une vache d'Inde qui est comme un veau ; un cerf d'Inde dont les cornes ont plusieurs branches ; un pélican rouge au col, un agneau dont la laine est de soie ; une autruche, oiseau de la hauteur d'un homme qui mange le fer ; un *filfras*⁴³, petit animal avec un gros ventre, et qui ne se rassasie jamais.

J'allais aussi souvent à la Bibliothèque impériale⁴⁴, qui est une des plus belles et des plus magnifiques que j'aie vues de ma vie. La chambre ou la salle qui renferme les livres ressemble à la nef ou à la voûte d'une belle et grande église, décorée de plusieurs belles peintures de la Fable.

On n'y voit tout à l'entour qu'une infinité de livres français, latins, allemands, italiens, grecs, hébreux, etc.

⁴⁰ Voir plus haut note 24.

⁴¹ Le château du Belvédère construit (1724) et habité par le prince Eugène de Savoie († 1736). — Tous les fragments suivants jusqu'au voyage de Presbourg en août 1745, contrairement aux précédents, ne sont pas datés.

⁴² Le *Neugebäude* est le château construit par l'empereur Maximilien II, achevé par Rodolphe II, à Kaiserebersdorf, actuellement dans le 11e arrond. de Vienne (*Simmering*). Cette propriété impériale s'appelait alors le *Fasangarten*, la faisanderie ; mais elle prit bientôt le nom de *Neugebäude*, du château récemment construit. — Oblig. communication de M. le Prof. Dr. L. Santifaller.

⁴³ Un *Vielfrass*, un glouton.

⁴⁴ Construite en 1722.

La bibliothèque du prince Eugène, qui est rangée au bout de la salle en fait le principal ornement. Ce sont tous de beaux livres reliés à la française.

On voit au milieu de la chambre sur les deux côtés les deux globes céleste et terrestre d'une grandeur...

Mais ce qu'il y a de plus beau dans cette bibliothèque, c'est le *Cabinet des Curiosités*, où l'on voit des raretés admirables. J'y vis entre autres choses des avortons ou des enfants qui étaient venus morts au monde, et que l'on y conserve tout entiers dans des fioles par le moyen de certaines eaux, liqueurs ou esprits. J'y vis aussi des serpents, vipères, poissons de mer d'une figure admirable, et le petit poisson qui arrête les bateaux sur mer nommé pour cette raison rémora, que l'on y conserve entiers de la même façon.

C'est un charme dans ces grandes villes où les gens de lettres peuvent lire dans ces bibliothèques, peuvent avoir tous les livres qu'ils souhaitent et en profiter ; surtout les pauvres écoliers qui n'ont pas de quoi en acheter ; au lieu que dans ce pays, il faut croupir dans l'ignorance, et même oublier ce que l'on a appris dans les pays étrangers, faute de livres ; la meilleure bibliothèque que l'on estime le plus ici ⁴⁵, c'est une étable remplie de vaches, ou un grenier garni de pièces de viande salée, ou une cave remplie de fromages : voilà les meilleurs auteurs ! Cela est pardonnable pour un père de famille qui a des enfants à nourrir, mais intolérable pour un ecclésiastique qui ne doit cultiver que l'esprit.

L'Arsenal royal ⁴⁶, que je voulus voir avant de quitter Vienne, me parut un des plus beaux ; j'y remarquai surtout quantité de canons et toutes sortes de pièces d'artillerie ; des cartouches dont on charge les canons contre les Infidèles. J'y vis des canons qui tirent plusieurs coups à la fois. Un canon de cuir qui tire comme les autres, et deux autres canons que les Turcs avaient laissés devant Vienne, et qui étaient d'une grandeur énorme.

Le combat des animaux est quelque chose de curieux à voir. On y lâche les chiens contre des taureaux ou bœufs sauvages, contre des sangliers, des ours, des loups, etc. Quand le taureau peut attraper un chien avec sa corne, il le jette si haut dans l'air qu'il lui fait perdre l'envie de retourner à la charge, du moins pour ce jour-là ; mais aussi quand le pauvre bœuf se sent deux chiens qui pendent à ses oreilles, il commence à tirer la langue et à mugir.

J'allai aussi faire un tour ⁴⁷ en Hongrie pour voir les fertiles campagnes de ce beau pays qui abonde en vins, en grains, en pâturages, en bétail et en toutes choses nécessaires à la vie. J'allai jusqu'à Eisenstadt, petite ville de

⁴⁵ Ici, c'est-à-dire en Valais où l'auteur rédige sa relation.

⁴⁶ Il s'agit sans doute de l'Arsenal civil (*Bürgerliches Zeughaus*) dans la vieille ville.

⁴⁷ Voir plus haut note 41.

la Haute-Hongrie, vers le midi, résidence ordinaire des princes Esterhazy, aux confins de l'Autriche. Ce que j'y vis de plus curieux, c'est un cadavre ou un squelette, qui est encore tout entier depuis tant d'années dans un souterrain, sans que l'on n'ait jamais pu découvrir qui c'était, ni comment ou par qui il a été jeté là. Les habitants conjecturent qu'il a été jeté dans cet endroit par les Infidèles ou par les rebelles du temps des guerres de Hongrie ; ils affirment qu'on l'a souvent mis en terre, mais qu'on le trouvait toujours déterré le lendemain ; la chair est à la vérité consummée avec les entrailles ; mais les membres couverts de la peau sont encore tous entiers sans aucune marque de corruption. En un mot, la tête, les mains, les pieds, le corps, le ventre même sont garnis de leurs os, de leurs nerfs et couverts de leur peau, mais qui est dure, noire et desséchée.

Ayant resté quatre années à Vienne, ne pouvant plus résister aux pressantes sollicitations de mon cher père qui m'écrivait sans cesse de m'en retourner et qui m'alléguait l'exemple de ma chère mère qui était morte pendant que j'étais absent, et que la même chose pouvait bien arriver aussi à son égard, vu son âge avancé, je pris enfin la résolution de partir pour le pays, uniquement pour voir mes chers parents, et pour me rendre aussi aux ordres réitérés de Mgr l'évêque qui voulait absolument que je me rendisse au pays. Ce qui acheva de me déterminer, ce fut une lettre que Franz m'écrivit et dans laquelle il me faisait une bonne réprimande.

« Quand vous partîtes pour Vienne », me dit-il rondement dans sa lettre, « vous nous promîtes de n'y rester que deux ans, et en voilà déjà quatre, et après ces quatre encore deux autres. Votre cher père a passé les 70 ans (il en ajoutait quelques-uns par dessus bon compte) ⁴⁸ ; pour moi si vous ne revenez pas à présent, je n'espère plus de vous revoir ».

Après cette juste réprimande, je ne balançai plus d'un moment ; je ne voulus cependant pas partir sans avoir vu Presbourg, la capitale de la Haute-Hongrie, où se fait le couronnement des rois de cette nation.

Je m'y rendis par le Danube avec M. Rey ⁴⁹, de Lens, au commencement du mois d'août de l'année 1745.

Nous passâmes ensuite de l'autre côté du Danube sur un pont volant, ou pont à bateaux, qui va d'un bord à l'autre par le moyen de certaines machines qu'on ne voit point, et ayant fait quelques pas le long de ce fleuve, nous vîmes une cabane dans la campagne près du fleuve habitée par des *Zikeiners* ⁵⁰ que l'on appelle communément Sarrasins ; ils étaient là-dedans

⁴⁸ Leur père avait en réalité 67 ans.

⁴⁹ Tamini et Delèze mentionnent (*op. cit.*, p. 489) un « Etienne Rey, curé d'Evolène de 1760 à 1764 », qui pourrait être celui dont il s'agit ici. — Imesch (*op. cit.*, pp. 410-417) ni Bertrand (*op. cit.*, pp. 348-350) ne le citent parmi les étudiants valaisans qui ont fréquenté le convict de Sainte-Barbe.

⁵⁰ Tziganes.

tous pêle-mêle, hommes, femmes et enfants à l'entour de la marmite ; aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils commencèrent à nous demander l'aumône, mais comme nous avançons notre chemin, ils envoyèrent leurs enfants après nous, qui criaient sans miséricorde et nous donnaient dans leur langue, entremêlant quelques mots d'allemand, tous les titres imaginables pour nous arracher quelques oboles, que je voulais leur donner, mais mon compagnon m'en empêcha craignant la pièce volante.

Il y avait entre autres un petit enfant qui courait à côté de nous portant sa chemise à la main ; un autre qui était plus grand ne voulut absolument point nous quitter jusqu'à ce que M. Rey tirât son épée et fit semblant de courir après pour lui faire peur. Nous apprîmes ensuite qu'il y en avait plusieurs troupes le long du Danube plus avant dans la Hongrie.

De Presbourg, nous passâmes à Hainburg (*Hambourg*), petit bourg qui tint longtemps contre les Turcs dans les premières guerres de Hongrie, mais qui fut enfin inondé du sang de ses habitants dont les Infidèles firent un horrible carnage, et dont très peu échappèrent en passant le Danube à la nage, qui coule tout près de ses murs. Nous y vîmes une belle fabrique de tabac de toute espèce et de toute façon, surtout de celui de Hongrie qui est excellent et fort, et de celui de Turquie qui ne l'est pas moins.

5. Retour en Valais par Trieste et Milan (30 août - fin septembre 1745).

Etant de retour à Vienne, je ne songeai plus qu'à partir avec M. Roten, qui venait d'être fait chanoine de Sion : nous étions sortis du pays ensemble, nous avions resté quatre années à Vienne, demeuré une année dans la même chambre ; nous ne voulûmes pas nous séparer, ni retourner au pays l'un sans l'autre.

Mais comme avant de m'aller confiner dans le Valais, j'avais envie de voir encore l'Italie et la mer, du moins en partie, je lui proposai savoir s'il ne voudrait point faire un petit détour pour voir du moins une partie de ce beau pays ; il accepta la proposition ; j'en fus charmé, car j'avais résolu de ne point retourner au pays que je n'eusse été sur mer ; la grande envie que j'avais de voir ce fier élément était extrême. D'ailleurs, je ne voulais point retourner par le même chemin, où je n'aurais rien vu de nouveau ; quand on s'en retourne, on doit toujours prendre une autre route, il n'en coûte ni plus ni moins, à moins que l'on ne fasse quelque détour considérable, et on voit de nouveaux pays ; au lieu que de s'en retourner par l'ancienne route, il faut également dépenser son argent, et l'on ne voit rien de nouveau.

Nous partîmes donc de Vienne le 30 du mois d'août de l'année 1745, par la voiture qui va toutes les semaines de Vienne à Graz, et nous rendîmes à Neustadt, qui veut dire en français ville neuve.

Neustadt est une ville de l'archiduché d'Autriche sur la Leitha, à six petites lieues de Vienne. Il y a un évêché. C'est là où Mgr de Lovina, du pays de Valais, fut évêque⁵¹ du temps de l'empereur Joseph [Ier] et de Charles VI...

Quand nous fûmes à quelques lieues de Neustadt, notre coche qui était chargé plus qu'à l'ordinaire, et qui était une furieuse machine, puisque, outre six personnes qui étions dedans, il y avait quantité de marchandises sur le devant, sur le derrière et surtout au-dessus ; plusieurs balles entassées les une sur les autres le faisaient paraître comme une grande pyramide ; cette machine, dis-je, commença à chanceler, l'un des côtés ayant trouvé un terrain inégal, de telle façon qu'il nous sembla à tous qu'elle s'allait renverser dans le moment ; nous devînmes tous pâles comme la mort, nous regardant les uns les autres tout interdits ; car si cette grande machine s'était renversée, nous allions tous être écrasés sous son poids : M. Roten surtout et moi, nous risquions pour le moins d'avoir les jambes cassées parce que nous étions assis à la portière, les pieds en dehors, pour mieux pouvoir découvrir le pays. La portière était attachée avec une ficelle assez forte et que je n'aurais jamais pu rompre dans toute autre occasion et de sang-froid ; mais, voyant le pressant danger, je poussai la portière des deux mains avec tant d'impétuosité que, l'ayant rompue sans difficulté, je me jetai bien loin de la voiture, afin qu'en cas qu'elle vînt à tomber de mon côté, comme elle était extrêmement haute, je fusse hors de toute atteinte. En me lançant dehors sur les mains et les genoux, je m'écorchai la main et le genou droits, dont je portai encore les marques au pays. M. Roten ne tarda pas à me suivre ; je me relevai aussitôt en criant de toutes mes forces au cocher d'arrêter, pour dégager une vieille femme qui, ayant voulu suivre notre exemple, était restée embarrassée et accrochée auprès des roues. Le danger était d'autant plus grand pour elle que le voiturier qui ne savait rien de tout cela poussait toujours ; je lui tendis la main, et la tirai hors de danger. La machine cependant ne tomba pas ; elle fit deux ou trois balants, après quoi elle se remit, trouvant le chemin égal comme auparavant ; de sorte qu'avec la grâce de Dieu nous en fûmes quittes pour une belle peur. Deux de la troupe ne voulurent cependant plus rentrer et aimèrent mieux aller à pied...

Nous arrivâmes à Graz le 4 septembre.

Graz, ville capitale du duché de Styrie, est située sur la Mur (*le Muer*), à 22 lieues de Vienne vers le midi. Elle est bonne, forte, ornée d'une académie, et défendue par un bon château⁵² sur une hauteur qui passe pour imprenable.

⁵¹ Ignace de Lovina, chanoine de Sion en 1693, précepteur de l'empereur Charles VI, finalement évêque de Wiener-Neustadt en 1718, † en 1720. — *Armorial*, p. 154.

⁵² Le Schlossberg, dont les fortifications élevées au XVe siècle contre les Turcs, ont été rasées en 1809 par les Français.

Il y a un beau pont couvert sur la Mur. Nous y vîmes la figure d'un Turc qui regarde par la fenêtre le sabre à la main, contre le château, pour marquer que dans les guerres de Hongrie les Turcs, ayant poussé et pénétré jusqu'à cet endroit de la ville, ne purent jamais se rendre maîtres du château. La plus belle pièce que nous vîmes à Graz, ce fut le superbe réfectoire des Minorites, orné des plus belles peintures que l'on puisse voir, et qui passe pour un des plus beaux de l'Europe. Les jésuites y faisaient bâtir une belle tour des mathématiques. Nous vîmes de dessus une hauteur Maria-Trost, église miraculeuse de la Vierge à une lieue de là, dans une belle plaine et au milieu d'une grande prairie.

La Styrie est un pays montueux, médiocrement fertile. On y sème du millet en quantité, du blé sarrasin ou de Turquie ; j'y remarquai surtout une grande quantité d'une certaine graine dont les campagnes sont remplies : le grain en est carré, la peau noire, et le dedans aussi blanc que la neige ; ils se servent de cette graine pour faire quantité de mets de farine.

Le vin y est à bon marché, et l'on n'est point écorché dans les auberges, où l'on se trouve d'ailleurs assez mal quelquefois, pour n'y pas avoir tout ce que l'on voudrait bien. Il y a quantité d'oies et de coqs d'Inde en Styrie, et des pourceaux qu'ils entretiennent avec des glands dont ce pays abonde.

Les Styriens au reste sont simples, mais fort dévots. Les femmes y sont la plupart habillées de blanc, elles sont brûlées par l'ardeur du soleil, parce qu'elles travaillent beaucoup à la campagne.

Le 7, nous arrivâmes à Laybach (*Laibach*, [en slovaque Ljubljana]).

Laybach, capitale de la Carniole, située sur la rivière du même nom, est aussi défendue par un château situé sur une hauteur ou sur un roc.

En Carniole, les hommes portent les chapeaux de paille en été comme les femmes ; il y a des enfants qui y vont en chemise.

Les femmes de la campagne y sont affreuses, elles vont habillées de blanc ; les manches de la chemise sont toutes par petits plis aussi bien que celles des hommes : il y en a qui n'ont — — — — —⁵³ : elles ont le teint noir. Elles portent de petites ceintures garnies de petits clous jaunes ; elles se couvrent la tête avec un mouchoir blanc : une bande noire leur fait le tour du front et de la tête.

Elles ont de grosses tresses flottantes, faites avec une grosse attache de laine rouge, qui paraissent comme des flocons de chevaux de carosse : cette façon me parut bizarre. La langue du pays est toute extraordinaire, c'est un jargon qui ne participe ni de l'allemand ni du français et que personne ne comprend, excepté les naturels du pays. J'y remarquai encore quantité de cette petite graine noire en dehors et fort blanche en dedans, et du lin, du millet, etc.

⁵³ Passage gratté dans l'original et remplacé par ces traits — — —.

Le 8, nous marchâmes jusqu'à minuit toujours en voiture, et arrivâmes à un village de la Carniole appelé Razdrto (*Rsderda*)⁵⁴, endroit dont je me souviendrai jour de ma vie : comme il était près d'une heure après minuit, personne ne voulut nous ouvrir la porte ; je fus contraint pour payer notre voiturier qui s'en retournait, de changer un ducat avec l'hôte et de le lui tendre par la fenêtre dans la chambre ; encore fallut-il prendre ce qu'il me donna, car j'y perdis quelque chose pour n'avoir pas eu la précaution de le changer à Laybach ainsi que M. Roten avait fait. Pendant que notre voiturier était avec nous, cela allait encore bien, il parlait les deux langues, l'allemande et celle du pays qui est très difficile ; mais aussitôt qu'il fut loin, on ne voulut pas seulement nous écouter, bien loin de nous introduire.

On dit que ces peuples entendent bien l'allemand, du moins en partie, mais que quand on ne parle pas leur langue qui est toute particulière, ils font semblant de ne rien comprendre ; personne ne nous ayant donc voulu ouvrir la porte, nous fûmes contraints de nous mettre avec notre bagage dans une espèce de grange à côté du chemin et d'y passer le reste de la nuit en sentinelle auprès de nos hardes, parce que nous avions peur qu'on nous les eût enlevées, avec d'autant plus de raison que nous avions ouï dire que ces peuples étaient adroits à faire de petits coups de main. Nous ne pûmes donc point prendre de repos le reste de cette nuit, sinon que nous inclinâmes un peu la tête tour à tour sur des sacs de grains qu'il y avait là ; aussitôt que nous vîmes paraître l'aube et la lueur du jour que nous attendions avec impatience, nous nous mîmes derechef à la porte du cabaret où j'avais changé mon ducat, mais personne ne comprenait ce que nous disions. Je pensai courir après une servante que je vis sortir du logis pour penser lui faire entendre ce que je demandais ; mais elle tira son chemin, se mettant aussi peu en peine de me répondre que si personne ne lui avait parlé ; elle ne se donna pas seulement la peine de me regarder, de sorte que j'étais tenté de croire qu'elle ne m'avait ni vu ni entendu. Nous courûmes une bonne partie de ce village, mais comme c'était de grand matin, personne ne sortait, personne n'ouvrait les portes ; de faire sentinelle sur le chemin auprès de nos hardes, cela ne nous accommodait guère. Nous voilà donc bien embarrassés ; nous avions cru trouver dans cet endroit des voitures tout comme partout ailleurs ; cependant personne n'arrivait, personne ne partait ; la plupart des voitures étaient en campagne dès le jour précédent ; nous ne pouvions point emporter notre bagage sur notre dos, car il faisait un trop grand volume, sans quoi nous n'aurions pas balancé longtemps. En attendant le temps s'écoulait, temps dont tous les moments sont si précieux en voyage. Le ciel se couvrait

⁵⁴ Sur la route de Laybach à Trieste, c'est la seule localité qui entre en considération. Razdrto se trouve entre Postojna (en all. *Adelsberg*, en ital. *Postumia*) et Senozece (en all. *Senosetsch*, en ital. *Senosècchia*), à 48 km. à vol d'oiseau de Laybach. — Obligeante communication de M. le Dr R. Steiger, de la Bibliothèque centrale, à Zurich.

de nuages et menaçait de la pluie qui nous aurait obligés de rester tout le jour dans ce béni endroit, ce que j'appréhendais plus que la mort.

Que faire dans cette extrémité, sinon de recourir à notre remède ordinaire, qui est le meilleur et le plus infaillible de tous ? Nous levons les yeux au ciel, pour prier le Seigneur qui tient le cœur de tous les hommes dans ses mains, d'en toucher un en notre faveur ; ce Dieu de bonté exauce nos vœux. Remplis de confiance, nous allons encore frapper à la porte d'une maison, et ayant aperçu le maître du logis, nous commençons à l'aborder en ôtant civilement notre chapeau ; nous lui montrons un visage gracieux, lui présentons du tabac, et tâchons de lui expliquer en allemand, en italien, par signes, etc., que nous ne demandions qu'une voiture, ou du moins un cheval, quand ce n'aurait été qu'une méchante bourrique, pour transporter nos hardes jusqu'à Trieste. Cet homme nous ayant écoutés sans se détourner de ses occupations et sans nous dire grand'chose, nous donne son petit garçon qui nous conduit chez un voiturier, qui était le seul qui était resté dans l'endroit ; cet homme par bonheur entendait quelques mots d'italien ; nous lui demandons combien il lui fallait pour nous mener en voiture jusqu'à Trieste. Je tremblais à la proposition qu'il nous allait faire et à la première parole qu'il allait lâcher ; puisqu'il ne tenait qu'à lui de nous demander le double et le triple de ce qui lui venait, nous étions contraints de le lui donner, sans oser beaucoup disputer ; mais c'était un homme de conscience qui se contenta d'un prix raisonnable. Je fus charmé d'entendre qu'il ne nous demandait pas davantage ; car je m'attendais pour le moins au double de ce qu'il nous demanda ; aussi ne fis-je pas beaucoup de façon avec lui, je ne lui fis rabattre qu'une pièce de huit qu'il nous demanda, et ayant remercié le bon Dieu, nous quittâmes sans beaucoup de peine notre cher Razdrto. Il nous fallut passer les Alpes qui sont cette chaîne de montagnes qui séparent l'Allemagne de l'Italie, mais qui ne sont pourtant pas si rapides dans ces contrées qu'elles ne le sont de nos côtés. Nous fûmes obligés de mettre nos gilets à cause du froid qu'il faisait ; nous vîmes partout de grands déserts et de grandes montagnes, qui sont cependant encore habitées dans quelques endroits ; on n'y voit point d'eau ; notre voiturier nous dit que les montagnards ramassaient avec soin l'eau de pluie qui tombe sur ces montagnes, et qu'ils s'en servent pour leurs besoins.

Quand nous eûmes marché quelque temps, je fis remarquer à M. Roten une grande tainée de nuages qui s'étendaient en droite ligne du septentrion au midi, le ciel étant d'ailleurs serein ; je conjecturai d'abord que nous n'étions plus bien loin de la mer, sur laquelle il y a bien souvent de ces sortes de nuages ; en effet, ces nuages s'étendaient tout le long du golfe de Venise ou de la mer Adriatique, ainsi que nous vîmes ensuite.

Etant arrivés au sommet des Alpes, nous vîmes paraître la mer, et nous découvrîmes ce grand amas d'eaux bleues qui formant un volume d'une

figure ronde semblaient s'unir de tous côtés avec le ciel. Je vis la mer avec une joie mêlée de crainte et de frayeur. Je considérais à loisir de dessus les montagnes à quel danger on est exposé quand on se trouve dans un faible bateau au milieu des ondes, sans rien voir d'autre que le ciel et l'eau...

Nous trouvâmes en descendant la montagne quelques soldats de la garde de Trieste, qui étaient Dalmates, et dont l'un s'était démis un pied en faisant un faux-pas : ce pauvre homme ne pouvait point avancer à pied, il n'avait point de voiture ; voyant la nôtre, il nous prie de vouloir bien le souffrir sur le derrière de notre chaise ; touché de compassion envers cet homme, et considérant qu'après l'amour de Dieu, la charité fraternelle est la plus grande de toutes les vertus, je pris la résolution, et M. Roten aussi, d'aller plutôt à pied tour à tour, pour lui faire place dans la chaise, parce qu'il ne pouvait pas reposer sa jambe autre part, ce qui était pourtant l'essentiel ; et quand nous eûmes un peu avancé, nous fûmes obligés de quitter nos gilets que nous avions pris le matin, parce que la chaleur du climat d'Italie commençait à se faire sentir de plus en plus à mesure que nous avançons. Nous vîmes au bas de la montagne les vignes d'Italie pour la première fois.

Les ceps sont tous plantés en ligne droite, et attachés à des arbres ou à des mûriers qui servent pour les vers à soie ; de sorte que les raisins ne rampent point à terre comme chez nous ; mais c'est un charme de les voir pendre élevés de terre à la hauteur d'un homme. On laboure la terre qui est dessous et on y recueille du grain, du froment de Turquie, etc.

Nous arrivâmes à Trieste de bonne heure.

Trieste est une petite ville en Istrie sur le golfe de Venise à trois lieues de Capo d'Istria vers le nord. Elle est assez bien peuplée, fortifiée et défendue par deux châteaux. Elle a un port où je vis pour la première fois des bâtiments de mer ou vaisseaux. Elle appartient encore à la Maison d'Autriche, mais on n'y parle qu'italien.

En entrant, il nous fallut exhiber nos patentes ; ensuite, nous allâmes loger chez un hôte allemand, chez qui un de mes amis de Vienne nommé Diessle, souabe de nation, nous avait adressés ; l'hôtesse, qui était sa sœur, nous fit mille politesses à la considération de son frère. Elle nous fit boire du vin de Chypre, dont nous ne connaissions point la force : il était doux comme le vin de *La Marque*⁵⁵ ; nous étions extrêmement altérés à cause des grandes chaleurs que nous avions senties en descendant la montagne ; nous profitâmes de cette bonne liqueur sans savoir que ce fût du vin étranger.

Nous ne comptons point de partir ce soir-là ; j'avais déjà fait mon compte d'aller reposer de bonne heure, pour me payer de la mauvaise nuit que nous avons passée à Razdrto, et je savourais déjà par avance les dou-

⁵⁵ « Parchet » connu de Martigny. — Cf. *Ann. Val.*, 2e S., T. VI (1946-1948), p. 375, note 33.

ceurs d'un tendre sommeil, lorsqu'on vint nous dire qu'un bateau allait partir incessamment pour Venise ; que, si nous négligions cette occasion, elle ne se présenterait peut-être pas avant huit jours, à moins de prendre une barque exprès, ce qui nous aurait coûté au double ou au triple.

Nous n'eûmes que le temps de faire rafraîchir notre passeport, sans quoi nous ne serions jamais entrés à Venise, et de faire nos provisions bien à la hâte, qui consistaient en pain, fromage, œufs, car c'était un jeudi soir, et deux bouteilles de vin de Chypre. Je regardai bien si le ciel n'était point couvert de quelques nuages funestes avant que d'entrer dans le bateau, et voyant que le temps était clair, je m'embarquai à la garde de Dieu. Je ne fus pas plutôt dans le vaisseau qui me berçait que je m'endormis ; de sorte que je ne m'aperçus point lorsque le bâtiment partit et lorsque nous mîmes à la voile, environ sur les sept heures du soir. Le temps était bon, la mer tranquille, et le vent favorable ; nous voguions à pleines voiles et nous étions déjà au milieu du golfe, lorsqu'un coup de vent fend et déchire la voile par le milieu ; aussitôt la partie d'en haut qui n'était plus attachée par en bas se trouvant au gré du vent qui était des plus violents, emportait le bateau de côté et d'autre et lui donnait de furieux branles.

J'étais endormi. Les furieuses secousses de notre bâtiment et les cris du batelier me réveillèrent ; j'ouvre les yeux, je vois la lune qui jetait une faible lueur à travers les nuages ; je ne savais encore bonnement en quoi consistait le danger ; je ne pris pourtant pas d'abord l'épouvante, ce n'est pas mon ordinaire en quelque endroit que je me trouve sur terre, sur l'eau, dans les obscurités de la nuit ; cependant lorsque j'entendis au milieu des ténèbres le maître du bateau qui commença à s'écrier d'une voix si lugubre et si lamentable qu'il aurait jeté la terreur dans le cœur des plus résolus, lorsque je l'entendis crier à différentes reprises : *Giesù, Maria, S. Antonio di Padova !* je crus que le danger était pressant ; car il devait mieux le connaître que moi. D'ailleurs quand les gens de mer commencent à prier, on peut compter que le péril est extrême, ils gardent ce remède salutaire pour la dernière extrémité.

D'abord la fatigue, la peur, etc., me fit rendre le goûter de Trieste, je fus obligé de payer jusqu'à huit fois le tribut à ce fier élément ; je craignais à la fin pour mes entrailles, il n'y avait plus rien dans mon corps ; je sentais cependant des violences extrêmes ; je puis dire que jamais de ma vie je n'éprouvai une si terrible mercuriale ; cependant la mer n'était pas contente, mais je ne savais plus ce qu'elle cherchait davantage : toutes les fois que je me levais pour voir les vagues, j'étais sûr qu'il me fallait rendre, ce qui ne m'arrivait pas lorsque je me tenais tranquille, assis à fonds, sans voir l'eau.

Cependant le maître du bateau envoie le garçon pour grimper le mât, et pour aller arracher la pièce de la voile que le vent fouettait de tous côtés ;

mais le vent étant plus fort que lui, il n'en pouvait pas venir à bout ; alors le maître qui était au bas ou au pied du mât qui est un grand arbre qui s'élève du milieu du bateau, au bout duquel la voile est attachée, redouble ses cris, nous enjoignant à tous de prier : il n'avait pas besoin de nous y exhorter, le péril n'était pas petit ; le vent qui était extrêmement fort, emportait la voile et la balottait si furieusement que le bateau suivant les impressions de la voile se renversait quelquefois de telle sorte que nous croyions d'être engloutis dans les ondes. Ah ! pour le coup, j'aurais mieux aimé être sur terre, et je craignais de payer bien cher la curiosité que j'avais eue de voir la mer, dans l'incertitude où j'étais si jamais je pourrais revoir la terre.

Quand je me voyais au milieu du golfe, au milieu des horreurs de la nuit, exposé à la merci des flots ; quand je considérais qu'il n'y avait qu'une planche entre moi et la mort ; que si le bateau allait renverser, je ne pouvais pas m'accrocher à un arbre, à une branche, ou à quelque autre chose de solide, comme sur terre, puisque je ne voyais que le ciel et l'eau qui paraissaient unis ensemble, je me trouvais dans un état et dans une situation qu'il n'est pas facile d'exprimer ; il faut l'avoir éprouvé pour savoir ce que c'est.

On a bien raison de dire que celui qui ne sait pas prier, n'a qu'à aller sur mer.

Levavi oculos meos, non pas in montes, car on n'en voyait point paraître ; mais in cœlos, unde veniet auxilium mihi : auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram...⁵⁶.

En effet, c'est là où l'on apprend à mettre toute sa confiance en Dieu ; car il n'y a absolument point d'autre ressource : *qui nescit orare, vadat ad mare, chi non sa orare, vada sul mare*⁵⁷.

Le marchand qui faisait conduire ses marchandises à Venise, criait sans cesse : *alla terra, alla terra*, voulant aborder au premier endroit plutôt que d'aller à Venise ; mais ce n'était pas l'intention du batelier.

Enfin le garçon étant venu à bout d'arracher la voile déchirée et d'en remettre une autre entière, nous voguâmes derechef comme auparavant, par la grâce de Dieu.

Il n'y avait point de tempête, le vent était bon, et si la voile n'avait pas été pourrie, ou que le vent n'eût pas été si violent, cet accident ne nous serait pas arrivé.

Sur les sept heures du matin, je commençai à découvrir Venise de bien loin, je la montrai aussitôt à M. Roten, qui était charmé aussi bien que moi de pouvoir remettre le pied sur terre.

⁵⁶ Gard adapte aux circonstances le premier verset du Ps. 120, 1-4 : « Je lève mes yeux non pas vers les montagnes, mais vers les cieux. D'où me viendra le secours ? Mon secours viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la terre ».

⁵⁷ « Celui qui ne sait pas prier, qu'il aille seulement sur la mer ».

Nous y arrivâmes le 10 septembre sur les neuf heures du matin, et si nous n'avions pas eu la précaution de faire rafraîchir notre passeport à Trieste, nous aurions été obligés d'y retourner, sans pouvoir débarquer à Venise.

Les provisions que nous avions faites avant de nous embarquer restèrent toutes au batelier ; car la tourmente de la mer nous avait tellement enlevé l'appétit qu'il nous fut impossible d'avalier la moindre chose.

Avant de nous laisser mettre pied à terre, on fouilla jusqu'au fond de notre porte-manteau, pour voir si nous n'avions point des marchandises de contrebande, mais ils n'y trouvèrent rien autre, sinon nos hardes, nos livres et nos papiers.

Ici, l'auteur rappelle les grandes phases de l'histoire de Venise, décrit sa situation sur « 72 petites îles » ; il dénombre les églises, les ponts, les hôpitaux, les statues de marbre et de bronze.

Nous allâmes loger *al Scudo di Francia*, où il y avait un hôte allemand, et prîmes deux jours tant pour nous délasser du travail de la mer que pour voir toutes les curiosités de cette superbe ville.

Aussitôt arrivés à l'auberge, nous demandâmes de l'eau fraîche pour nous désaltérer, car nous avions une soif ardente causée par la bile qui s'était épanchée par notre corps : on nous apporte dans une bouteille de verre une eau qui était tiède et trouble, nous l'avalâmes cependant avec une grande avidité, et n'ayant absolument point d'appétit, au lieu de dîner, nous prîmes un peu de repos, car nous étions aussi délabrés que si nous n'avions fait que relever d'une maladie. Deux nuits consécutives passées sans dormir, et la dernière encore parmi les horreurs de la mort, nous avaient bien matés. Les fenêtres de notre chambre donnaient justement sur le Grand Canal, qui était rempli de barques et de bateaux dont les mâts venaient jusqu'à nos fenêtres : nous pouvions voir le fameux pont de Rialto, et tous les palais qui faisaient face de l'autre côté du Canal : c'était le plus beau coup d'œil de tout Venise.

L'abbé Gard et le chanoine Roten visitent l'église métropolitaine St-Marc, S. Maria della Salute, et « toutes les principales églises » de la ville. L'Arsenal en particulier retient leur attention ; l'auteur en énumère les curiosités, parmi lesquelles le dernier Bucentaure (1728), nef de parade « que le doge monte à l'Ascension aux épousailles de la mer ».

Cependant M. Roten était tourmenté d'un furieux mal de tête ; il ne faisait que relever d'une maladie lorsque nous partîmes de Vienne ; chacun me disait qu'il me serait resté malade en chemin, et j'appréhendais bien qu'il

ne fût resté à Vienne. Qu'aurais-je fait ? Je ne l'aurais pas pu abandonner, et dans quelques semaines nous nous serions bientôt vus à sec, car tout y est bien cher.

Il était dégoûté de courir par la ville ; je l'encourageai de faire ses derniers efforts pour voir encore les curiosités qui restaient, lui représentant que, quand on passe par une belle ville, il en faut voir toutes les raretés, parce qu'autrement on s'en repent toute sa vie.

Les deux voyageurs poursuivent de plus belle la visite détaillée de la ville ; ils renoncent à Murano, où les fabriques de glaces sont alors fermées ; ils regardent travailler à la thériaque, « que l'on fait sur une place publique ».

On ne parle pas fort bon italien à Venise. J'avais de la peine à les [les Vénitiens] comprendre, quoique eux me comprissent assez bien. Ayant résolu avant notre départ de Vienne de faire un détour pour voir l'Italie, et voyant que nous n'entendions l'italien ni l'un ni l'autre, et qu'il était cependant absolument nécessaire d'en savoir quelque peu pour nous tirer d'affaire dans notre route et pour nous faire entendre dans les cabarets, je commençai un mois avant notre départ à lire la grammaire de Veneroni⁵⁸ ; ayant appris les verbes auxiliaires et les mots les plus communs, l'ayant parcourue d'un bout à l'autre, je fis un petit extrait de tous les mots qui sont les plus nécessaires en voyage pour demander ce que l'on veut dans les auberges, pour demander la route, des voitures, etc., de sorte qu'avec cela et un peu que j'en comprenais déjà auparavant, nous nous fîmes partout entendre. Pendant le séjour que nous fîmes à Venise, nous y fûmes bien traités, mais il nous fallut aussi payer à proportion.

Après avoir vu toutes les raretés de cette superbe ville, nous partîmes pour nous rendre à Padoue : il nous fallut derechef nous embarquer pour en sortir parce qu'elle est environnée de la mer de tous côtés. En sortant par le Canal, je vis un spectacle qui me fit horreur ; c'étaient l'épaule et la cuisse d'un homme suspendues à deux petites potences qui sortaient de l'eau, exposées à la vue de tous les passants. Je demandai d'abord ce que cela signifiait et ce que ce pauvre malheureux avait fait ; on me répondit qu'il avait égorgé sa femme. Avant de quitter la mer, comme j'avais toujours ouï dire que son eau était salée, j'eus la curiosité de tremper le bout de ma canne dans la mer et de la porter à mes lèvres, pour voir quel goût cela pouvait avoir : je la trouvai extrêmement salée, avec un goût punais. Quand nous fûmes à Padoue, nous fîmes marché avec un voiturier italien qui devait nous conduire en chaise jusqu'à Milan ; nous lui donnâmes un tant pour la voiture et la table qu'il devait nous procurer lui-même ; car autrement on est furieusement écorché dans les auberges en Italie. Le chemin

⁵⁸ Jean Vigneron, dit Veneroni, 1642-1708. Sa grammaire, intitulée le *Maître italien* (1710), a eu d'innombrables éditions.

de Venise à Milan nous coûta beaucoup plus que celui de Vienne à Venise qui est beaucoup plus long.

A Padoue, visite de l'église Sainte-Justine, puis de Saint-Antoine, et, ayant rendu nos actions de grâces à Dieu et à ce grand saint, surtout d'être sortis de la mer heureusement, nous lui recommandâmes après Dieu le reste de notre chemin.

De Padoue, nous nous rendîmes à Vicence (*Vicenza*).

Quand nous fûmes à quelque distance de Vicence, une des courroies s'étant rompue, notre chaise se renversa sur la droite de notre chemin ; M. Roten qui était à ma droite se trouva sous moi : je saute d'abord dehors, car c'est la première chose qu'il faut faire dans ces sortes de rencontre, et et commençai à demander au voiturier si c'était de la façon qu'il nous servait pour notre argent ; à quoi il me donna pour toute réponse qu'il n'était pas si dangereux quand on tombait sur terre et que la chaise se renversait ; qu'on pouvait toujours se relever ; qu'il n'en était pas ainsi sur mer ; que lorsqu'une fois le bateau était renversé, on ne pouvait plus se relever. « Voilà une belle consolation », lui dis-je, « si nous avions eu les jambes cassées, je ne sais pas comment nous aurions pu nous relever » ; et par bonheur que les chevaux n'étaient pas des plus fougueux, autrement s'ils eussent pris l'épouvante et le galop dans le temps que nous étions l'un sur l'autre dans la chaise qui traînait à terre d'un côté, nous étions fracassés ; mais ces pauvres bêtes s'arrêtèrent tout court, charmées de profiter de ce moment pour se reposer. La chaise ayant été raccommodée, nous nous remîmes dedans à la garde de Dieu.

Le lendemain, un de nos chevaux s'abattit des quatre pieds, ce qui donna un furieux branle à notre voiture ; mais ce pauvre bucéphale s'étant relevé aussitôt, nous poursuivîmes notre route, et arrivâmes à Vérone, couverts de sueur et de poussière ; car il faisait bien chaud, et comme il y avait longtemps qu'il n'avait point plu dans ces contrées, le chemin était tellement couvert de poussière qu'on ne voyait pas même les pierres.

.

Notre retour de Vienne était un peu plus gai que lorsque nous y allâmes ; nous avions assez souffert en y allant, il était juste de goûter un peu de bon temps, d'autant plus que j'y avais gagné quelque argent pour faire notre voyage avec plus d'agrément et de commodité. Nous étions toujours en voiture ; c'était le temps de la belle saison, dans un beau pays tel qu'est l'Italie ; notre voiturier nous traitait bien, nous avions toujours nos cinq à six plats par repas, saucissons, poulets, cailles, pigeons et autres oiseaux qui sont à meilleur marché en Italie que le bœuf. Pour le dessert, nous avions du fromage de Parme, pêches, raisins rouges et blancs, poires, figues,

etc., du bon vin rouge, *del piccolo, del grosso*⁵⁹. Notre voiturier était encore plus délicat que nous, les Italiens mangeant peu, mais bon.

De Vérone, nous passâmes à Peschiera, petite ville de l'Etat de Venise située sur le lac de Garde, ensuite à Lonato, et de là à Brescia.

.

De Brescia jusqu'aux frontières du duché de Milan, nous voyions d'espace en espace de petites croix de pierre le long du chemin : ayant demandé à notre voiturier ce que cela signifiait, il nous dit que c'était les endroits où on avait assassiné les paysans. Sur le soir que nous commençons à quitter les terres de la république pour entrer dans celles du duché de Milan, il nous fallut passer par un bois qui était d'autant plus dangereux que c'était à l'entrée de la nuit et entre les limites de deux territoires différents ; car c'est aux limites que les mauvais coups se font avec d'autant plus d'impunité que les *ladri* peuvent gagner incontinent les terres d'un autre domaine où ils sont en sûreté. Notre voiturier, qui était honnête homme, nous dit que c'était un *bosco pericoloso*⁶⁰, et regardait de temps en temps à droite et à gauche, parce que les voleurs se mettent quelquefois derrière les arbres à côté du chemin et tirent sur les passants sans être vus ; pour moi, je n'avais point d'autre arme que la confiance en Dieu qui ne m'a jamais abandonné, quoique je fusse indigne de cette grâce.

En quittant les terres de Venise, nous vîmes de loin Bergame que nous laissâmes sur la droite.

Nous arrivâmes à Milan le 17 septembre.

Les deux voyageurs s'arrêtent deux jours à Milan « pour voir les curiosités de la ville ». Le chanoine Roten qui, avant d'aller à Vienne, avait fréquenté le Collège helvétique, se fit le mentor de Gard.

Je vis le superbe dôme, qui est une des plus belles églises d'Italie : elle est extrêmement grande, trois prédicateurs peuvent y prêcher à la fois sans s'incommoder. Elle est toute bâtie de marbre blanc tant en dehors qu'en dedans. Elle est ornée tout à l'entour de superbes pyramides ou statues de marbre, dont chacune vaut plusieurs mille florins. Nous montâmes jusqu'au sommet du dôme, d'où nous contemplâmes la ville à loisir qui est ronde, le dôme se trouvant au milieu. Nous examinâmes de près les belles statues de marbre rangées à l'entour du dôme et soutenues d'autant de magnifiques pyramides. Je crus voir quelque chose en la grande cloche du dôme, mais comme j'avais vu celle de Vienne qui est beaucoup plus grande, celle du dôme ne me parut point extraordinaire.

⁵⁹ « Du petit vin, du gros vin ».

⁶⁰ « Un bois dangereux ».

Etant redescendu dans l'église, je contemplai avec admiration la fameuse statue de marbre de saint Barthélemy ⁶¹, qui est si vive et si naturelle qu'elle est estimée son pesant d'or. On y voit paraître les veines, les muscles, les nerfs, les artères, les tendons et tous les traits du visage.

Visite de St-Ambroise, etc., du Collège helvétique, fondé en 1579 par saint Charles Borromée « en faveur des Suisses » ⁶².

Les trois plus belles pièces de Milan sont le dôme dont j'ai parlé, le château, et la Bibliothèque Ambrosienne.

Nous ne vîmes que les dehors du château ⁶³, car il n'y eut pas moyen d'y entrer à cause que les ennemis (les Espagnols) n'étaient plus bien loin ; ce que nous vîmes de plus remarquable, ce sont deux tours extrêmement hautes et solides, toutes garnies de pierres taillées à facettes de diamants pour parer les boulets et les écarter de côté et d'autre. De dessus ces tours, on découvre tout le camp ennemi, quand il assiège le château, qui est fort, muni d'un double fossé et d'un double rempart. La nuit d'après, nous entendîmes tirer le canon du château à l'occasion de l'élection de l'empereur François Ier, grand-duc de Toscane.

La Bibliothèque Ambrosienne ⁶⁴ est des plus belles ; nous y vîmes deux chambres ou appartements tous remplis de toutes sortes de livres ; on y voit les portraits de tous les saints-pères et de tous les savants de l'antiquité. On nous mena ensuite dans une troisième chambre remplie de statues antiques de toutes façons, qui représentent les hommes illustres qui se sont signalés ou dans l'épée ou dans la robe (*in sago et in toga*) du temps des Romains. On nous fit voir une quatrième chambre toute garnie de tableaux et de peintures d'un prix inestimable : nous en vîmes une entre autres si fine que le peintre en la faisant y perdit la vue.

Nous vîmes un manuscrit de Josèphe des *Antiquités Juives* écrit sur de l'écorce d'arbre ; des lettres de saint Ambroise écrites de sa propre main ; du papier de la Chine admirable, des lettres d'or, etc. ⁶⁵

Enfin, je puis dire que dans les églises et dans les bibliothèques de Venise et de Milan, j'ai vu les peintures, les tableaux, les statues de marbre, de bronze, de bois, les plus belles que l'on puisse voir ; en un mot tout ce que la peinture et la sculpture ont de plus fin.

Ayant séjourné deux jours à Milan, nous en partîmes, ne jugeant pas à propos d'y rester plus longtemps, parce que les Espagnols faisaient mine d'en

⁶¹ Cette statue est également signalée par La Martinière, *op. cit.*, T. IV, 1, p. 249.

⁶² Ce bâtiment abrite actuellement les archives d'Etat milanaises. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, T. II, Neuchâtel, 1924, p. 544.

⁶³ Le *Castello Sforzesco*, élevé par François Sforza en 1450.

⁶⁴ Dans le palais érigé par le cardinal Borromée en 1609.

⁶⁵ Cf. La Martinière, *op. cit.*, T. IV, 1, p. 294.

vouloir approcher. Et par bonheur que nous ne nous y arrêtàmes pas plus longtemps, car nous apprîmes ensuite dans notre chemin, que deux jours après notre départ, il y eut une fausse alarme : on croyait que les Espagnols venaient droit à Milan pour en former le siège, ce qui mit une telle confusion parmi les habitants que plusieurs s'emparant des premières voitures qu'ils trouvaient, se sauvèrent du côté de Mantoue ; de sorte que si nous eussions tardé encore deux jours, nous ne trouvions plus aucune voiture pour nous. Ils en furent cependant quittes pour la peur au moins pour cette fois-là, car les Espagnols n'y arrivèrent que quelque temps après⁶⁶.

De Milan, nous nous rendîmes à Sesto Calende (*Sest*), auprès du lac Majeur, où nous trouvâmes deux bateliers qui avaient tous deux envie de nous avoir pour passer le lac. L'un d'eux qui demandait davantage, mais qui nous promettait de nous servir *da galanthuomo*⁶⁷, faisait tout son possible pour nous avoir ; il y avait un *saoulon* à côté de lui qui criait si haut qu'il voulait presque nous forcer de nous embarquer avec son ami ; nous étions justement à souper, quand je vis l'effronterie de ce *saoulon* qui ne savait ce qu'il disait ; moi qui ai toujours entendu d'être maître avec mon argent, je me lève de table, et haussant le ton de la voix, je commence à leur montrer la porte à tous trois, d'un air si résolu et avec une contenance si fière, que ces poltrons la passèrent aussitôt ; je ferme la porte sur eux, et me remis à table pour manger à mon aise ; cependant les deux bateliers commencèrent à disputer entre eux et à piailler si fort que je croyais qu'ils s'allaient égorger ; ils ne se firent cependant point de mal. En m'en allant coucher, il me vint en pensée qu'ils pourraient bien nous venir rendre visite pendant la nuit, et nous faire quelque insulte ; la porte de notre chambre ne fermait point comme il faut, j'accumule près de la porte les chaises que je trouvais, afin que du moins ils ne pussent entrer sans faire du bruit. Je me mis au bord du lit, et à tous les demi-quarts d'heure, je m'éveillais, pendant que M. Roten dormait fort tranquillement ; personne ne s'avisa, grâce à Dieu, de venir troubler notre repos.

Nous nous embarquâmes de grand matin à Sesto Calende et allâmes débarquer à Mergozzo (*Margotz*).

Nous vîmes en passant l'*Isola Bella* des comtes Borromée : ce sont deux charmantes petites îles⁶⁸ situées dans le lac Majeur à quelque distance l'une de l'autre. La plus grande est superbe, c'est tout ce que l'on peut voir de

⁶⁶ Au cours de la guerre de succession d'Autriche, les troupes françaises et espagnoles entrèrent dans le Piémont par la Riviera. « Tortone fut prise au début de septembre. Les Autrichiens se séparèrent alors des Sardes et se replièrent pour défendre Milan... Charles-Emmanuel fut vaincu par Maillebois à Bassignano (le 27 sept.) et les Français investirent Alexandrie ». Le comte de Gages marcha avec les Espagnols sur Milan où, en décembre, don Philippe fit son entrée. — P. Muret, *op. cit.*, pp. 442-443.

⁶⁷ « En galant homme ».

⁶⁸ L'*Isola Bella* et l'*Isola dei Pescatori*.

plus beau. Il y a un magnifique château de plaisance, avec des jardins où l'on voit un printemps continu : les fleurs, les citrons, les oranges y reverdissent continuellement. On voit sur le haut de l'édifice une belle statue équestre montée sur un piédestal d'une hauteur considérable.

De Mergozzo, il nous fallut marcher à pied, n'ayant rien pu trouver d'autre qu'une mauvaise bourrique que l'on nous donna au lieu d'un cheval que nous avions demandé pour porter nos hardes. Notre conducteur qui n'était qu'un petit garçon étant resté en arrière, s'étant amusé à ramasser des noix sous les noyers qui étaient le long du chemin, je me vis contraint de chasser l'âne devant moi en entrant à Vogognia (*Ugogna*) ; le monde me regardait et riait, j'aurais voulu être je ne sais où.

Notre guide nous ayant menés par un chemin détourné, jusqu'à une eau qu'il nous fallut passer [à gué] parce qu'il n'y avait point de pont, et que notre bourrique avait eu la précaution de se sauver devant ; l'eau qui était entrée bien avant dans nos souliers, parce qu'elle était profonde, jointe à la grande chaleur qu'il faisait ce jour-là dans les Alpes, nous fatiguait extrêmement. Je puis dire que jamais de ma vie je n'avais senti une si grande chaleur ; nous fondions à vue d'œil et il nous semblait que le ventre et les entrailles s'écoulaient à terre.

Nous arrivâmes à Domodossola, qui est une petite ville ou bourg que la reine de Hongrie a cédée au roi de Sardaigne. Il nous fallut paraître devant le commandant qui était un Prussien converti, très honnête homme et fort porté pour la reine de Hongrie : aussitôt que nous lui eûmes dit que nous venions de Vienne, il ne fit aucune difficulté de nous laisser passer avec nos hardes. En quittant Domodossola qui est au pied des Alpes qu'il nous fallut passer pour la seconde fois, nous prîmes la montagne...

Je vis en passant les effroyables précipices de la montagne du Simplon, qui font tourner la tête à ceux qui les envisagent ; j'en passai plus de dix. Nous logeâmes au sommet du Simplon chez M. le capitaine Arnould⁶⁹, très honnête homme, et ayant descendu la montagne, passé à Brigue, nous arrivâmes de nuit à Rarogne, où les parents de M. Roten furent charmés de le voir de retour. Ayant resté quelques jours à Rarogne pour nous délasser, nous nous rendîmes à Sion où nous fûmes faire la révérence à Monseigneur, qui nous reçut fort gracieusement. Mon cher frère François m'étant venu à la rencontre, nous nous rendîmes à Fully aussi de nuit, où j'embrassai mon très cher père que je trouvai plein de santé ; mais en arrivant en Bagnes et entrant dans la maison, n'y trouvant plus ma chère mère, je fus obligé de verser des larmes, car je l'avais toujours tendrement aimée, tout comme mon cher père.

⁶⁹ Johann-Ignaz Arnold, capitaine de la vallée (*Talschaft*), 1734-1752. — Cf. P. Arnold, *Der Simplon*, Brigue, [1948], p. 265.

III

VOYAGE A GENEVE ET TROISIEME VOYAGE A AOSTE (1748)

1. *Les réflexions du voyageur enchaîné.*

Pendant les vacances, j'allai faire un tour jusqu'à la cité d'Aoste et à mon retour, je trouvai à la maison une lettre de Monseigneur par laquelle il m'ordonnait de me rendre à Sion pour soulager M. le chanoine Briguet¹, son secrétaire, qui languissait depuis quelque temps ; je m'imaginai d'abord qu'il me serait facile de faire ce que M. Briguet m'ordonnerait, espérant d'être derechef libre dès qu'il aurait été rétabli ; mais comme j'avais un peu tardé, je fus surpris à mon arrivée de trouver que M. Briguet avait déjà quitté, et que Monseigneur m'avait destiné pour son chapelain. Je ne pouvais pas concevoir comment Sa Grandeur avait jeté les yeux sur moi pour remplir un poste que je regardais beaucoup au-dessus de mes mérites et au-delà de ma portée, surtout étant du Bas-Valais² ; j'obéis et j'entrai au château³, le 18 novembre 1745.

La première année, je me plaisais assez au pays, tout m'y paraissait nouveau ; je voyais mes chers parents et renouvelais mes anciennes connaissances avec mes amis, etc. ; mais dès que je me vis une fois arrêté, que je ne voyais plus rien de nouveau, que tout allait son vieux train ; quand je vis qu'on ne parlait la plupart du temps que de l'économie et des biens de la terre ; quand je me considérais surtout enfermé dans un pays étroit, entouré de tous côtés de hautes montagnes toujours couvertes de neige ; que l'hiver, cette triste saison, y durait presque les six mois de l'année ; que l'on n'avait pas plutôt ouvert les yeux pour voir un peu loin qu'il fallait les arrêter sur des montagnes couvertes de neige et de sapins, quel triste horizon, ou borne-vue ! Que l'on n'y voyait rien de nouveau, toujours les mêmes sapins, les mêmes montagnes, etc., tout cela, dis-je, commença à me faire penser aux pays étrangers et à me faire soupirer après ces belles plaines, ces belles campagnes où l'on découvre à perte de vue des pays lointains et où l'on voit toujours quelque chose de nouveau.

Je commençai à m'ennuyer furieusement, et je puis dire que sans la grande affection que j'avais pour mon cher père et pour toute la famille, je ne restais pas un moment au pays. Voici trois ans bientôt que je suis de

¹ Sébastien Briguet (1685-1746), chanoine de Sion et chancelier épiscopal à partir de 1724, auteur de « *Vallesia christiana* » (Sion, 1744). — On pourra également rectifier d'après cette relation les dates, sinon la liste, des chapelains épiscopaux dans Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 85.

² Sous l'ancien régime, en effet, on ne donnait pas volontiers d'importantes fonctions ecclésiastiques ou laïques, à des sujets d'en dessous de la Morge.

³ Au château de la Majorie, alors résidence épiscopale.

retour⁴ et je n'y suis pas plus fait que le premier jour ; je combats sans cesse, il n'y a que mon cher père et la famille qui me retiennent. Il me semble que je suis né pour voyager, et il est certain que si je n'avais pas choisi un état qui m'oblige à travailler dans la vigne du Seigneur, j'aurais parcouru une partie de la terre.

Dès le moment que j'ai commencé à étudier la géographie et à lire les différents voyages et les nouvelles découvertes que nos Européens ont faites depuis quelque temps surtout dans le Nouveau Monde, le plus grand plaisir que j'aurais sur terre serait de faire le tour du monde et surtout de voir l'Amérique⁵.

Je serais extrêmement curieux de voir tant de raretés, tant de choses différentes que l'on voit dans ces nouveaux pays et que nous n'avons pas ici ; on y découvre des merveilles surprenantes. Mon grand plaisir serait surtout de voir tant de peuples et tant de nations différentes, qui ont d'autres mœurs, d'autres manières, d'autres coutumes, d'autres habillements, etc., que nous.

Je crois que mes chers parents aimeraient encore mieux que je vive dans les pays étrangers que de me voir languir ou mourir dans le pays ; mais, quoiqu'ils me donneraient la permission de sortir, l'amour que je leur porte est si grand que j'aurais de la peine à m'y résoudre, malgré le dégoût que j'ai pour ce pays et l'ennui que j'y souffre.

Mais quand je fais réflexion d'un autre côté que nous ne sommes dans ce monde que pour travailler à notre salut ; que tout est gagné quand on a le bonheur de sauver son âme ; que notre pays est un endroit où l'on peut faire son salut plus facilement que dans les pays étrangers, parce qu'il n'y a pas tant d'occasions de se dissiper, je me console par cette considération. D'ailleurs, si l'on n'y voit pas tant de belles curiosités que dehors, nous y jouissons en contre-change d'une paix et d'une tranquillité que les autres nations ne peuvent se flatter de goûter en temps de guerre.

2. Voyage à Genève (janvier 1748).

En attendant, pour me désennuyer un peu, je fus charmé de profiter de l'agréable compagnie de M. Lamon⁶, chanoine régulier du St-Bernard, qui allait à Genève pour faire la collecte.

⁴ Gard écrit donc dans le courant de 1748, plus exactement au début de l'été (Voir plus loin p. 86 et note 32).

⁵ Gard a sans doute lu les ouvrages contemporains des RR. PP. Labat, Lafitan, Charlevoix, etc.

⁶ Sans doute François-Eugène Lamon, de Lens, chanoine du Grand Saint-Bernard en 1745, prieur claustral en 1746, procureur en 1752, † en 1753. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, pp. 345 et 465.

Nous partîmes, le 9 janvier de l'année 1748, et nous rendîmes par St-Maurice à Bex, ensuite à Aigle, où nous fûmes voir M. le gouverneur Augsburg⁷ qui est fort porté pour les catholiques.

De là, nous repassâmes le Rhône à la porte du Sex (*Cex*), et nous rendîmes par St-Gingolph (*S. Gingoult*), dernier village du Bas-Valais, à Evian, en côtoyant le lac de Genève.

Evian est une petite ville du duché de Savoie, située sur le lac de Genève.

Thonon, ville de la Savoie, capitale du duché de Chablais, est située sur le lac de Genève dans un aspect aussi beau et aussi agréable que l'on puisse voir, puisqu'elle est sur une petite hauteur (à 7 lieues de Genève) d'où l'on découvre le lac et la belle côte de vignobles qui est de l'autre côté du lac dans le pays de Vaud, vis-à-vis de Thonon.

On tient que c'est le plus beau coup d'œil que l'on puisse voir ; car la belle côte du pays de Vaud qui s'élève tout le long du lac de l'autre côté et qui décline insensiblement du côté de Genève, forme la plus belle perspective du monde, surtout au printemps, lorsqu'on voit cette côte couverte de verdure et de fleurs.

L'air est très pur à Thonon et le terroir très fertile.

Genève, ville enclavée dans la Savoie, est située sur le bord occidental du lac de Genève à 15 lieues de Chambéry. Le Rhône, qui sort du lac à l'endroit où cette ville est bâtie, la divise en trois parties : celle du milieu est une petite île formée par deux branches du Rhône. Genève est médiocrement grande, assez bien bâtie, fort peuplée et fort riche tant à cause du nombre d'étrangers dont elle est toujours remplie, qu'à cause du grand commerce qu'elle a. Elle est fortifiée par de bons remparts, flanquée de bastions et environnée d'un grand fossé surtout du côté de la Savoie, le tout accompagné de plusieurs dehors. Sa situation est très agréable.

.

Pendant que M. Lamon était occupé à faire sa collecte, je me mis à parcourir la ville d'un bout à l'autre (16 janvier 1748) ; je m'en formai d'abord un plan et je vis que les rues basses et les rues hautes, avec St-Gervais de l'autre côté du Rhône, faisaient tout Genève. Les fortifications du côté de la Savoie, et surtout vers la porte de Rive par laquelle j'étais entré, me frappèrent d'abord, je fus curieux de voir si c'était partout la même chose ; après avoir fait le tour de la ville, je vis qu'elle n'était pas de beaucoup près si bien fortifiée du côté de la France ou du pays de Gex, qu'elle ne l'est du côté de la Savoie.

Les rues hautes sont belles, on y voit de magnifiques palais, parmi

⁷ Beat-Sigmund Ougspurger (1702-1771), gouverneur d'Aigle 1743-1749. — E. Mottaz, *Dictionnaire historique vaudois*, T. I, 1914, p. 36.

lesquels celui de M. Lullin⁸ est le plus somptueux ; la rue Neuve est presque toute garnie de palais et bâtiments neufs.

Les rues basses seraient assez belles, mais elles sont défigurées par les avant-toits qui couvrent les boutiques, et par deux lignées de petites baraques rangées tout le long des rues des deux côtés. Plainpalais est une belle place où on voit de beaux palais. La douane est aussi remarquable. J'entrai ensuite dans l'église St-Pierre, où je vis avec douleur les images et les figures de quelques saints misérablement défigurées par la fureur des hérétiques. Elle n'a rien de beau que son antiquité. Je montai au clocher pour voir la grande cloche, qui est assez belle, et l'argentine qui est d'argent. Je vis le manège⁹ où quelques milords anglais s'exerçaient à monter à cheval.

Le grand hôpital¹⁰ est beau, son portail est magnifique ; on y voit les armes de la ville, qui sont une clef et l'aigle simple avec le nom de Jésus, et ces mots *Post tenebras lux*, ce qui se vérifiera lorsqu'ils [les Genevois] retourneront au sein de l'Eglise. Ce qu'il y a de plus remarquable à la maison de ville, ce sont des escaliers, qui s'élèvent insensiblement en tournoyant sans marches, sans degrés, de façon qu'on peut y aller à cheval jusqu'au sommet de l'édifice¹¹ ; j'eus la curiosité de les monter jusqu'au bout. On me fit voir aussi la chambre qu'ils appellent des Princes¹², parce que le magistrat y donne à manger aux milords d'Angleterre et aux princes protestants d'Allemagne : elle est grande et spacieuse avec une grosse lampe d'argent au milieu...

...Le lendemain, je sortis par la Porte Neuve, qui est fort belle, pour aller à St-Julien en Savoie, village qui n'est éloigné de Genève que d'une lieue et demie, rendre visite à M. Bourgoz¹³, de Bagnes, qui faisait son noviciat aux capucins qui ont dans cet endroit un joli couvent.

Etant de retour à Genève, j'en ressortis pour aller faire un tour dans le pays de Gex sur les terres de France, et à chaque fois que je rentrais dans Genève, il me fallait donner mon nom et prendre un billet à la consigne

⁸ L'hôtel Lullin, actuellement de Saussure, construit de 1707 à 1712, à l'angle de la Tertasse et de la Cité. — Cf. Blondel, *Le développement urbain de Genève à travers les siècles*, Genève, 1946, p. 126 et pl. XI (dans *Cahiers de Préhistoire et d'Archéologie*, vol. III).

⁹ Bien qu'on ait démoli en 1708 une halle en bois servant de manège à la Corratierie, il est probable qu'on a continué, après cette date, à monter à cheval dans le lieu dit actuellement la « Petite Corratierie ». — Oblig. communication de M. L. Blondel, archéologue cantonal, Genève.

¹⁰ L'hôpital général, actuellement palais de justice, construit en 1709. — *Ibidem*, p. 80.

¹¹ La rampe de l'hôtel de ville a été construite en 1555-1578. — *Ibidem*, p. 121 et pl. V.

¹² Ou salle dite des Festins, où se réunissait le Conseil des Deux-Cents ; actuellement transformée en salle du Grand Conseil. — Communication de M. L. Blondel.

¹³ Pierre-François Bourgoz (1720-1804), de Bruson (Bagnes), fit profession dans l'ordre des capucins en 1744 [sans doute à Saint-Julien] et prit le nom de Père Héliodore ; il fut ordonné en 1749. — Cf. M. Charvoz, *Notes et documents sur l'histoire du collège de Bagnes*, dans *Ann. Val.*, 2e S., T. VI (1946-1948), p. 171, note 2.

avant que d'entrer. Me promenant par la ville, un certain me demanda par raillerie si je voulais aller à Rome. Je m'imaginai qu'il avait aussi bon besoin d'y aller que moi.

M. Lamon ayant fait sa tournée, nous allâmes prier M. le bibliothécaire de nous faire voir la Bibliothèque¹⁴, lequel nous ayant un peu entretenu auprès du feu, nous mit d'abord sur le chapitre de la légion thébéenne contre laquelle il a écrit¹⁵; le bonheur voulut que j'avais lu au château un peu avant de partir pour Genève, l'ouvrage de M. de Rivaz l'aîné, que Monseigneur avait eu la bonte de me communiquer¹⁶.

Comme il nous fit toutes les objections que j'avais déjà lues dans le dit ouvrage, aussi lui donnai-je les mêmes réponses que M. de Rivaz apporte dans sa réfutation, dont il parut un peu surpris. Il nous dit enfin qu'on pouvait le¹⁷ croire pieusement; après quoi il nous fit voir la Bibliothèque où il y a toutes sortes de livres tant des nôtres que des leurs¹⁸. Il nous conduisit dans un cabinet, où nous vîmes avec surprise un tableau de la Madeleine, un crucifix d'ébène ou d'ivoire qui passent pour des chefs-d'œuvre. Nous y vîmes la corne d'une licorne ou plutôt de quelque poisson ou monstre marin; c'est un grand os de plus de la longueur d'une toise, extrêmement dur et fort, terminé en pointe. On nous y fit remarquer une table admirable de marbre, qui semblait représenter des villes, des arbres, des paysages, et le tout fait par la main de la nature¹⁹.

Ayant rendu visite à M. l'abbé Arnault²⁰, aumônier de M. le résident de France, personnage fort zélé et d'un grand savoir, nous partîmes de Genève pour retourner à Thonon. Le froid était des plus vifs et la bise nous fouettait la neige au visage, de sorte que nous étions bien aises de mettre de temps en temps pied à terre, pour nous réchauffer en marchant. Quand nous fûmes à Thonon, nous parcourûmes toute la ville pour voir ce qu'il y avait de plus beau...

¹⁴ Alors installée dans le bâtiment du collège fondé par Calvin en 1558. — Cf. E.-H. Gaullieur, *Histoire et description de la Bibliothèque publique de Genève*, Neuchâtel, 1853, p. 92.

¹⁵ Léonard Beaulacre (1670-1761), bibliothécaire de 1728 à 1756. — Et. Gard fait allusion aux articles de Baulacre, *Du Martyre de la légion thébéenne*, publiés dans le *Journal Helvétique* de mai, juin et juillet 1746. — Cf. *Oeuvres historiques et littéraires de L. Baulacre*, édit. par Ed. Mallet, 2 vol., Genève, 1857, T. II, pp. 47-48.

¹⁶ Il s'agit des *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne*, de Pierre-Joseph de Rivaz. Cet ouvrage n'a été imprimé qu'en 1779, à Paris (1 vol. in-16, XXVIII + 368 pages), par les soins de son fils, l'abbé Anne-Joseph de Rivaz, alors vicaire général honoraire de Dijon, mais le manuscrit, promis en 1747, a été très tôt mis en circulation.

¹⁷ Le martyre, sa réalité.

¹⁸ C'est-à-dire autant d'ouvrages d'auteurs catholiques que d'auteurs protestants.

¹⁹ Cf. E.-H. Gaullieur, *op. cit.*, pp. 113-114.

²⁰ Gabriel Arnaud, originaire du diocèse de Dijon. — 30 mars 1735, aumônier du résident de France à Genève. — Ch.-M. Rebord et A. Gavard, *op. cit.*, T. I, p. 20. — En outre secrétaire et chargé d'affaires à diverses reprises de 1739 à 1756. — *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, T. I, p. 283.

Ayant pris congé de M. de Marignan²¹, chanoine régulier du St-Bernard, vénérable vieillard chez qui nous étions logés, nous fûmes obligés de partir sans voir la belle chartreuse de Ripaille, près de Thonon, parce que M. Lamon avait résolu d'aller coucher ce même soir à Meillerie, où M. Veisendaz²², chanoine régulier du St-Bernard, nous attendait.

Nous ne nous arrêtâmes point à Evian, parce qu'il était déjà un peu tard, et quand nous fûmes à quelque distance d'Evian la nuit nous surprit. C'était un temps de guerre ; les rôdeurs et les déserteurs étaient à craindre : nous avions le lac à notre gauche, et sur la droite un gros bois ou une forêt de châtaigniers.

Le lac nous ennuyait par le bruit de ses flots qui venaient se rompre contre le rivage, et le bois nous faisait peur par son silence et sa solitude. M. Lamon commença à me dire que nous étions des téméraires de nous exposer ainsi la nuit dans un bois et le long du lac dans un temps où les déserteurs couraient ; je lui répondis qu'il n'y avait rien à craindre, que nous allions à la garde de Dieu. Cependant nous nous égarâmes du chemin qui n'était pas trop bien frayé à cause de la neige toute récente qui était tombée, et d'autant plus que...²³.

Nous n'avions pas encore fait le Mauvais Pas ; c'est ainsi que l'on appelle un certain endroit où il n'y a que le chemin sur une hauteur entre le roc et le lac, et où, si l'on venait à manquer d'un pas, on risquerait de tomber dans le lac²⁴. Quand nous en fûmes proches, M. Lamon me demanda si nous ne voulions pas mettre pied à terre ; je lui dis que nous n'avions qu'à aller à la garde de Dieu. Mais quand il se trouva au milieu de cet endroit, aussitôt qu'il l'eut franchi, il s'écria : *Jesus Maria !* Moi qui allais à la bonne foi et qui n'avais pas remarqué le danger, je crus qu'il voyait quelqu'un posté avec un fusil prêt à nous tirer dessus ; mais lorsqu'il m'eut dit que c'était à cause du danger auquel nous nous étions exposés mal à propos en passant par cet endroit à cheval, parce qu'il était tombé de la neige toute fraîche qui empêchait de voir les pas glissants, je revins facilement de la frayeur que son soupir m'avait causée, car je n'avais rien remarqué de dangereux.

²¹ Nous n'avons pas pu identifier ce chanoine. En réalité, il doit s'agir de Jean-Grat Cargnan, novice en 1694, économe de Rive-sous-Thonon en 1704, où il mourut en 1763. — Oblig. comm. de M. le chanoine L. Quaglia.

²² Léonard-Joseph Vésendaz, d'Etroubles, né en 1697, chanoine du Grand Saint-Bernard, en 1727 quêteur pour Fribourg, secrétaire du prévôt en 1729. Cf. P.-E. Duc, *Le clergé d'Aoste du XVIIIe siècle*, Turin, 1881, p. 241. — Vésendaz est encore signalé à Meillerie en 1752. Cf. L.-E. Piccard, *Histoire de Thonon et du Chablais*, dans *Mém. et doc. publiés par l'Académie Salésienne*, T. V, 1882, pièces justificatives, p. CLXV.

²³ Lacune dans le manuscrit.

²⁴ Le *Mauvais Pas* ou *Maupas*. On ne traversait « le Maupas qu'à pied ou à dos de mulet : encore ne le faisait-on point sans danger ». J.-F. Gonthier, *La route d'Evian à Saint-Gingolph, par Meillerie*, dans *Mém. et doc. publiés par l'Académie Salésienne*, T. V, 1882, pièces justificatives, p. CLII.

Nous arrivâmes enfin à Meillerie bien avant dans la nuit, où M. Veisendaz nous fit mille honnêtetés. Rien ne nous délassait tant qu'un bon feu.

Ce voyage, quoique fait à la rigueur de l'hiver, me fit du bien ; je ne trouve rien de meilleur pour ma santé qu'un peu de mouvement ; la vie sédentaire ne m'accommode point ; et quand je suis obligé de rester quelque temps dans un endroit sans sortir, je me trouve incommodé et je deviens rêveur et mélancolique. Je quittai M. Lamon avec regret pour me retourner concentrer dans les concavités du château où tout est sérieux : quand je me vois dans ce vieux cahos et dans les vides affreux qui sont du côté de ma chambre, je me regarde comme un oiseau en cage à qui il manque la liberté.

3. Troisième voyage à Aoste (mai 1748).

Je résolus derechef de prendre un peu d'essor pendant la diète de mai de la même année 1748, et d'aller faire un tour à la cité d'Aoste dont le séjour me plaît assez.

Je partis de Sion, le 13 mai, avec J.-André Besse et Etienne Michellod²⁵, mes deux écoliers, et ayant couché à Saxon, nous prîmes le lendemain à l'aube du jour la montagne du Levron, et nous étant rendus à Liddes chez M. Pinguin²⁶, curé, on nous dit que la montagne était impraticable, que c'était nous exposer que de l'entreprendre ce soir-là, parce que la neige enfouait de tous côtés à cause que le vent chaud d'Italie qui soufflait alors à grands flots l'avait amollie et la faisait fondre à vue d'œil, tellement qu'il y avait dans la montagne des torrents d'eau de neige qui coulaient avec impétuosité le long de la vallée. Toutes ces raisons ne furent point capables de nous ébranler : les dangers ne m'ont jamais épouvanté du premier abord, et mon naturel m'a toujours fait mépriser les difficultés que l'on peut surmonter à force de courage ; mes deux écoliers avaient la même résolution, et moi les voyant déterminés à entreprendre la montagne, je pris congé de M. Pinguin persuadé que *audaces fortuna juvat, timidosque repellit*²⁷. Quand nous fûmes au Bourg-St-Pierre, on voulut nous dire que c'était trop tard pour passer la montagne ce soir-là. Mais nous, sans les écouter, ayant mis notre confiance en Dieu, nous l'entreprenons dans sa sainte garde. Quand nous eûmes fait environ une lieue et demie de chemin, nous commençâmes

²⁵ André Besse (1732-1805), de Bagnes, neveu du prieur Michellod, curé de Chalais de 1756 à sa mort. — *Armorial*, p. 29. — Nous n'avons pas identifié Etienne Michellod qui est élève de Gard, à Sion, en 1748 (manuscrit, p. 556).

²⁶ François Pinguin, de Bagnes, chanoine du Grand Saint-Bernard, curé de Liddes de 1744 à sa mort en 1758. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 484. Ces auteurs mentionnent par erreur (p. 206) à ce moment dans la liste des curés de Liddes un Jean-François-Joseph Hubert qui ne figure pas dans leur *Catalogue du Clergé*, p. 460. Les dates indiquées par Tamini et Delèze ne concordent pas avec celles de P. Gard, *op. cit.*, p. 91.

²⁷ Locution imitée de l'hémistiche de Virgile, *Enéide*, X, 284 : « La fortune favorise les audacieux et dédaigne les timides ».

à trouver la neige au bas de la montagne de la Pierre²⁸, qui augmentait à mesure que nous avancions.

Un déserteur que nous avions rencontré plus bas et qui nous avait assurés que l'on enfonçait dans la neige et dans l'eau jusqu'à mi-corps, nous avait un peu étonnés ; à mesure que nous avancions, nous trouvions qu'il avait eu raison ; car, en effet, Besse et Michellod en firent les premiers la triste épreuve lorsque, passant sur un torrent qui coulait sourdement sous la neige, ils enfoncèrent, sans y penser, bien avant dans la neige qui était toute en eau dessous. Quand nous fûmes un peu plus loin, nous trouvâmes derechef tout le long du chemin une quantité de ces crevasses que nous tâchions d'éviter en sondant avec nos bâtons les endroits où la neige enfonçait ; car elle n'était pas partout égale ; elle soutenait dans certains endroits, surtout quand on avait la précaution de marcher comme sur des œufs, et par où les chevaux avaient passé quelques jours avant lorsque la neige portait. Ce qui n'empêchait cependant pas que nous ne fissions de temps en temps de belles révérences.

Je compris alors ce que souffrent les pauvres passants étrangers, qui ont le malheur de se trouver sur cette haute montagne du Saint-Bernard, sur une montagne qu'ils ne connaissent point à la rigueur de la saison, lorsque tout est couvert de neige et qu'ils se voient battus de tous côtés par le mauvais temps ; lorsque le brouillard couvre tellement la montagne qu'ils ne voient qu'à deux pas devant eux, et lorsque, pour comble de malheur, la tourmente, le vent et la bise leur poussent la neige au visage et leur couvrent tellement le chemin qu'ils ne savent plus où ils sont ni où ils vont. Il y en a qui se laissent tomber en défaillance et se couchent sur la neige, où la vivacité de l'air les surprenant dans un sommeil qui les attire malgré eux, les fait passer à l'autre monde sans qu'ils s'en aperçoivent.

Nous perdîmes le chemin à une demi-lieue au-dessous de la Maison, en voulant suivre des pas et des vestiges qui nous menèrent jusqu'à un endroit où nous trouvâmes une effroyable crevasse de pièces de neige comme des quartiers de roc que l'eau avait minés insensiblement par dessous, ce qui les avait détachés et fait tomber au fond de la vallée où l'eau qui s'était fait un passage coulait et sortait par-dessus la neige ; de sorte que nous trouvâmes un précipice de neige comme un roc escarpé. Nous passâmes à côté à quelques pas du précipice où nous risquions, non point à la vérité de nous casser quelques membres en y tombant, mais d'être entièrement ensevelis sous les neiges, ce qui était encore pire. Nous enfoncions dans la neige à chaque pas que nous faisions, parce qu'elle était extrêmement molle, ce qui nous retardait beaucoup et tout ensemble nous fatiguait extrêmement.

²⁸ Alpage appartenant à l'hospice du Grand Saint-Bernard, à 2033 m. d'altitude.

Cependant, ayant rattrapé le bon chemin, nous vîmes paraître quelque temps après la Maison, ce qui nous fit reprendre courage ; car, pour dire la vérité, nous en avions tous trois assez et personne n'en demandait davantage. Nous avons fait ce jour-là une forte journée étant partis de Saxon pour le Saint-Bernard ; nous avons déjà monté et descendu la montagne du Levron ; nous avons combattu sur celle de Saint-Bernard une lieue et demie de chemin avec l'eau et la neige qui nous manquait partout sous les pieds que nous avons souvent trempés dans l'eau de neige qui était entrée dans nos souliers et nos bas ; il neigeait à quelque distance de la Maison que nous eûmes mille peines à gagner à cause de la lassitude. Quand nous l'eûmes atteinte, ces charitables Messieurs nous mirent auprès d'un grand feu qui nous délassa merveilleusement et nous ôta avec quelques bons verres de vin frais une partie de notre lassitude. Une bonne soupe suivie d'un bon lit bassiné nous firent oublier tout le reste.

Le lendemain, qui était le 15 [mai], nous partîmes pour la cité, malgré le mauvais temps et le brouillard qu'il y avait sur la montagne.

La neige toute récente qui était tombée pendant la nuit avait tellement couvert le chemin qu'on n'en voyait plus aucun vestige : aussi à peine fûmes-nous à quelques pas de la Maison que, tirant sur la gauche, nous nous égarâmes étant encore sur le lac, et, nous trouvant tout à fait désorientés, après avoir fait en vain plusieurs tours et détours pour tâcher de découvrir le chemin, et enfoncé dans la neige à tout notre saoul, nous fûmes obligés de descendre tout droit par le vallon par où l'eau qui sort du lac se décharge ²⁹.

Besse, qui avait été le premier à s'égarer et qui nous avait entraînés avec lui, reconnaissant alors son erreur, voulait tirer sur la droite où le chemin se trouvait en effet et tâchait de nous rappeler en criant de dessus une hauteur qu'il y avait un précipice ou un roc escarpé au bas du vallon que nous voulions prendre ; mais nous, sans plus l'écouter alors, nous aimâmes mieux prendre la courte que d'aller faire un grand détour pour chercher un chemin dont il ne paraissait absolument aucune trace.

Michellod roule le premier parmi les neiges de ce vallon qui était très rapide, et moi le suis, enfonçant tous deux jusqu'à la ceinture. Par bonheur cependant que c'était le matin et que le temps n'était pas si doux que le jour précédent, autrement nous risquions de réveiller quelques lavanches ³⁰ après nous, de détacher quelques lavanches à nos trousses, dont nous aurions été entièrement couverts, mais nous pensions alors plutôt à rire qu'à faire ces réflexions, en voyant les sauts et les cabrioles que Michellod faisait devant nous ; car Besse s'était enfin déterminé à nous suivre : notre avant-coureur

²⁹ Dans le manuscrit, Et. Gard a laissé un espace pour identifier ce vallon ; il se nomme le vallon de Fontainte. — Cf. L. Courthion, *Bagnes-Entremont-Ferrex*, Genève, s. d., p. 219.

³⁰ Synonyme d'avalanche, terme actuellement inusité en Valais.

se jetait à corps perdu dans la neige et faisait rouler des mottes de neige devant lui. Pour le précipice dont Besse avait voulu parler, il ne m'étonnait point, parce que je m'imaginai que si nous le rencontrions, nous pourrions facilement l'éviter en nous détournant à côté.

Quand nous fûmes au bas du vallon, nous vîmes paraître le chemin, parce que le temps était clair au bas de la Maison, et qu'il n'avait pas neigé plus bas ; nous le gagnâmes après avoir traversé les neiges qui nous en séparaient et, à quelque distance de là, nous le trouvâmes bon.

Ayant passé par le bourg de St-Rhémy, Etroubles et St-Oyen, nous arrivâmes à la cité d'Aoste où je fus alors pour la troisième fois.

J'ai eu l'honneur de faire la révérence à M. Raymond, prévôt et vicaire général de la cité pour certaines affaires : c'est un personnage d'une vie exemplaire et d'un savoir distingué³¹, et qui me fit un accueil fort gracieux après que je lui eus dit que j'avais l'honneur d'être auprès de Mgr l'évêque de Sion pour lequel il a beaucoup d'estime et de vénération.

Le lendemain, nous reprîmes la montagne du Saint-Bernard ; la grande chaleur qu'il faisait nous incommodait beaucoup.

Nous vîmes en remontant depuis l'hôpital les traces du chemin rapide que nous avions fait le jour devant depuis le lac de Saint-Bernard jusqu'auprès du dit hôpital. Nous n'eûmes pas envie de le refaire ; le temps était beau, nous suivîmes toujours la route ordinaire en faisant un détour sur la gauche ; et voyant qu'il y avait plusieurs petites lavanches dont les unes avaient traversé le chemin, comme il faisait un peu doux, nous n'eûmes pas envie de nous arrêter longtemps en passant. Etant arrivés à la Maison du Saint-Bernard, nous nous reposâmes jusqu'au lendemain, que nous repartîmes de grand matin, pendant que la neige était un peu ferme, ce qui n'empêchait cependant pas que nous n'enfonçassions de temps en temps dans les crevasses de neige.

4. *Réflexions sur l'art de voyager.*

Me voici derechef à Sion, où je me dispose, avec la permission de Monseigneur et celle de mon cher père, au voyage de R[ome]³², car il est certain que si l'on me contraint de rester toujours au pays sans pouvoir faire quelques tours de temps en temps dans les pays étrangers, l'ennui et le dégoût me feront bientôt faire celui (voyage) de l'autre monde.

Mon dessein serait d'aller en Amérique et d'y travailler avec les missionnaires à la conversion des infidèles ou des idolâtres, si c'était la volonté

³¹ Joseph Raymond (1688-1749), prévôt de la cathédrale d'Aoste en 1727, vicaire général et official de 1741 à 1749. — P.-E. Duc, *op. cit.*, pp. 164-165.

³² Ces réflexions sont datées en marge : *1er juillet 1748*. — Gard réalisera son projet de voyage à Rome l'automne de cette même année, comme on le verra plus loin.

du Seigneur que l'on connaît ordinairement par celle des supérieurs, et de retourner ensuite en Europe, si Dieu me donnait la vie, pour me tranquilliser dans mon pays en travaillant au salut des âmes dans quelque petite cure. Il est certain que si je vis un peu longtemps, j'espère, avec la grâce de Dieu, de l'entreprendre.

Pour voyager comme il faut et avec fruit, il faut tout remarquer et ne pas faire comme certains qui, ayant parcouru plusieurs pays, n'ont cependant rien vu, rien remarqué, rien appris, faute de savoir voyager. Quand on entre dans un pays, il en faut considérer la situation, il faut le regarder de tous côtés, voir s'il y a des montagnes, des collines, des plaines, des campagnes ; si le pays est fertile en vins, en grains, en pâturages, en fruits, etc. ; il faut remarquer quels sont les fleuves, les rivières, les lacs, etc.

En entrant dans les villes, il faut considérer non seulement les dehors, comme sont les fortifications, les rues, les palais, etc., comme plusieurs font, mais il faut voir le dedans des châteaux, des forteresses et ne point se faire de la peine de déboursier quelques sols pour cela ; il faut plutôt retrancher quelque chose de sa table : il faut voir le dedans des édifices publics, tels que sont les arsenaux où on voit toutes sortes d'armes ; les bibliothèques où il se trouve toutes sortes de livres et plusieurs antiquités fort remarquables, comme statues, peintures, miniatures, vieilles médailles, et une infinité d'autres pièces rares tant de l'art que de la nature ; les hôpitaux, les églises avec leurs trésors, les universités, les académies, les hôtels de ville, les places publiques, les colonnes, les statues de marbre, de bronze, etc., qui les embellissent ; en un mot il faut tout voir, tout remarquer, excepté ce que la loi de Dieu ou de l'Eglise défend, comme les comédies, les bals, et autres lieux dangereux ; il ne faut non plus regarder les personnes de l'autre sexe sinon par un bon motif, d'une manière honnête et en passant, car elles ne sont pas partout habillées aussi modestement qu'elles le sont en Valais ; il ne faut point non plus arrêter ses yeux sur des peintures deshonnêtes, etc. Et pour bien faire, il faut déjà savoir avant de partir toutes les curiosités qu'il y a à voir dans les villes par où l'on doit passer, ce que l'on trouve assez dans les livres, et c'est aussi ce que je fis avant notre départ de Vienne, ayant noté dans ma carte de voyage toutes les raretés de Graz, Laybach, Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, Milan, etc., par où nous devons passer. Quand on a cela, l'on n'a pas besoin de s'arrêter longtemps ; aussitôt arrivé dans une ville, on se fait conduire aux endroits marqués, et on sait quelquefois par ce moyen plusieurs raretés que tous les habitants mêmes ne savent pas toujours.

Ensuite, il faut considérer l'âme de la ville, qui sont les habitants qui la composent ; il faut voir quel en est le gouvernement, la police, l'ordre, l'état ecclésiastique, le magistrat, la noblesse, le militaire, quelles sont les mœurs des habitants, leur nourriture, leur habillement, leur occupation, leur langage, etc.

En un mot, pour voyager avec fruit dans les pays étrangers, il faut éviter tout ce qu'on y voit de mauvais, et remarquer tout ce qu'on y voit de bon tant dans la vie civile que dans la vie spirituelle, pour le mettre en pratique chez soi.

IV

VOYAGE A ROME (1748-1749)

1. *Le départ pour Rome (19 octobre 1748).*

Je partis de Martigny, après y avoir passé une des plus tristes nuits à cause des lettres foudroyantes de M[onseigneur]¹, le 19 octobre 1748, et me rendis à Orsières, ensuite au Bourg-Saint-Pierre, chez M. Cavé². Le 21, je me rendis au Saint-Bernard, où je reçus mille politesses de ces charitables messieurs. Je m'y arrêtai jusqu'au 24 à cause des neiges et du mauvais temps.

Le 24, j'arrivai à la cité d'Aoste où je fus chez M. l'abbé Palais³ avec mon cher Perron⁴, et ayant attendu inutilement Besse, Michellod et Bruchex⁵, je résolus de décamper tout de bon pour profiter du beau temps qu'il faisait.

Je partis donc de la cité, le 25 et, laissant le Petit Saint-Bernard sur la droite, je me rendis par Villefranche et Chambave à Châtillon à une heure de nuit non sans crainte. Le 26, toujours le long de la Doire, par Saint-Vincent, Verrès, Bard, Donnaz (*Donaz*), Pont Saint-Martin (*Saint-Martin*), dernier endroit de la vallée d'Aoste, à Ivree, où je trouvai les portes fermées.

2. *La nuit d'Ivrée (du 26 au 27 octobre 1748).*

C'était entre jour et nuit lorsque j'approchais d'Ivrée, quand pour mon malheur je rencontre un petit drôle qui me dit en mauvais italien que les portes étaient serrées, que je n'avais qu'à le suivre, qu'il me mènerait dans un endroit qu'il appelait la *Gabléra* où je serais bien logé. Je le suivis, il me fit faire plus d'un gros quart d'heure en arrière à travers les champs par un petit sentier. Il était nuit, je me trouvais seul avec lui, je ne savais point où il me menait, nous nous écartions toujours plus du grand chemin ; je n'étais pas sans inquiétude, surtout dans le P[iémont] ; cependant je ne pouvais plus

¹ Gard était parti contre le gré de l'évêque. — Voir plus loin pp. 107-108.

² Jean-Nicolas Cavé, ou Cavelli, d'Orsières, chanoine du Grand Saint-Bernard, prieur de Bourg-Saint-Pierre dès 1747, mort en 1761. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 428.

³ L'abbé Maurice-François Palais (1683-1753), de Sarre, organiste à Chambéry où, de 1732 à 1741, il eut Jean-Jacques Rousseau pour élève. — P.-E. Duc, *op. cit.*, p. 131.

⁴ Sans doute le P. Théodule Perron (1718-1786), de Bagnes, capucin. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 483.

⁵ Besse et Michellod, les deux compagnons de son précédent voyage à Aoste ; on connaît un Jean-André Bruchez qui deviendra capitaine et sera le grand-père du capitaine Etienne-Nicolas (1791-1856). — *Armorial*, p. 45.

reculer, je n'aurais su où aller. Quand nous fûmes enfin arrivés à l'endroit en question, on me dit que n'étant pas une hôtellerie, on ne pouvait point m'y loger, et ayant été renvoyé sans quartier, ce même garçon me conduisit dans un autre endroit ; c'était une maison seule et écartée. Le mari et la femme me dirent qu'étant de pauvres gens, ils n'avaient point de lit à me donner, et le mari me conduisit pour me remettre dans le grand chemin à travers les champs, disant que je trouverais une auberge du côté de la ville.

Je craignais déjà, mais ma crainte redoubla lorsque je vis qu'il prit devant sa maison un gros tricot qu'il mit sur son épaule pour m'accompagner. Je craignais à tout moment et me tenais à côté, du moins pour voir venir le coup, et ayant mis toute ma confiance en Dieu qui savait pour quelle fin j'entreprenais ce voyage⁶, nous arrivâmes enfin au grand chemin où mon conducteur me laissa. J'en fus donc quitte pour la peur, grâce à Dieu, et fis réflexion le lendemain que le bonhomme s'était muni de ce tricot plutôt pour se défendre que pour m'attaquer : tant il est vrai que quand on ne connaît pas le monde, on se défie bien souvent des plus honnêtes gens, pendant qu'on s'ira fier quelquefois à des filous de premier ordre. Je tirai donc une deuxième fois du côté de la ville et m'en allai frapper à la porte d'une maison où j'entendais parler, mais dans laquelle je n'apercevais point de lumière ; après avoir longtemps heurté, on me renvoya plus loin, car tout était au lit. Je m'en allai à tout hasard à travers les champs par un petit sentier vers une maison où je voyais de la lumière, et ayant longtemps frappé avant de pouvoir me faire entendre, on me répondit que ce n'était pas une hôtellerie ; je les [les habitants] priai pour l'amour de Dieu de me recevoir et de me mettre dans un coin de la maison sur un peu de paille en payant ; il n'y eut rien à faire. A la fin, je me contentai de dormir sur un banc derrière la porte de la cuisine, mais tout me fut refusé. Je demandai s'il n'y avait pas une grange ou une étable où je pusse passer la nuit, il n'y eut rien. Cependant je mourrais de soif, je demandai un peu d'eau ; le mari me mena devant la porte de la maison et me montra un vase dont on se sert pour tirer l'eau des puits. Je ne savais point d'où cette eau-là venait, j'étais tenté de croire qu'elle était tombée des gouttières sous lesquelles le sceau était ; j'en bus cependant, et c'est la seule chose que l'on ne me refusa pas. A la fin, ces gens sans pitié me dirent qu'ils voulaient fermer, il me fallut sortir sans quartier ; apparemment qu'ils se défiaient de moi.

C'était le quatrième endroit où l'on me refusait ; je comptais être obligé de passer cette nuit-là dans la campagne à la belle étoile. Cependant je voulus encore faire une dernière tentative, et poussai plus loin du côté de la ville avec une bougie que j'avais allumée, non sans crainte que la sentinelle, m'apercevant à cette heure-là près des portes, ne me tirât dessus. Je trouvai

⁶ Gard entreprenait un pèlerinage. Voir *Introduction*, p. 15, note 61.

enfin à quelque distance des portes deux auberges petites, dans l'une desquelles tout le monde était couché, et dans l'autre on me reçut, mais où, pour tout lit, on me mit dans une grange à côté, toute ouverte et percée de toutes parts.

J'y couchai tout rond dans mes habits et j'y passai une des plus tristes nuits ; j'y souffris un si grand froid que j'attendais avec la plus grande impatience du monde qu'il fût jour, parce que je n'étais pas couché sur du foin, mais sur des bottes de paille liées ensemble dans lesquelles, voulant m'enfoncer pour chercher de la chaleur, je risquai de tomber du haut en bas, car le plancher était tout percé.

Il ne faut pas être surpris après cela si l'on me refusa partout ailleurs et particulièrement dans l'endroit où je demandai de l'eau à boire, parce qu'ayant dit à ces gens-là que l'on ne voulait pas me recevoir dans l'auberge, ils me répondirent fort judicieusement : « Si on ne veut pas vous loger dans l'hôtellerie, comment voulez-vous que nous vous recevions dans notre maison qui n'est point cabaret ? » Ils croyaient qu'on m'eût refusé dans l'hôtellerie qui était aux portes de la ville, et comme je leur avais dit qu'on ne voulait pas m'ouvrir la porte, ils me prenaient avec raison pour un homme suspect. Mais partout où l'on m'avait renvoyé, c'étaient des maisons particulières et non point des cabarets. D'abord quand je vis paraître l'aube, je quittai sans peine... ce matelas glacé.

D'Ivrée, je me rendis à Chivasso (*Chivas*), ville forte toute bâtie de brique. Le monastère de Sainte-Claire y est magnifique. Le 28, j'arrivai à Turin pour midi.

3. De Turin à Valence.

Je m'arrêtai deux jours à Turin tant pour voir les curiosités de cette superbe ville que pour attendre un passeport du nonce de cette ville, puisque M[onsieur] ne m'en avait point voulu accorder, et, l'ayant obtenu, je partis de Turin le 30 après-midi le long du Pô, et le 31 octobre j'entrai dans le Montferrat, un des plus beaux pays de l'Italie : j'avais le Pô sur ma gauche, et sur la droite de belles et jolies petites collines toutes couvertes de beaux vignobles et de ceps tirés en droite ligne à la hauteur d'un homme, au-dessous desquels on sème et recueille du grain, du blé, etc. Les bords de ces vignobles sont garnis de figuiers, pêcheurs, amandiers, pommiers et arbres pour les vers à soie.

Le 31, je revis Chivasso de l'autre côté du Pô, en passant ; car je m'étais détourné pour voir Turin, et vis qu'il valait la peine d'avoir fait ce détour. Je passai ensuite sous le fort de Verrua (*Verruë*), vieux château situé sur une hauteur, où il y a des invalides, et vis en même temps la ville de Crescentino, située de l'autre côté du Pô. Je fis une belle journée ce jour-là, et n'étant arrivé que de nuit à Gabiano, village situé sur une colline, il me fallut

courir longtemps pour trouver une auberge ; dans le premier endroit on me dit qu'on ne logeait point, dans le second, qu'on n'avait point de lit, dans le troisième, on me mit dans une grange, après avoir demandé par grâce qu'on me mît dans l'étable me souvenant de la nuit de devant Ivrée, mais on me dit que personne n'y couchait. Il fallut prendre patience, je m'enfonçai dans le foin le plus avant que je pus : je sentis toute la nuit les rats ou les souris sous ma tête et à mes oreilles, parce qu'il y avait encore quelques restes de blé lombard.

Le lendemain, qui était le 1er novembre, après avoir entendu la messe à Pontestura (*Pontdistura*), joli bourg, je me rendis de bonne heure à Casal, capitale du Montferrat.

Le 2 novembre, je sortis de Casal toujours dans l'intention de suivre le Pô pour voir sur ma route Plaisance...

J'en sortis en étourdi, sans demander la route à personne, croyant qu'elle ne pouvait pas me manquer le long du Pô que j'avais toujours sur ma gauche : je ne pris pas seulement la véritable porte. Jusque-là j'avais toujours eu le plus beau temps du monde, mais ayant commencé à pleuvoir le jour de la Toussaint sur le soir et ayant plu toute la nuit, je partis le jour des Trépassés après avoir entendu la sainte messe, malgré la pluie qui continuait encore et que je méprisai parce qu'elle me paraissait menue ; et ayant marché quelque temps le long du Pô, je m'égarai peu à peu sans m'en apercevoir : M. le Pô, qui faisait de grands détours et de longs circuits, m'engagea insensiblement dans des bois, des broussailles et des herbes si hautes et si épaisses que j'eus mille peines à m'en tirer. Il fallut me faire jour à travers ces broussailles toutes mouillées par la pluie qui était tombée et qui continuait encore de temps à autre ; de sorte que dans peu de temps mes habits, mes souliers, mes bas, mes culottes même furent chargées d'eau de pluie qui tombait de ces broussailles sur moi par le mouvement que je leur donnais en les secouant. Cela dura encore assez longtemps, et cette disgrâce me fit penser plus d'une fois aux âmes des fidèles trépassés qui en étaient le jour.

Etant enfin sorti de ce labyrinthe et ayant encore marché quelque temps au hasard, je trouvai un homme au milieu d'une campagne qui me dit que, pour aller à Plaisance, je m'étais écarté du chemin, que pour trouver la route je devais tirer sur la droite et abandonner le Pô. Je m'en allai à tout hasard à travers des campagnes et des terres labourées où il y avait une si grande quantité de boue que j'enfonçais partout jusqu'à la cheville du pied, dans cette terre roussâtre qui est extrêmement grasse.

Ce ne fut pas tout ; outre qu'il me fallait franchir des fossés où il n'y avait point de pont, je ne savais plus où j'allais, il n'y avait pas une âme sur les grands chemins ni dans la campagne à cause du mauvais temps qu'il faisait, à qui je pusse demander le chemin ; je marchais désor-

mais au hasard, et ne voyant plus le soleil et ne sachant plus qu'imparfaitement de quel côté était l'orient, je me trouvais presque désorienté. Et lorsque par un grand bonheur, je trouvais quelqu'un, ce qui était assez rare, qui me remit dans le bon chemin, je le perdais derechef après avoir fait quelques milles, parce que le pays était rempli de croisées et de chemins qui se partagent ; après un quart d'heure ou une demi-heure, le chemin que l'on m'avait indiqué, venant à se partager en deux ou trois routes presque égales, il n'y avait pas une âme dans la campagne pour me montrer la véritable, car il pleuvait continuellement. De sorte que je prenais tantôt un chemin, tantôt un autre, et ordinairement je laissais la véritable.

Je manquai le chemin plus de dix fois ce jour-là et fis plus de cinq ou six milles en tours et détours inutiles ; car, lorsque j'avais le bonheur de rencontrer quelqu'un, ce qui n'arrivait pas fort souvent, j'entendais ordinairement ces fatales paroles : *avete fallito la strada*⁷. De sorte que j'étais obligé de rebrousser chemin, de passer, pour trouver la véritable, à travers des campagnes et des terres labourées si grasses et si bourbeuses que je croyais plus d'une fois être obligé d'y laisser mes souliers qui commençaient déjà à se percer, les talons à se démembrer, de sorte que non seulement l'eau, mais encore la boue entraît dedans. L'on peut juger si j'étais fort à mon aise me sentant les pieds dans cet état.

Cependant, plus j'avancais, plus je trouvais les chemins impraticables : je souffris ce jour-là tout ce que l'on peut souffrir des mauvais chemins, et j'offris plus d'une fois mes maux et mes peines à Dieu en satisfaction de mes péchés, recevant ces revers en esprit de pénitence.

Je me voyais tout seul au milieu d'une terre inconnue ; je me représentais l'état où je me trouverais si j'étais dépouillé de mon argent, ou si j'avais le malheur de tomber entre les mains des voleurs, couvert de pluie et de boue comme j'étais. (Quelquefois, lorsque je voulais m'approcher de quelque maison écartée pour demander la route, je croyais me voir dévoré par les chiens qui m'attaquaient, et cela plusieurs fois). Puis me ranimant tout d'un coup et mettant toute ma confiance en Dieu, je disais en moi-même que, quand toutes ces disgrâces m'arriveraient, il ne faudrait point se laisser abattre, qu'il est d'un grand cœur et d'une grandeur d'âme de se mettre au-dessus de tous les accidents qui peuvent arriver dans cette vie mortelle. « *Fiat voluntas tua*⁸. *Tu ne cede malis* », me disais-je à moi-même, « *sed contra audentior ito* »⁹.

Après avoir bien marché tout le jour et peu avancé, je vis enfin paraître la ville de Valence, et entendant battre la caisse sur ses remparts, je marchai de toutes mes forces pour ne pas trouver les portes fermées à mon ar-

⁷ « Vous vous êtes trompé de route ».

⁸ « Que votre volonté soit faite ». — Matth., 6, 10.

⁹ « Ne cède pas à l'adversité ; mais affronte-la avec plus de confiance (que la fortune ne semblera te le permettre) ». — Virgile, *Enéide*, VI, 95.

rivée, ce qui aurait été le comble de mes disgrâces ; car, comme il n'y a ni faubourg ni hôtellerie hors de la ville, j'aurais été obligé de passer la nuit aux portes tout trempé comme j'étais, exposé à la pluie, sans même pouvoir me mettre à terre, car tout était plein d'eau et de boue. Ah ! le bon lit !

Etant entré assez tôt, je trouvai que non seulement mes habits étaient tout trempés, mais encore mes livres, mes papiers, et généralement tout ce que j'avais sur moi était tout baigné ; mon habit, qui pesait déjà beaucoup tant par son propre poids que par ses poches qui étaient bien remplies, était devenu pesant comme du plomb par la grande quantité d'eau de pluie dont il était tout imbibé. Mes culottes mêmes qui étaient de peau rendaient l'eau comme un linge trempé lorsque je les pressais. Mon hôte, qui paraissait avoir compassion de moi, me dit que le chemin que j'avais fait n'était encore rien à l'égard de celui que j'avais à faire jusqu'à Plaisance, que c'était *una strada*, disait-il, *del diavolo*¹⁰, qu'il n'y avait point apparence de beau temps encore, qu'il ne croyait pas que je pusse me tirer d'un district¹¹ de chemins que je trouverais, que je serais heureux de pouvoir trouver un cheval, mais qu'il ne croyait pas que j'en pusse trouver un ; qu'au surplus je devais chercher une bonne compagnie pour faire un certain espace de chemin qui se trouve...¹² qu'il était dangereux de l'entreprendre seul à cause des voleurs. Mais où trouver compagnie par un si beau temps ?

4. De Valence à Gênes.

Il y avait déjà deux jours qu'on n'avait point vu le soleil et il n'y avait point d'apparence de le revoir si tôt : la pluie continuait, et les chemins bien loin de cesser devenaient toujours plus impraticables. Toutes ces disgrâces ne furent point capables de m'ébranler, je résolus de continuer ma route et de braver le temps. Le lendemain, qui était le 3 novembre, je remis mes culottes, mes bas, mes souliers, etc., encore tout mouillés du jour précédent, et après avoir entendu la sainte messe, je sortis de Valence toujours dans l'intention de me rendre à Plaisance le long du Pô.

Ce fut comme le jour précédent ; à peine fus-je à quelque distance de Valence que je m'égarai ; je courus les champs, la campagne. La pluie continuait, les chemins étaient devenus affreux et au-delà de tout ce que l'on en peut dire ; car le terroir est extrêmement gras dans ce pays, et il n'y a que des terres labourées où l'on enfonce encore plus que dans le grand chemin.

Quand j'avais le bonheur de rencontrer quelqu'un, ou l'on m'adressait mal ou j'entendais mal ce qu'ils me disaient. Tout seul dans un pays étranger, sans entendre bien la langue, par un temps pitoyable, quel charme !

¹⁰ « Une route du diable », « une route infernale ».

¹¹ Sans doute un carrefour.

¹² Lacune dans le manuscrit.

Cependant je trouvai sur mon passage le Tanaro, fleuve grossi par les pluies continuelles, de telle sorte que les bateliers ne voulurent pas me passer et me renvoyèrent plus loin, ce qui me fit faire un détour assez considérable à travers des terres labourées où j'enfonçai et tombai plus d'une fois... Etant enfin arrivé à Rivarone (*Rivaron*) par un chemin horrible, je m'y embarquai sur une petite barque pour passer le fleuve, et l'on me dit que je m'étais détourné de mon chemin de plus d'un mille et demi d'Italie ; c'étaient les premiers bateliers qui en étaient la cause. De là, je me rendis à Piovera (*Piovre*) où la pluie, bien loin de cesser, continuait toujours et même redoublait ; pour lors il me fallut céder malgré tout mon courage et fus obligé d'attendre jusqu'au lendemain que la pluie cessât.

Pendant la nuit du 3, le Tanaro se grossit tellement qu'étant sorti de son lit, il inonda et couvrit toute la campagne et les grands chemins ; il vint même jusqu'auprès du village de Piovera et l'entoura de tous côtés ; de sorte que si je ne l'eus passé le jour devant, j'aurais été obligé d'attendre deux ou trois jours de l'autre côté, car on ne le passait plus. Je ne fus pas peu consterné le lendemain matin de voir que le fleuve m'avait coupé le passage, et qu'au surplus toutes les campagnes voisines étaient inondées tant par les pluies que par les eaux du fleuve. Je passai toute la matinée à l'église à entendre plusieurs messes et à m'entretenir avec Dieu jusqu'à midi.

Un prêtre génois me conseilla de me rendre à Gênes pour m'embarquer de là jusqu'à Rome, m'assurant que tout était tranquille de ce côté-là ; que la route de Gênes était libre depuis que l'on avait commencé à traiter de la paix¹³, et que l'on passait librement dans tout l'Etat de Gênes, ajoutant que la route de Plaisance était affreuse à cause des boues, me citant un proverbe italien qui dit : *Chi vuol vedere l'inferno, vada a [Piacenza] nel inverno*¹⁴. Il me donna en même temps la route de Gênes de Piovera à Pozzolo (*Puzzuolo*), Novi, Gavi, Voltaggio (*Voltagio*), la Bochetta, Campomorone, S. Pier d'Arena (*S. Pietro d'Arena*), Gênes.

Aussitôt que je lui entendis nommer Novi, Gavi, etc., surtout la Bochetta, noms si fameux dans la présente guerre¹⁵ et que j'avais si souvent vu et entendu citer dans les nouvelles publiques, je me déterminai tout d'un coup de me rendre à Gênes qui n'était éloigné de là que de ... milles¹⁶ : je changeai donc de résolution et, ayant abandonné mon premier dessein qui était de marcher toujours du côté de l'orient le long du Pô pour me rendre à Plaisance... je résolus de tirer du côté du midi pour me rendre à Gênes, comme on le verra sur la carte ; d'un autre côté la nécessité m'y contraignait,

¹³ La paix conclue par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 28 octobre 1748 entre la France, l'Angleterre et la Hollande, auxquelles se joignirent successivement l'Espagne, le 20 octobre, l'Autriche le 8 et la Sardaigne le 20 novembre. — P. Muret, *op. cit.*, p. 462.

¹⁴ « Celui qui veut voir l'enfer, qu'il aille à [Plaisance] en hiver ».

¹⁵ La guerre de succession d'Autriche.

¹⁶ Lacune dans le manuscrit. — Il y a environ 85 km. de Piovera à Gênes.

quand je ne l'aurais pas voulu ; car le Tanaro avait inondé et couvert tous les chemins du côté de Plaisance.

Il me fallut cependant attendre jusqu'au 5 au matin, jusqu'à ce que le fleuve qui avait environné Piovera se fût un peu retiré, et que la pluie qui était tombée encore de temps à autre eût cessé.

Le 4 au matin, quelle fut ma consternation en me levant lorsque j'entendis encore pleuvoir ! Je m'épouvantais déjà moi-même en m'imaginant que cette pluie pourrait bien continuer une huitaine ou une quinzaine de jours après le beau temps qu'il avait fait pendant tout le mois d'octobre ; mais quelle fut ma joie lorsque je vis paraître l'après-dîner l'aimable soleil après trois ou quatre jours que je ne l'avais plus vu ! Le peu de temps que cet aimable astre se montra sembla déjà un peu accommoder le chemin, et je me réjouissais déjà pour le lendemain 5 novembre ; lorsque je crus encore entendre pleuvoir en me levant, quelle consternation ! Il pleuvait en effet, mais cela ne dura pas. Je partis donc de Piovera, le 5, par un chemin encore très mauvais, et vis avec étonnement l'espace que l'eau tant du fleuve que de la pluie avait occupé les jours précédents. Aussitôt que je fus hors du territoire de Piovera, je commençai à trouver les chemins meilleurs et je n'eus pas plutôt gagné les terres de Gênes que je trouvai une route toute pavée de belles pierres jusqu'aux portes de cette capitale. Je marchai avec tant de courage que je m'y rendis dans deux jours.

De Piovera, je passai à Pozzolo (*Puzuolo*), joli bourg dans l'Alexandrin, qui est un pays aussi plat et aussi uni qu'une table ; on n'y voit que des campagnes et des terres labourées à perte de vue de tous côtés, excepté que l'on voit paraître sur le lointain les Monts Apennins du côté de la mer. On ne voit dans ce beau pays ni pierres, ni arbres, excepté quelques peupliers plantés le long des grands chemins.

J'y vis une grande quantité de grues, qui volent fort haut, qui sont toutes rangées sur deux lignes et qui se réunissent vers celle qui conduit la troupe, et forment ainsi un angle qu'elles gardent régulièrement sans se débander.

C'était après la Toussaint et on y taillait déjà la vigne.

Les Allemands et les Piémontais d'une part, les Français et les Espagnols de l'autre, avaient campé successivement dans ces plaines¹⁷, mais il n'en paraissait plus alors aucun vestige.

De Pozzolo allant à Novi, je vis des maisons ruinées dans la campagne.

Je revis pour la première fois depuis mon retour de Vienne les Croates et les autres troupes hongroises que j'avais vu passer à Vienne pendant le séjour que je fis dans cette capitale en 1742, 43, 44 et 45¹⁸. Je me rendis

¹⁷ Au cours des campagnes de la guerre de succession d'Autriche.

¹⁸ Voir plus haut pp. 58-59.

ce même jour, qui était le 5 novembre, à Gavi, autre bourg fortifié avec un bon château sur une hauteur appartenant à la République de Gênes et occupé alors par les troupes de la reine de Hongrie ; et, de là, je marchai avec tant de diligence que je me rendis pour souper à Voltaggio, autre bourg occupé par les troupes hongroises ; la plupart des maisons d'un des quartiers de ce bourg étaient toutes brûlées, tristes effets de la fureur des Croates qui y avaient mis le feu, et depuis là jusqu'à la Bochetta inclusivement, je vis tout le long du chemin la même chose : toutes les maisons étaient découvertes, sans toits, sans portes, car toute la charpente avait été consumée par les flammes.

Depuis Novi jusqu'au pied de l'Apennin, tout le pays est rempli d'une infinité de collines couvertes de vignobles et d'une grande quantité de petits châtaigniers qui portent d'excellentes châtaignes, et d'autres arbres fruitiers, comme figuiers, pommiers, etc.

Le 6, il me fallut toujours monter pour arriver à la Bochetta, qui est ce fameux passage¹⁹ sur le sommet de l'Apennin, si souvent pris et repris tantôt par les Génois, tantôt par les ennemis de la République.

Je me réjouissais d'atteindre le haut de la montagne, croyant qu'aus sitôt que j'y serais arrivé, je découvrirais Gênes et la mer tout d'un coup. Mais je ne vis rien de tout cela à cause des montagnes et des collines qui en dérobent la vue.

De la Bochetta, j'eus toujours à descendre jusqu'à Gênes. A mesure que l'on approche de cette capitale, les monts commencent à diminuer et à se changer en de belles collines ou coteaux couverts des plus beaux vignobles et de quantité d'arbres fruitiers, tels que sont les figuiers, les amandiers.

Ces coteaux sont encore ornés de quantité de maisons de plaisance et de superbes palais tous peints de différentes couleurs, et qui représentent dans le lointain le plus bel objet que les yeux puissent voir.

Ces coteaux ornés de ces superbes palais situés au milieu des vignobles avec de belles promenades et de magnifiques jardins de fleurs, d'orangers, de citronniers et d'autres arbres verts extrêmement hauts et droits (cypres), tous tirés au cordeau, me charmaient.

J'arrivai le 6 de bonne heure à la vue de Gênes que je vis paraître d'un peu loin avec toute l'étendue de la mer qui s'unissant avec le firmament semblait ne former qu'un même continu avec l'air.

En passant par S. Pier d'Arena, j'y vis quantité de troupes françaises qui y étaient encore en garnison sous la conduite du duc de Richelieu depuis que cette ville se fut remise en liberté en chassant les Autrichiens qui s'en étaient emparé²⁰. Je vis les nouvelles fortifications que le duc de Richelieu

¹⁹ Col de 773 m. d'altitude.

²⁰ Gênes s'était révoltée le 5 décembre 1746 et avait chassé les troupes autrichiennes qui l'avaient occupée. — P. Muret, *op. cit.*, p. 452.

avait fait faire du côté de S. Pier d'Arena et du faubourg de la *Lanterna*, et comme j'avais entendu parler si souvent de tous ces endroits-là aussi bien que de la Bochetta pendant le cours de cette guerre, j'étais charmé de voir de mes yeux ce que je n'avais vu qu'en imagination.

Après que j'eus passé S. Pier d'Arena qui paraît une ville, j'entrai dans le faubourg de la *Lanterna* ou du fanal qui éclaire du sommet d'une haute tour les vaisseaux d'où je découvris avec admiration la superbe ville de Gênes toute bâtie de palais de marbre blanc, rangée en forme d'amphithéâtre le long de la mer, et d'une si grande étendue qu'il me semblait voir un monde entier à perte de vue. Gênes peut passer pour un paradis terrestre, ayant d'un côté la vue sur la pleine mer, de l'autre de petites collines couvertes de vignobles, jardins, figuiers, pêchers et autres arbres charmants par leur arrangement et leur verdure admirable comme cyprès, etc., une infinité de sources et fontaines qui sortent des montagnes et qui leur viennent couler dans les jardins, dans les cours des maisons, où l'on voit des terrasses couvertes d'orangers, citronniers, fleurs, verdure, parterres, etc.

A Gênes, Gard visite la cathédrale Saint-Laurent, les églises Saint-Ambroise et de l'Annunziata, ainsi que le palais des doges et le palais Doria.

5. De Gênes à la Spezia. — La nuit de Ricco.

N'ayant pas trouvé une occasion favorable pour m'embarquer, je résolus de continuer ma route par terre le long de la Méditerranée que j'avais sur ma droite, comptant qu'il serait toujours assez tôt de me mettre sur mer lorsque l'occasion s'en présenterait.

Ayant donc quitté Gênes avec regret, je m'en allai coucher le 7 à Nervi, village situé sur le bord de la mer et qui n'est éloigné de Gênes que de quelques milles.

Le 8, je partis de Nervi de grandissime matin, tout seul à mon ordinaire, et fis bien 4 milles devant jour le long de la mer qui venait briser ses flots impétueux contre les pointes des rochers dont le chemin était bordé.

J'avais la mer sur ma droite, et sur ma gauche les collines de l'Apennin couvertes d'une infinité d'oliviers dont il y a des forêts entières dans ces contrées.

De Nervi, j'arrivai par Recco (*Eco*) à Rapallo, joli endroit bien bâti, où j'eus l'occasion de m'embarquer pour quelque temps sur la Méditerranée jusqu'au premier village. De là à Chiavari, joli bourg situé dans une belle plaine que la mer y a laissé, et qui a une belle rue qui s'étend en droite ligne d'une porte à l'autre avec des arcades des deux côtés. On voit en arrivant quantité de beaux jardins au bord de la mer. De Chiavari, je me rendis par Lavagna (*Lavagno*), autre joli bourg, à Sestri Levante (*Sestri*), endroit charmant par son assiette, étant situé dans une espèce de détroit au bord de la mer.

Comme il fallait passer une montagne, je m'arrêtai ce soir-là à Casarza (*Casars*) et fis la montée le lendemain matin, qui était le 9, laissant la mer sur ma droite derrière les monts. Il faisait sur cette montagne un vent si impétueux que j'avais de la peine à me tenir debout ; et comme je n'avais personne pour me montrer le chemin, je m'engageai, sans m'en apercevoir, dans une route qui me mena insensiblement jusqu'au fond d'une profonde vallée où, ayant connu mon erreur, il me fallut remonter jusqu'au sommet de la montagne pour regagner le grand chemin qu'ils appellent la *strada romana*²¹. Ensuite, ayant bu un coup au premier village pour me rafraîchir et prendre de nouvelles forces, je résolus, pour n'être plus exposé à m'égarer, de suivre deux soldats français dont l'Etat de Gênes était rempli ; et comme ces deux savaient parfaitement bien le chemin, je ne voulus point les abandonner, quoiqu'ils allassent extrêmement vite ; l'un des deux semblait voler, j'étais obligé, aussi bien que son compagnon, de courir de toutes mes forces pour le suivre ; comme ils me prirent pour un Italien, j'entendis une bonne partie de ce qu'ils disaient en français ; ils tenaient des discours véritablement soldatesques et juraient comme des païens. Je les suivis toujours à quelque distance jusqu'à Borghetto di Vara (*Bourgheto*) où, eux s'étant arrêtés pour boire, je pris les devants le long d'un torrent qui, enflé par les pluies précédentes, avait gâté et ruiné le grand chemin dans plusieurs endroits. Je ne marchais déjà plus le long de la mer, mais dans les montagnes de l'Apennin. Comme il se faisait tard, je demandai combien il y avait jusqu'au premier village, et on me répondit qu'il n'y avait plus que deux petits milles ; de sorte que, ayant marché l'espace d'une petite demi-heure et entendant le son des cloches d'un endroit qui me paraissait tout proche, aussi bien que la voix des bergers qui me paraissaient ramener leurs troupeaux de la campagne, je crus que Ricco, qui est le nom de cet endroit où je devais coucher, n'était plus qu'à deux pas, et voyant à côté du chemin une eau claire comme du cristal, il me prit envie de m'y laver les pieds pour me délasser. Je m'y arrêtai imprudemment et m'y lavai les pieds à mon aise ; mais à peine eus-je remis mes bas et mes souliers que la nuit me surprit un moment après, et je ne sus plus retrouver le chemin que les torrents grossis par les pluies avaient gâté. Ayant marché quelque temps, je vis par un grand bonheur une cabane toute seule, et ayant demandé si Ricco était encore bien loin, ces gens-là me répondirent que je m'étais égaré, fort surpris de me voir seul à ces heures-là ; ils me dirent que Ricco était au-delà de la rivière que je fus obligé de passer après m'être déchaussé, ce qu'il m'a fallu faire plus d'une quinzaine de fois tout le long de ma route, car on ne trouve pas partout des ponts. Mais ayant passé un bras de ce torrent, je trouvai qu'il me restait encore à passer le plus gros à quelque distance de là. Ne trouvant point de chemin pour y

²¹ « La route romaine », c'est-à-dire la via Aurelia.

arriver, je tirai à tout hasard à travers la campagne du côté vers lequel j'entendais le murmure de l'eau, et avant que d'y arriver, je demandai à une autre maison écartée si j'étais encore bien éloigné de Ricco ; à quoi on me répondit qu'il y avait encore un bon gros quart d'heure et qu'il me fallait passer le canal. Ayant rattrapé le bon chemin dans cet endroit-là, je marchai jusqu'à l'eau que je passai mal à propos après m'être derechef déchaussé ; car, comme on m'avait dit qu'il me fallait passer *il canale*, je crus qu'ils entendaient l'eau par le mot de *canale*, ce qui était plus naturel que d'entendre un sentier qui conduisait le long du torrent sur la droite ; c'est pourtant ce qu'ils voulaient dire par le mot de *canale*, car on ne parle pas trop bien l'italien dans l'Etat de Gênes, surtout les peuples de la campagne.

Ayant marché quelque temps de l'autre côté de l'eau, je ne trouvai plus aucun vestige de chemin, mais une vallée et un torrent impétueux dont les deux bords étaient remplis de pierres et de ravines. Je repassai l'eau pour voir si le chemin n'était point peut-être de l'autre côté ; il y avait en effet un mauvais sentier tellement gâté par les pierres et les ravines qu'on avait de la peine à le discerner en plein jour comme je remarquai le lendemain, de sorte que je ne vis point ce sentier ; car pour le véritable chemin, il était occupé par le torrent même, comme je l'appris ensuite.

La nuit de Ricco.

Cependant il était nuit close, je tombais à tout moment parmi ces grosses pierres et ces bords scabreux. Je passai et repassai plus de cinq ou six fois le torrent, croyant tantôt que le chemin était d'un côté, tantôt de l'autre ; et, en le passant mes bas et mes souliers à la main, j'enfonçais bien avant dans des endroits profonds et inégaux et me froissais les pieds parmi les pierres dont le lit de ce torrent était rempli. Je tombais même quelquefois dans l'eau... O Dieu, le triste moment ! Quand j'y pense ! *Dum repeto noctem, qua tot mihi dura* ²²... *Quis talia fando, temperet a lacrimis* ²³ ?

Cependant j'avais déjà marché nu-pieds un espace de terrain tantôt parmi l'eau, tantôt parmi les pierres et, plus j'avancais, moins je voyais apparence de chemin : à chaque pas que je faisais, je tombais parmi ces pierres et m'abîmais la plante des pieds.

La nuit avançait toujours plus, je me trouvai seul dans un pays étranger parmi des bois et des montagnes au fond d'une profonde vallée, où je n'entendais que le bruit sombre de ce torrent impétueux, exposé à la

²² « Quand je pense à cette nuit où j'ai tant souffert... ». — Et, Gard adapte aux circonstances un vers d'Ovide : *Quum repeto noctem, qua tot mihi cara reliqui*, « quand je songe à cette nuit où je quittai tant d'objets si chers... » (*Tristes*, I, 3, 3). — Obligeante communication de M. Georges Pôt, professeur, à Monthey.

²³ « Qui, à ce récit, retiendrait ses larmes ? ». — Virgile, *Enéide*, II, 6 et 8.

merci des ténèbres et des voleurs, me voyant quasi réduit à passer la nuit dans ce déplorable état ; car je m'imaginai qu'en avançant je m'éloignerais peut-être toujours plus du vrai chemin et que je pourrais courir toute la nuit le long de ce triste torrent, sans trouver aucune habitation humaine.

Dans cette situation, j'offris plus d'une fois mes peines à Dieu, et les reçus en esprit de pénitence et en satisfaction de mes péchés. J'eus besoin dans ce moment, je l'avoue, de toute ma constance et de tout mon courage, aussi bien que d'une parfaite résignation aux ordres de la Providence et d'une parfaite confiance en Dieu pour ne pas me laisser abattre entièrement.

Il me vint donc dans la pensée de m'en retourner sur mes pas et de tâcher de retrouver la dernière maison que j'avais vue en passant. Je frémis d'horreur lorsque je pensai qu'il me fallait repasser par ces affreuses pierres et par ces ravines. J'y tombai plus d'une fois et mes pieds s'en ressentaient. Quand je fus à peu près vis-à-vis de l'endroit que je cherchais, je passai l'eau et ayant tâtonné pendant quelque temps, j'allai frapper à la porte d'une cabane que je n'avais point vue en passant ; on ne voulut point m'y recevoir, mais on m'indiqua celle que je recherchais. Mais où la trouver dans les horreurs de la nuit ? Le bon Dieu m'y conduisit dans le temps que je me préparais déjà à passer la nuit dans une mauvaise cahute que j'avais aperçue ; je me présente à la porte, mes bas et mes souliers à la main, tout transi de froid, dans une crainte continuelle d'être renvoyé comme la nuit d'Ivrée. Je priai le maître de me recevoir pour l'amour de Dieu, en payant, [disant] qu'il m'était impossible de trouver le chemin de Ricco ; ces pauvres gens, touchés de compassion de me voir dans cet état, me reçoivent à bras ouverts, me mettent auprès d'un bon feu, ce qui m'était plus nécessaire encore qu'un bon souper, quoique j'eusse besoin de l'un et de l'autre, et me donnent un petit pain cuit dans le même moment sous la cendre, avec un plat de raves qu'ils mangeaient pour leur souper. Jamais de ma vie je ne fis un meilleur repas ; je trouvai ce pain délicieux, et ces raves, quoique presque sans beurre, me parurent excellentes. *Optimum condimentum fames* ²⁴ ! On ne devrait manger que quand la nature le demande pour faire de bons repas ; si les grands seigneurs savaient ce secret, ils mangeraient de meilleur appétit et se porteraient mieux. Ces bonnes gens n'ayant pas du trop bon vin en envoyèrent chercher ailleurs du meilleur dans l'intention de me faire charité du tout.

A la fin de la veillée, ils *brisolèrent* ²⁵ des châtaignes et m'en donnèrent à manger à discrétion ; elles sont meilleures que les nôtres, plus tendres, plus savoureuses. Je bénissais mille fois le Seigneur auprès de ce bon feu

²⁴ « La faim est le meilleur assaisonnement ». — Locution imitée de Cicéron, *De finibus*, II, 90 : *Cibi condimentum est fames*.

²⁵ *Brisoler*, rôtir.

en me voyant parmi ces braves gens, pensant aux tristes moments que je venais de passer auprès et le long de ce torrent.

Le mari, qui avait encore apparemment son père et sa mère encore en vie, mais qui avait toute la maîtrise, était en peine pour me trouver un lit, et ceux de la maison lui ayant parlé de la grange, il leur répondit qu'après le chemin que j'avais fait, il me fallait un bon lit pour pouvoir reposer. Il me mit donc avec un bon vieux qui était apparemment son père ou celui de sa femme, et je couchai avec lui, après qu'on eut mis des draps blancs.

Le lendemain matin, les ayant tous remerciés et leur ayant promis que je me souviendrais d'eux dans mes prières en visitant les lieux saints à Rome, je donnai douze sols au mari qui, du commencement, ne voulait rien prendre ; mais je lui dis qu'il m'avait fait une grande charité, même en payant. Cet homme charitable s'appelait Marc Antonio *su'l pian della barca*, et jamais de ma vie je ne l'oublierai, priant le Seigneur de le récompenser pour la charité qu'il m'avait faite cette nuit-là.

Ayant pris congé, je continuai ma route et vis en allant le long de ce torrent que jamais je ne m'en serais tiré le soir précédent, si je n'avais pris le parti de rebrousser chemin ; car le torrent occupait l'espace du grand chemin, et il me fallut encore passer et repasser le même torrent à cause que le chemin qui biaisait se trouvait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

6. De La Spezia à Sienne.

Après avoir entendu la sainte messe à La Spezia..., je me rendis à Sarzana..., où je trouvai dans une auberge deux soldats espagnols qui, m'ayant demandé si j'étais prêtre et leur ayant répondu que oui, voulurent absolument malgré ma résistance me baiser la main, ajoutant qu'ils respectaient l'habit ecclésiastique comme le ciel qu'ils me montraient ; ces paroles me firent soupirer entre moi-même et me firent penser à la vie toute sainte qu'un ecclésiastique doit mener conformément à son caractère. Ils voulurent absolument me faire boire de leur vin, et leur ayant fait part réciproquement du mien, ils me donnèrent du pain pour le vin que je leur laissais : c'était un excellent vin rouge qui, m'ayant donné de nouvelles forces et remis l'âme au corps, [fit que] je trimai d'une vitesse incroyable et me rendis ce même jour qui était le 10 à Avenza (*Lavenza*)...

Le 11, m'étant levé de grandissime matin pour profiter de la compagnie d'un homme que j'avais trouvé le soir précédent et qui s'en allait à Pise, nous voulûmes ouvrir la porte de notre chambre pour sortir, mais deux officiers français qui couchaient dans la même chambre auprès de la porte ne voulurent jamais nous en laisser approcher, croyant que nous en voulions à leurs hardes qu'ils avaient dans une antichambre par laquelle

nous devions passer. Il était bien deux heures devant jour, nous battîmes du feu pour voir clair, et comme ils virent alors le pommeau de ma canne que je tenais sous le bras et qui luisait à la chandelle, étant de laiton, l'un d'eux dit à son camarade : « Regarde, il a une épée dans son bâton ; ce sont peut-être des charlatans qui veulent nous tromper ». Ces paroles me firent rire entre moi-même, et ayant enfin trouvé une autre porte nous décampâmes et fîmes cinq ou six milles par la lune jusqu'à Massa, belle ville située sur une petite élévation avec un beau château sur une hauteur aux pieds des monts de l'Apennin, qui sont d'une hauteur assez considérable dans ces endroits. Je vis le jour précédent entre Sarzana et Avenza, les carrières de marbre blanc qui sont dans les montagnes de Carrare (*Massa di Carrara*) et qui paraissent de loin comme des glaciers ou des montagnes couvertes de neige. Au-dessous de Massa, il y a des forêts entières d'oliviers tous plantés en droite ligne par lesquels je passai.

De là, nous entrâmes sur les terres du grand-duc de Toscane, et ayant passé à Pietrasanta..., nous nous rendîmes par un bois de douze milles de long à Viareggio ; cette forêt n'est pas trop sûre et il ne fait pas bon la passer seul, même de jour. Nous joignîmes dans ce bois un Génois qui venait de désertier des troupes de France qui étaient venues au secours de la République et dans lesquelles il nous dit qu'on l'avait fait entrer par force ; il paraissait n'avoir aucune malice et j'étais surpris comment il avait fait pour désertier ; nous fîmes ce jour-là une forte journée et nous marchâmes d'une étoile à l'autre, car nous avions envie de nous rendre à Pise où nous n'arrivâmes que de nuit, ayant fait ce jour-là 28 milles d'Italie (3 milles d'Italie font une bonne lieue), de sorte que nous trouvâmes les portes fermées, qu'on ne voulut nous ouvrir que pour trois ou quatre *gratie*²⁶ chacun, que nous aimâmes mieux garder pour notre souper ; mais comme il n'y avait point d'hôtellerie de ce côté-là, il nous fallut faire un bon mille à l'entour de la ville pour nous rendre aux portes qui regardent Lucques, et où l'on nous dit que nous en trouverions une. Nous y arrivâmes enfin après être tombés plusieurs fois parmi ce terrain raboteux, où il n'y avait qu'un petit sentier que nous avions de la peine à distinguer parmi les sombres lueurs de la nuit.

Le lendemain, qui était le 12, je mis toute la matinée à parcourir la ville de Pise et à en contempler toutes les curiosités : comme j'avais fait un extrait avant mon départ du pays de tout ce qu'il y avait de remarquable à voir dans chaque ville par où je devais passer, lorsque j'étais arrivé, je ne faisais que consulter ces mémoires et me faisais conduire aux endroits qui méritaient l'attention et la curiosité des étrangers ; j'avais déjà fait la même

²⁶ La *grazia* faisait 2 sols (= 2 cruches de la monnaie valaisanne) moins un quadrin. (Estimation de Et. Gard, manuscrit, p. 382).

chose avant que de partir de Vienne, et c'est ce qu'il faut avoir pour voyager utilement, autrement on passe par les villes sans savoir ce qu'il y a de curieux et de remarquable.

*A propos de Pise, Gard mentionne l'église Saint-Etienne, la tour, le baptistère, le cimetière. Il omet en revanche de relever, comme il le fera plus loin*²⁷ *à Livourne et à Sienne, une erreur de l'«auteur de ses remarques», qui attribue au dôme des portes de «fonte» alors qu'elles sont en réalité de bronze*²⁸.

Je partis de Pise sur le midi pour me rendre à Livourne qui n'en est éloigné que de quatorze à quinze milles et y arrivai le même jour (12 novembre) de bonne heure. Jusque-là personne ne m'avait dit une seule parole. Mais en me présentant aux portes de Livourne, un fusilier me conduisit jusque chez le commandant dont le palais était sur la grande place au milieu de la ville et, après que l'on m'eut examiné, on me laissa courir, ayant été obligé de paraître devant trois ou quatre officiers avant que d'être présenté au commandant.

J'avais fidèlement conservé ma barbe depuis Saint-Bernard jusqu'à Pise (20 jours), de sorte que j'étais vénérable, ou plutôt horrible à voir et quoique *barba virile decus*²⁹, cependant n'osant plus me montrer avec cette affreuse moustache, je me les fis abattre à Pise par les mains d'un [barbier].

*En énumérant les curiosités de Livourne, Gard prend soin de relever une erreur du géographe qu'il a consulté avant de partir : «On voit dans le port une très belle statue de marbre blanc (et non pas de fonte ainsi que le disait l'auteur de mes remarques*³⁰*) du duc Ferdinand...»*

Je comptais derechef m'y embarquer jusqu'à Rome, car je commençais à me ressentir de la fatigue du chemin et à m'ennuyer de *camminare* toujours *a piedi*³¹. Je m'informai donc s'il n'y aurait point une occasion qui partît pour Rome et, m'étant avancé jusqu'au second port qui est bien avant dans la mer, on me dit qu'un certain Don Spagnolo qui faisait ordinairement ce voyage était à bord, c'est-à-dire dans son bâtiment, et qu'il ne serait *leste*, c'est-à-dire prêt, que le lendemain ; m'étant ensuite abouché avec lui, il me demanda du premier abord un sequin, ensuite quinze *paoli* (1 *paolo* = 15 cruches) pour le port, sans compter les provisions qu'il me fallait faire, me dit-on, pour quatre ou cinq jours ; moi qui comptais d'être à Rome par eau dans deux fois vingt-quatre heures, entendant parler de provisions pour cinq ou six jours, résolu de continuer ma route par terre comme aupa-

²⁷ Ci-dessous pp. 103 et 105.

²⁸ Cf. La Martinière, *op. cit.*, T. IV, 2, p. 219.

²⁹ «La barbe est un ornement viril».

³⁰ En dépit de nombreux ouvrages que nous avons consultés, nous ne sommes pas parvenu à identifier le géographe qu'Et. Gard a utilisé avant de partir pour Rome.

³¹ «Aller à pied».

ravant et sortis de Livourne le 13 ; et, au lieu de poursuivre ma route du côté du midi, le long de la Méditerranée, je me tourne encore une fois vers l'orient pour me rendre par Sienne à Rome (on verra facilement dans la carte les détours que j'ai faits) ; et, comme il n'y avait point d'autre chemin pour me rendre à Sienne, je fus obligé de ressortir de Livourne par la même porte par laquelle j'étais entré le jour précédent et de reprendre le chemin de Pise l'espace de quelques milles ; je ne me repentis cependant point d'avoir fait ce détour pour voir ce fameux port de mer. A quelque distance de Livourne, je trouve sur mon chemin quatre grands gaillards armés chacun d'un fusil... sans compter les armes que je ne voyais point paraître comme les stylets, coutelas ; et leur ayant demandé le chemin de Sienne, ils me répondirent qu'ils allaient aussi de ce côté-là, sur quoi je résolus de les suivre pour ne plus m'écarter du chemin, sans connaître quels gens c'étaient, supposant que c'étaient des archers ou sbires qui allaient à la découverte de quelques filous. J'étais toujours bien gardé me trouvant au milieu d'eux, et ils me paraissaient d'assez braves gens, excepté qu'ils juraient comme des païens à la façon des soldats. Je repassai à la vue de Pise et nous n'arrivâmes que de nuit à Pontedera (*Ponte d'Era*)... Lorsque je me considérais tout seul au milieu de ces sbires armés de toutes pièces et surtout de nuit, sans connaître quels gens c'étaient, il me venait quasi peur. Mais je me rassurais en mettant, à mon ordinaire, ma confiance en Dieu et en imaginant qu'ils n'auraient jamais le cœur de mettre la main sur un pauvre ecclésiastique qui allait en pèlerinage dans un lieu si saint ; d'un autre côté, je me représentais que j'étais au moins hors d'insulte de tout autre pendant que j'étais avec eux. Le 14, lendemain matin, ayant entendu qu'ils demandaient à l'hôte en sortant, savoir si j'étais levé et l'hôte leur ayant répondu que non, ils s'en allèrent sans moi, mais je ne fus pas longtemps sans me mettre à leurs trousses croyant qu'il était jour parce qu'il faisait clair de lune, mais il était bien encore deux heures avant jour ; cependant je fis toutes les diligences pour les atteindre et les rejoignis en effet au point du jour auprès d'une eau où il n'y avait point de pont et que je n'aurais pu par conséquent passer sans me déchausser (quel plaisir à la saison où je me trouvais et de bon matin !), si l'un des quatre ne m'eut pas porté de l'autre côté sur ses épaules comme il avait fait à tous ses camarades, lui seul s'étant déchaussé.

Ayant donc passé cette eau sur ce pont ambulant, je me joignis derechef à eux pour ne pas manquer le chemin, et ces braves gens me témoignèrent beaucoup de bonté et de charité non seulement au passage de cette eau, mais encore à la première auberge où ils me firent entrer et déjeuner avec eux, sans m'avoir voulu laisser en aucune façon payer ma part. Je profitai de leur compagnie jusqu'à l'*Osteria bianca*, où je fus obligé de les quitter pour tirer sur la droite du côté de Sienne, eux s'en allant du côté de

Florence. Comme j'avais fait un détour assez considérable pour voir Livourne, et ayant envie de gagner du terrain pour le réparer, je doublai le pas et fis ce jour-là près de 35 milles d'Italie, étant parti deux heures devant jour et n'étant arrivé que de nuit à Poggibonsi (*Pogibonzi*), par Castelfiorentino et Certaldo ; comme je bus un très mauvais vin à quelque distance de Castelfiorentino, j'en trouvai par bonheur à Certaldo du si bon et si gaillard qu'il me fit faire presque sans m'en apercevoir ce qui me restait de chemin jusqu'à Poggibonsi, ayant marché d'une vitesse extraordinaire, pendant que ce bon vin me donnait des forces et de la vigueur.

De Poggibonsi, je pris la courte par un bois ou une forêt pour me rendre à Sienne, où j'arrivai avant midi, et me rendis immédiatement à la magnifique cathédrale où, ayant entendu la messe, je me mis à contempler à loisir ce superbe dôme tout bâti de marbre blanc et noir ; je vis avec admiration le superbe pavé de cette église qui est un marbre tout taillé de figures de relief, représentant l'histoire de l'Ancien Testament³². Sa chaire³³ magnifique soutenue de douze belles colonnes de marbre appuyées sur deux lions et deux lionnes de marbre blanc et représentés si au vif et si au naturel, qu'ils font quasi peur en les voyant. La chaire est toute ouvragée de figures en relief du plus fin marbre que l'on puisse voir, représentant la passion de Notre-Seigneur au vif, et les quatre belles boules de marbre luisant, au-dessus. J'admirai les deux bénitiers de marbre blanc, où l'on voyait des poissons, etc., au fond de l'eau, si bien représentés en relief sur le marbre qu'on aurait juré qu'ils étaient vivants, et il semblait quand l'eau était en mouvement qu'on les voyait remuer et courir dans l'eau. Le dôme est orné de grands piliers de marbre blanc ou noir. L'on voit encore dans une partie de son pavé des ouvrages qui paraissent relevés en bosse et qui sont cependant plats et unis.

Sienne, ville de Toscane, capitale du Siennois, est située à onze lieues de Florence du côté du midi. Elle est grande, belle, ornée d'un grand nombre de palais, de belles places, de fontaines, de superbes églises dont la cathédrale est presque toute entière de marbre blanc ou noir. Il y a aussi un magnifique hôpital. Sa grande place est ronde, entourée de belles maisons de même symétrie, mais non pas soutenues par des arcades, ainsi que l'auteur de mes mémoires le disait³⁴ : le milieu de cette place est enfoncé en forme de coquille et on peut le remplir d'eau. Sienne est une place forte et défendue par une bonne citadelle ; elle a un archevêché, une université fort fameuse : on y parle fort délicatement la langue italienne...

³² Le pavé du dôme représente des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Vertus, des Sybilles (XVI^e siècle).

³³ Oeuvre de Nic. Pisano (1265-1268) et de ses élèves.

³⁴ Voir ci-dessus note 30.

7. De Sienne à Rome.

Etienne Gard quitte Sienne le même jour, 15 novembre au soir, et va coucher à Monteroni. Le lendemain, 16, il passe à Ponte d'Arbia, à Buonconvento, et passe la nuit dans une auberge à quelque distance de Radicofani. Le 17, il entend la messe à Radicofani ; sur le chemin, au bas de la montagne, une hôtesse lui offre généreusement le vin qu'il a commandé ; Gard promet de se souvenir d'elle dans ses prières et de la rembourser à son retour. Il franchit à gué une première rivière, mais la seconde, la Paglia, un ecclésiastique, voyageur comme lui, lui offre son cheval pour la passer.

De là, je me rendis à Acquapendente, petite ville ou bourg de l'Etat ecclésiastique sur une hauteur, assez jolie, et me rendis pour coucher *alle Grotte di San Lorenzo*, joli endroit situé sur le lac de Bolsène (*di Bolsena*). Mais ce n'était plus, dans l'Etat ecclésiastique, ce bon vin rouge d'Italie qui ranime et donne des forces au voyageur fatigué ; c'était un vin blanc doux à la vérité, mais qui, bien loin de me donner une nouvelle vigueur, me coupait les jambes et m'empêchait de marcher ; de sorte que le bon vin me manquant, ce qui est l'unique consolation de ceux qui voyagent à pied, je commençais aussi à trouver le chemin long et pénible ; je ne croyais jamais d'arriver à Rome.

Après Viterbe, la nuit le surprend sur la route :

Je me trouvais seul au milieu d'une forêt de châtaigniers, dont il y a une grande quantité dans ce pays, et sur une montagne qui n'était point habitée ; je doublais le pas de peur d'être surpris de la nuit comme à Ricco, cependant l'auberge ne paraissait point. Je commençai à prier Dieu et bénis le Seigneur quand je vis enfin paraître l'auberge où je trouvais des gens qui allaient aussi à Rome, lesquels surpris de me voir tout seul en voyage, me demandèrent d'où j'étais et si je venais de bien loin ; à quoi leur ayant répondu que j'étais Suisse, du pays de Valais, qu'il y avait déjà plus de vingt-quatre jours que j'étais en marche, ils me dirent que j'avais trop hasardé d'entreprendre un si grand voyage sur la fin de l'automne et à l'entrée de l'hiver, que je m'étais exposé à être arrêté plusieurs jours par des pluies continuelles, ou à m'égarer du chemin sur quelque montagne couverte de brouillard, sans compter les mauvaises rencontres de la part des voleurs et des filous, surtout étant seul ; et ils ajoutèrent que la meilleure saison et le temps le plus propre pour entreprendre le voyage de Rome était la *primavera*, ou le commencement du printemps, c'est-à-dire au mois de mars. Je leur répondis que n'ayant entrepris ce voyage que pour une bonne fin et par dévotion, la confiance que j'avais mise en Dieu m'avait préservé de tout fâcheux accident...

Je trouvai dans le même endroit appelé *l'osteria de la montagna*, un Français qui se rendait aussi à Rome et un Romain qui en venait, qui di-

saient tous deux que pour apprendre à vivre, il fallait voyager, qu'un homme qui n'a pas vu du monde, n'était...³⁵

Comme ils entraient dans mes sentiments et qu'ils pensaient en cela tout comme moi, je goûtai leur discours avec plaisir ; et en effet, on se fait beaucoup dans les voyages ; on apprend, on voit bien des choses ; on souffre en plusieurs manières, et en souffrant on apprend à manger son pain...

Le lendemain 19, je descendis la montagne avec une rapidité étonnante, et il me semblait que je devais absolument me rendre à Rome ce jour-là ; j'avais envie quelquefois de prendre la course ; mais il ne me fut cependant pas possible d'y arriver ; car il y avait encore près de 36 milles. Je passai à Ronciglione (*Roncillone*)... de là à Monterosi (*Monterosse*), où je trouvai comme une rareté un bon vin rouge chez un bourgeois, qui me remit ma première vigueur dans le corps et dans les jambes ; sans ce secours, je n'en pouvais plus et je ne croyais jamais de pouvoir arriver à port. Je fis cependant passé les 30 milles, et avec tout cela il fallut me contenter de coucher à La Storta, qui est une hôtellerie que l'on trouve sur le chemin à 8 milles de Rome.

J'arrivai enfin à Rome le 20 novembre entre les 10 et 11 heures du matin.

8. Séjour à Rome (20 novembre 1748—23 février 1749).

*Le lendemain de son arrivée à Rome*³⁶, Etienne Gard a déjà la satisfaction de voir le pape³⁷ qui se rendait aux Quarante-Heures à Ste-Cécile. Son premier souci est toutefois de chercher à obtenir l'autorisation de célébrer la messe, puisqu'il était parti de Sion sans être muni de l'exeat de son évêque. Mais, quand il tente une démarche auprès de la congrégation des évêques et des réguliers, il est surpris de trouver un décret porté contre lui, ce qui lui fait croire d'abord que Mgr Blatter avait écrit à la congrégation pour l'obliger par ce moyen-là à rentrer au pays. Une seconde démarche, appuyée d'une attestation signée par le P. de Lavallaz³⁸, jésuite, et de M. Challand³⁹, prêtre, lui vaut une autorisation d'une durée de trois mois. Entre

³⁵ Lacune dans le manuscrit.

³⁶ Le texte relatif au séjour de Rome, comme celui de Vienne, comprend, outre une longue énumération des monuments de la ville, divers fragments (notes sur ses démarches, sur quelques visites qui sont datées) que nous avons tenté de remettre à leur place chronologique.

³⁷ Benoît XIV, pape de 1740 à 1758.

³⁸ Le Père Jean-Gabriel-Guillaume Du Fay de Lavallaz, de Collombey, né en 1698, jésuite en France, en 1710 à Leyde, mort à Rome. — Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 447. — Ce Père ne figure pas dans les catalogues des Archives de l'ordre, à Rome. Communication du R. P. J. Teschitel, arch. S. J., à Mlle J. Pellissier, bibliothécaire de l'Institut suisse, à Rome. — Toutefois, une généalogie manuscrite contemporaine (Arch. cant., Sion, fonds de Torrenté, Thèque 2, No 135) signale sa présence à Rome : *Joannes Guillelmus Gabriel Jesuita procurator assistens gallicus Romae*.

³⁹ Georges Challand, de Bourg-Saint-Pierre, chanoine du Grand Saint-Bernard, ordonné sous-diacre à Aoste en 1743, curé de Saillon 1750-1754, curé d'Ardon 1754, mort en 1780. — P.-E. Duc, *op. cit.*, p. 40 et Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 429.

temps, il avait préparé le texte d'une supplique qu'il se proposait de présenter personnellement au pape.

Je reçus quelque temps après l'exeat de Monseigneur à qui j'avais écrit une lettre d'excuse, et j'appris par la lettre de Sa Grandeur qu'Elle avait eu la bonté de m'envoyer toutes mes patentes nécessaires à Martigny, lorsqu'Elle vit que je voulais partir tout de bon. Mais ces lettres n'étant arrivées que quelque temps après mon départ, on eut l'imprudence de les renvoyer à Sion au lieu de me les faire tenir à Rome.

Le P. de Lavallaz l'engageait à se présenter au cardinal Passionei⁴⁰, secrétaire des brefs, pour lui demander un emploi à la Chancellerie. L'abbé Gard avait également préparé une requête à cet effet.

Cependant je crus indigne de m'abaisser jusque-là et, préférant ma liberté à cette gêne, j'abandonnai ce projet pour pouvoir m'occuper plus utilement en fréquentant à la *Sapience*, ou à l'Université, les Institutions du droit canon et celles du droit civil... ; j'allais aussi de temps en temps à la *Minerva*⁴¹, bibliothèque publique chez les PP. de saint Dominique, où je lisais les *Antiquités romaines*⁴² pour les aller ensuite examiner sur les lieux dans la ville de Rome. Quand j'avais du temps de reste, je l'employais à apprendre un peu l'italien. Cette vie avait pour moi beaucoup de charme ; car mon plaisir serait de passer ma vie en fréquentant les collèges et les universités les plus fameuses, où l'esprit apprend toujours sans jamais être rassasié, pouvant choisir entre la théologie, le droit, l'histoire, les langues, etc., la physique expérimentale, les mathématiques, etc.

Notre voyageur entreprend alors la visite systématique de Rome. Il est inutile de reproduire ici cette longue énumération ; il suffit de renvoyer, comme notre auteur le fait une fois lui-même⁴³, à l'ouvrage de La Martinière⁴⁴.

Voici le texte où il rapporte sa visite des catacombes :

Je visitai les catacombes qui s'étendent sous terre en plusieurs branches et plusieurs étages l'un sur l'autre et vont, les unes aboutir jusqu'à la mer,

⁴⁰ Domenico Passionei (1682-1761), cardinal en 1738, secrétaire des brefs, puis en 1755 directeur de la Bibliothèque du Vatican. — G. Moroni, *op. cit.*, T. 51, Venise, 1851, pp. 271-272.

⁴¹ A S. Maria sopra Minerva, près du Panthéon.

⁴² S'agit-il des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, dont on avait deux traductions récentes, celle du P. Lejay, 1722, et celle de Bellenger, 1723, — ou des trésors ou lexiques contemporains des antiquités romaines de Graevius, de Sallengre, de Pitiscus, de Poleni, etc. ? — Les indications de Gard sont trop sommaires pour nous fixer à ce sujet.

⁴³ Manuscrit, p. 470.

⁴⁴ La Martinière, *op. cit.*, T. V, 1, pp. 99-113.

fin' alla marina, les autres jusqu'à Ostie (*Ostia*), 16 milles de long, et qui se communiquent aux catacombes de saint Paul et de saint Laurent, ce qui fait un espace de plusieurs lieues sous terre. On nous y fit voir la tête d'un évêque qui, voulant s'engager trop avant dans ces lieux souterrains, s'y perdit avec son chapelain et deux ou trois de ses domestiques qui le précédaient avec des torches ou des flambeaux et qui, n'ayant plus su trouver l'issue, y moururent tous de faim, après avoir fait pendant plusieurs jours et plusieurs nuits une infinité de tours et de détours ; le père même qui nous faisait voir ces saints lieux s'y perdait et ne savait plus trouver la sortie, quoique nous n'eussions pas poussé trop avant, sans un abbé génois de la compagnie qui avait mieux que tous les autres remarqué les endroits.

Je fus rempli d'une grande vénération à la vue de ces saints lieux remplis d'une infinité de tombeaux, d'ossements et de reliques des saints martyrs que l'on faisait mourir à Rome du temps des persécutions, et où les chrétiens les portaient enterrer secrètement, comme nous lisons dans leur vie.

*Notons toutefois qu'il assiste à la messe du jour de Noël à Sainte-Marie Majeure. Outre les dévotions qu'il accomplit dans de nombreux lieux de pèlerinage, il assiste, le 9 février, à la représentation d'une tragédie in collegio clementino*⁴⁵ ; le 13, à une course de chevaux ; le 16, à une messe du rite maronite ; le 21, il fait bénir par le pape des croix et des médailles, et, enfin, avant de partir, il visite, à Saint-Laurent-hors-les-murs, le tombeau de son patron, saint Etienne.

Le 25 [janvier], j'avais résolu de partir pour Naples à 150 milles, ou 50 lieues de Rome ; car j'aurais cru faire une faute essentielle de m'en retourner au pays sans voir Naples et Capoue, me trouvant si près, étant à Rome, et j'en avais déjà formé le dessein avant que de partir pour Rome ; mais il me fut impossible d'obtenir un passeport sans lequel on ne me conseillait pas de hasarder le chemin ni par mer ni par terre. Le secrétaire de l'ambassadeur du roi de Naples me dit qu'il ne pouvait m'accorder le passeport à moins que je ne lui eusse apporté un billet du secrétaire du cardinal Annibal Albani⁴⁶, protecteur des Suisses ; je fus deux fois chez l'un et chez l'autre de ces secrétaires, courant de la *Piazza di Spagna* jusqu'au près de Sainte-Marie Majeure, et de là à Ponte Sisto (*Ponte Sixto*) où j'étais logé⁴⁷, ce qui fait une distance de près d'une lieue, mais tout fut inutile ; le secrétaire du dit cardinal disant que ce billet ne le regardait aucunement,

⁴⁵ Le *Collegio clementino*, fondé par Clément VIII en 1594, installé à la *Piazza di Nicosia* et confié aux religieux somasques. — Cf. G. Moroni, *op. cit.*, T. 14, Venise, 1842, pp. 155-159.

⁴⁶ Annibale Albani (1682-1751), cardinal au titre de Ste-Rufine 1743. — G. Moroni, *op. cit.*, T. I, Venise, 1840, p. 180.

⁴⁷ A défaut d'indications plus précises, il est impossible d'identifier le collège ou le couvent où Gard avait établi son pied-à-terre.

mais plutôt le secrétaire de l'ambassadeur du roi de Naples, et celui-ci ne voulant point me l'accorder sans le dit billet ; j'avais bien de la peine à me résoudre à m'en retourner sans voir Naples, mais il me fallut faire de nécessité vertu : ce qui fit que je m'appliquai plus particulièrement à voir Rome qui est inépuisable, car il y a tous les jours quelque chose de nouveau que l'on n'avait pas encore vu ; d'un autre côté, l'impossibilité de voir Naples pour cette fois fit que je ne dis point adieu à Rome dans le dessein de n'y plus retourner ; car je ne la quitte que dans la pensée de refaire une deuxième fois le voyage...

9. De Rome à Milan par Sienne, Florence, Bologne, Plaisance.

Je partis de Rome, le 23 février 1749, avec M. Giuseppe Bozzetti, jeune Milanais ; nous fîmes 25 milles *marcate* jusqu'à Monterosi, bourg où nous couchâmes ; mais avant que d'y arriver, nous nous égarâmes sur la droite en voulant *scurtare la strada* ⁴⁸ et nous eûmes assez de peine à passer un fossé que nous trouvâmes sur notre route. Dans ce pays-là, *il terreno è arenoso e cretoso, molto pecore* ⁴⁹, un grand nombre de brebis.

Le 24, les deux voyageurs passent à Ronciglione et vont coucher à Viterbe. Le 25, «*par le plus beau temps du monde, excepté le tramontane, qui soufflait avec assez de violence*», ils gagnent Montefiascone, puis Acquapendente. Le 26, l'abbé n'oublie pas d'aller voir pour la remercier encore une fois, la femme qui lui avait offert du vin lors de son précédent passage ; Gard et Bozzetti couchent dans une auberge, après Radicofani. Les étapes du 27 et du 28 les conduisent, par San Quirico d'Orcia, Torrenieri, Buonconvento, Ponte d'Arbia, à Lucignano ⁵⁰.

Jusque-là, la tramontane, qui empêche la pluie, nous avait conservé le beau temps ; mais le sirocco, qui avait ce jour-là gagné le dessus, nous amena la pluie. Nous passâmes ensuite à Monteroni... et, de là, arrivâmes à Sienne, le 28, dernier février 1749. Mon compagnon, qui n'était pas trop bon piéton, ne pouvant presque plus marcher et me restant toujours en arrière, je fus obligé de rester ce jour-là à Sienne pour lui donner le temps de prendre un peu de repos, et pour achever de voir ce qui m'était échappé en allant.

Nous partîmes de Sienne le 1^{er} mars ; jusque-là, j'avais tenu la route que j'avais prise en allant à Rome, mais j'en pris une autre en quittant Sienne et tirai sur la droite pour me rendre à Florence que j'avais envie de voir. Nous nous rendîmes donc de Sienne à Fonterutoli (*Ponterotoli*) sur la mon-

⁴⁸ Italien macaronique : « abrégé la route ».

⁴⁹ « Le terrain est sablonneux et argileux ; il y a beaucoup de brebis ».

⁵⁰ Ici, Gard a fait une confusion en situant sur son chemin Lucignano avant Ponte d'Arbia et Buonconvento. Nous avons corrigé.

tagne, ayant pris la courte, de là à Castellina, petit bourg fort ancien sur la même montagne ; de Castellina à S. Donato in Poggio (*S. Donato al Poggio*), vieux petit bourg muré, toujours sur le haut de la dite montagne, ensuite nous descendîmes la montagne pour nous rendre à l'*osteria della bucca* au bas de la vallée près de l'eau et allâmes coucher à S. Casciano (*San Cassiano*), bourg situé sur une hauteur. Nous fîmes une bonne journée ce jour-là et toujours par les monts où il nous fallait tantôt monter tantôt descendre, ce qui nous fatiguait beaucoup, outre le paquet que chacun portait et qui devenait toujours plus pesant à mesure que nous avançons.

Je commençai ce jour-là à sentir un mal de tête provenant d'une indigestion : car, outre que nous voyagions en carême, mon estomac ne pouvait plus porter les légumes... apprêtés avec de l'huile, sans beurre, sans lait, sans fromage, sans œufs.

Nous partîmes le 2 de S. Casciano et arrivai à Florence pour la sainte messe avant mon compagnon qui s'était arrêté à la belle chartreuse⁵¹ sur une petite colline toute couverte de cyprès, beaux arbres d'une verdure agréable et terminés en pointe en forme de pain de sucre, et que l'on voit à côté du grand chemin un peu avant que d'arriver à Florence. On m'arrêta aux portes de Florence et les gardes ayant examiné mon passeport, on me donna un fusilier qui me conduisit bien un demi-quart d'heure loin par le milieu de la ville...

L'abbé Gard consacre le reste de la journée à la visite des monuments de Florence, la ville où « se trouve la politesse de la langue italienne ». Le 3 février, de bon matin, il achève sa visite.

Un brouillard qui était tombé pendant la nuit et qui couvrait toute la ville m'en déroba la vue et m'empêcha de la voir à découvert depuis la colline voisine, ce que je regrettai bien ; car, pour se former une véritable idée d'une ville, il faut la voir tout d'un aspect de quelque hauteur.

Nous partîmes le 3 de Florence et passâmes à S. Piero a Sieve (*San Pietro al Sieve*), village où il y a un très beau palais ; de là, à Scarperia (*Scarperia*), vieux bourg avec vieilles murailles de briques ; il faisait encore ce jour-là un *grand caldo*⁵², mon mal de tête me revenait toujours de temps en temps. Il y a jusqu'à Scarperia un beau chemin... Je vis en arrivant à Scarperia, sur le grand chemin, un spectacle qui me fit horreur : c'était la tête, les épaules et les cuisses d'un pauvre malheureux clouées à la potence où il avait été pendu il n'y avait pas bien longtemps pour avoir commis un assassinat ; ce spectacle me fit penser à un autre de cette nature que j'avais vu en venant de Vienne au sortir de Venise⁵³. Nous eûmes de là une montée des plus rapides de près d'une lieue et demie jusqu'Il Gingo⁵⁴ (*al Gingo*),

⁵¹ La *certosa del Galluzzo*, ou d'Ema, à 6 km. de Florence.

⁵² « Une grande chaleur ».

⁵³ Cf. p. 71.

⁵⁴ 882 m. d'altitude.

hôtellerie au sommet de la montagne où nous ne trouvâmes cependant point de neige. Nous y passâmes la nuit et le lendemain, 4 mars, nous rendîmes à Firenzuola (*Fiorenzola*), petit bourg muré au bas de la montagne de l'autre côté ; de là, nous eûmes derechef une autre montée de cinq milles de longueur ; car, depuis Sienné jusqu'à Bologne, ce n'est presque qu'une montée ou descente continuelle, la Toscane étant un pays de montagnes. Cependant je commençai à sentir un mal de gosier, et le goût de l'huile à laquelle je n'étais pas accoutumé me revenait continuellement à la bouche que j'avais très amère, surtout le matin en me levant, quel goût répugnant ! C'étaient les funestes avant-coureurs d'une fièvre, dont j'aurai l'occasion de parler bientôt, qui se faisaient sentir. De Firenzuola, [nous] passâmes à Filigare (*Filigari*), dernier endroit du grand-duché de Toscane, où nous fûmes parfumés sur le chemin en passant devant le corps de garde, quelle odeur de soufre !

Nous entrâmes ensuite sur le Bolonais, terre du pape et couchâmes le 4 à Pianoro (*à la Pianora*) ; l'appétit commençait à me manquer entièrement ou, si j'en avais, l'huile me répugnait tellement que, tout étant apprêté avec de l'huile jusqu'à la soupe, qui est tout ce qui peut remettre un voyageur en vigueur, je ne pouvais manger que du pain avec mon vin. Nous avions fait ce jour-là une descente continuelle assez pénible jusqu'à Pianoro, et outre la fatigue jointe à mon incommodité, j'avais encore tout mon office à dire, car il m'avait été impossible de le dire le matin à mon ordinaire à cause de la descente rapide de la montagne ; o Dieu, quelle peine ! Le 5, nous arrivâmes à Bologne le matin.

En arrivant à Bologne, nous vîmes disparaître entièrement les montagnes et une belle plaine fertile se présenter à nos yeux ; c'était un charme de voir un beau pays à perte de vue plat et uni comme une table, sans pierres, sans buissons, sans broussailles, etc. Des champs des deux côtés du chemin, dont la verdure du froment qui venait de lever tout fraîchement représentait à la vue le plus bel objet que l'on eût pu voir. — Le beau printemps ! *La bella primavera* ! — Les amandiers, les pêchers et autres arbres de cette nature, dont ces belles collines sont couvertes, qui étaient tous en fleurs blanches, rouges, formaient au milieu des vignobles le plus bel aspect du monde. Ce n'étaient pas les yeux seuls qui avaient leur satisfaction en contemplant ce pays de délices, l'odorat y avait aussi sa part ; les violettes qui ne faisaient que d'éclore et s'épanouir et dont les bords des grands chemins étaient parsemés, répandaient la plus agréable odeur du monde et embaumaient les passants. Mais, malgré tous ces charmants objets, j'étais devenu rêveur, j'étais toujours en peine de mon cher père ; car comme je n'en avais reçu aucune nouvelle depuis mon départ du pays, je craignais qu'il ne lui fût peut-être arrivé quelque accident sinistre, ou que l'on me voulût cacher sa mort à dessein

pour ne pas me dégoûter de retourner au pays ; cette incertitude où je me trouvais me causait une peine étrange et plus que l'on ne saurait se l'imaginer.

Nous partîmes de Bologne le 6 mars et trouvâmes à quelque distance de cette ville un pont de pierre extrêmement long sur le [Remo (?)]. Le beau pays uni, les belles plaines fertiles que nous vîmes depuis Bologne jusqu'à Castelfranco, dernier endroit *del Stato papale* dans le *Bolognese* ! Castelfranco est un joli bourg avec une belle forteresse au Saint-Siège fortifiée à la moderne dans une belle plaine. De là, nous passâmes le Panaro (*Tanaro*) sur un pont volant, mais quelle difficulté pour n'avoir pas pris un billet de santé, *una fede di sanità*, à Bologne, à cause de la maladie des bestiaux ! Du commencement, on nous refusa tout court le passage du fleuve ; ensuite, on nous laissa entrer dans la barque à condition que nous nous soumettrions au parfum ; il fallut nous y résoudre malgré la puanteur et le mal de tête que cela peut causer ; nous fûmes donc parfumés avec du soufre et du genièvre que l'on brûlait dans de la paille et nous fûmes obligés de tenir le visage sur la fumée insupportable qui en sortait ; il nous fallut encore payer pour cet agréable parfum.

Ayant eu le bonheur de pouvoir passer le Panaro, nous entrâmes sur les terres du Modénois et arrivâmes à Modène, le 6. Nous fûmes bien examinés aux portes avant que d'entrer.

Nous partîmes de Modène le 7 et ayant passé encore une autre rivière, nous arrivâmes à Rubiera (*Robiera*), bourg avec une espèce de vieille citadelle négligée, toujours par le beau temps et par de belles plaines. Nous arrivâmes le 7 à Reggio où nous couchâmes.

Le 8 nous eûmes de la pluie pour arriver à Parme ; en entrant sur les terres du duché de Parme, nous passâmes derechef sur un pont de pierre sur l'Enza (*Linz*) extrêmement long, de plus de trente arcades.

En arrivant à Parme, nous vîmes les magnifiques préparatifs que l'on faisait dans toute la ville pour la réception du Sérénissime Infant Don Philippe⁵⁵ qui devait y faire son entrée publique le même soir : tous les seigneurs et les dames de la ville parés les uns et les autres de leurs plus magnifiques habits et la plupart dans des carrosses à six chevaux, en un mot toute la ville sortit hors de ses portes pour aller recevoir le prince ; mais le malheur voulut que le royal Infant ne put jamais passer le Taro qui avait été grossi par les pluies, de sorte que tous ces seigneurs et surtout ces dames qui avaient employé toute la journée à se parer, se virent obligés de s'en retourner sans dire mot chacun chez soi, et de remettre la partie au lendemain.

⁵⁵ Fils de Philippe V, duc de Parme et de Plaisance, mort en 1765.

Cependant le 9, le mauvais temps, bien loin de cesser, continuait toujours, le Taro grossissait toujours plus ; mon mal de tête se faisait derechef sentir ; j'étais encore tout mouillé du jour précédent. O Dieu, quelle désolation ! Ce contretemps troublait toute la fête et la magnifique cérémonie de la réception du nouveau duc qui était obligé d'attendre de delà le fleuve (Taro) la commodité de pouvoir passer. Cela n'empêchait pas que l'on ne se préparât dans la ville dont les rues étaient toutes ornées de magnifiques tapisseries et le peuple par des cris redoublés de *Viva la Spagna* témoignait assez l'affection que les Italiens portent aux Espagnols préférablement à toute autre nation. On voyait la joie peinte sur le visage de tout le monde.

Cependant, comme l'on ne savait point pour sûr si le prince serait arrivé ce jour-là et que j'avais déjà vu à Vienne une illumination⁵⁶ plus pompeuse que celle que l'on préparait à Parme, je résolus de partir et de m'approcher du Taro, afin d'être par là à portée de le passer au premier moment favorable, étant assuré de rencontrer Don Philippe sur mon chemin. Je quittai là mon compagnon qui ne pouvait plus bien marcher. A peine fus-je hors de Parme que je vis paraître Don Philippe qui avait profité tout à propos d'un moment favorable pour passer le Taro ; ce prince fut reçu au son de toutes les cloches et à la décharge de l'artillerie des remparts, parmi les acclamations de tout le peuple qui ne se possédait pas de joie.

Mais pour moi, étant arrivé vers le fleuve le 9 par un chemin pitoyable, je fus obligé de m'arrêter dans cet endroit et d'y passer la nuit, parce que personne ne pouvait déjà plus passer. Le lendemain, 10 mars, c'était la même chose, de sorte que, perdant la patience d'attendre là sans rien faire, ce que je ne saurais souffrir, je me déterminai à faire un détour de cinq ou six milles pour aller passer plus haut à une barque *al gronio* ; j'eus pour compagnie un certain J. Francesco Zanone, de Casalpusterlengo (*Casal-Pisturling*) ; comme nous fûmes obligés de nous détourner du grand chemin pour nous rendre à cette barque, et de prendre un chemin peu pratiqué à travers des îles et des broussailles, nous trouvâmes de la boue jusqu'à la cheville du pied, sans parler d'un fossé qu'il nous fallut franchir du mieux que nous pûmes. Ayant eu le bonheur de passer à la dite barque, nous eûmes mille peines à regagner le grand chemin, ou la *strada romana*, qui conduit à Plaisance ; les chemins écartés qu'il nous fallait suivre pour nous remettre dans la grande route étaient affreux par la grande quantité de boue dont ils étaient remplis de tous côtés. Après avoir passé la Badia⁵⁷ où je fus obligé de demander à M. le curé la permission de manger des œufs, car il m'était impossible d'avaler plus rien de ce qui était apprêté dans l'huile qui me causait une

⁵⁶ Voir pp. 57-58.

⁵⁷ La *Badia*, l'abbaye ; il s'agit sans doute de l'abbaye de cisterciens, la *Badia di Fontavivo*, signalée au XVIII^e siècle, à Fontevivo. — Obligeante communication de M. le Dr R. Steiger, de la Bibliothèque centrale, à Zurich.

répugnance extrême, nous rentrâmes dans la *strada maestra*⁵⁸, ensuite nous passâmes à Borgo San Donnino (*Borgo*), où les jésuites ont une fort belle église : le dôme de cet endroit est très antique. De là, nous nous rendîmes à Fiorenzuola et au sortir de là nous trouvâmes derechef un pont de pierre fort long. Et le 11, nous arrivâmes à Plaisance environ le midi, et je vis en y arrivant les beaux jardins potagers qui s'étendent de çà et de là du chemin depuis une certaine distance jusqu'aux portes et jusqu'aux remparts de la ville ; ils sont remplis de toutes sortes d'herbes potagères qui forment, par leur diversité et par leurs couleurs bigarrées, un objet fort agréable à la vue.

Cependant Jean Francesco Zanone qui avait un paquet de soie, marchandise de contrebande, n'osant pas se présenter aux portes de peur d'être visité, alla passer le Pô à une barque dans un endroit un peu écarté et me promit de m'attendre au port de l'autre côté où je devais passer en sortant de la ville que je ne voulais pas manquer de voir.

Après avoir un peu examiné la ville, je passai le Pô au port sur un pont volant, et étant de l'autre côté je ne vis plus paraître mon J. Fr. Zanone qui me restait redevable de trois livres de Parme et quelques sous pour de l'argent que j'avais avancé en chemin, parce que j'avais de la monnaie commode pour cela ; je m'imaginais que peut-être il avait pris les devants et qu'il m'attendait ou en chemin ou du moins à l'entrée de Casalpusterlengo, le lieu de sa naissance, et où il avait promis de me satisfaire. Ce ne fut pas le tout : ayant quitté le territoire de Plaisance pour entrer sur les terres de Milan, les gardes eurent la hardiesse de m'arrêter et de me fouiller comme si j'avais eu quelque marchandise de contrebande ; ce qui les détermina à cela, c'était la boîte dont le R. P. de Lavallaz, jésuite, m'avait chargé de remettre à Madame la vidondesse, sa sœur⁵⁹ ; comme ils virent que son couvert était cloué et qu'elle pesait un peu, il leur prit envie de l'ouvrir avec un marteau, mais ils furent bien surpris lorsqu'ils ne virent que des *Agnus Dei*, un reliquaire et quelques graines de coton et de choux-fleurs ; ils ne virent pas plutôt paraître les reliques qu'ils me la rendirent sans fouiller plus avant ; cependant ils m'avaient mis tout en désordre mon paquet que j'avais si bien ajusté, mais la perte de temps qu'ils mirent à défaire mes hardes me faisait plus de peine que tout le reste ; car on m'avait dit un peu auparavant que le chemin qu'il y avait de là à Casalpusterlengo était très dangereux à cause des *ladri*⁶⁰, parce que c'était entre les limites de deux Etats, de celui de Plai-

⁵⁸ « La grand'route ».

⁵⁹ Anne-Catherine Du Fay de Lavallaz (1672-1750), qui avait épousé en 1692 Jean-Joseph de Montheys, vidomme de Leytron, Sierre et Martigny. — Archives cantonales, Sion, fonds de Torrenté, Th. 1, No 11, et obligeante communication de M. Eugène de Courten, à Sion.

⁶⁰ « Voleurs ».

sance et de celui de Milan, endroits toujours dangereux en Italie, parce que les *ladri* d'abord qu'ils ont fait le coup se sauvent dans deux ou trois pas sur l'autre territoire où ils sont francs. Pendant que les gardes m'arrêtaient, un homme de Casal qui m'accompagnait auparavant me quitta pour profiter du temps qui restait, car la nuit approchait et il y avait encore une bonne demi-heure et davantage jusqu'à Casal ; me voilà donc réduit tout seul entre jour et nuit dans un chemin dont on m'avait fait une peinture très désavantageuse, obligé au surplus de porter mon paquet tout défait, tout ouvert, sur mes bras et à la main ; car je n'avais pas le temps de m'arrêter pour l'accommoder, les gardes ne m'avaient déjà que trop retardé et m'avaient par là réduit à la nuit, tout seul, dans un chemin dangereux. Et quoique je ne pouvais déjà plus marcher, et que j'étais extrêmement fatigué à cause que je commençais à sentir de plus en plus les avant-coureurs de ma maladie, je doublai cependant le pas dans cette occasion pour ne pas tomber entre les mains de quelque coupe-bourse ; ayant marché quelque temps, je fis rencontre d'un homme qui demeurerait par là aux environs et qui m'accompagna quelques pas ; pendant que nous marchions les deux, voilà tout d'un coup un étranger qui s'avance vers nous à grands pas en nous priant de ne pas lui faire du mal. Il avait la mine d'un soldat ou d'un déserteur portant un sabre sous son bras ; il ne parlait pas trop bon italien, étant allemand de nation ; il nous dit qu'ayant servi quelque temps un officier en qualité de cuisinier et que n'en pouvant pas être payé, il lui avait pris en paiement des cuillers et des fourchettes d'argent, et tire en effet une belle cuiller et une belle fourchette de ce métal de sa poche et nous les présente à vendre disant que, n'ayant pas un liard avec lui en argent, il n'avait encore rien mangé de tout ce jour-là. Mais pour moi, j'étais bien éloigné de vouloir acheter des choses qui auraient pu être plutôt volées que prises en paiement. Mais l'autre qui voyait le bon marché, car il les donnait pour un sequin les deux, les prit tout de suite : *auri sacra fames quid non mortalia cogis pectora* !... L'étranger ne vit pas plutôt luire le ducat à ses yeux qu'il tira encore une cuiller et une fourchette de sa poche, semblables aux premières et pour le même prix. Mais l'autre ne se trouvant plus d'argent sur lui, il lui proposa de le suivre jusqu'à sa maison qui n'était pas bien loin de là, à côté du chemin. Me voilà donc bien aise d'être débarrassé de ce soldat que j'aurais bien appréhendé tout seul dans ce chemin ; mais je craignais de l'avoir aussitôt à mes trousses d'abord qu'il aurait reçu son argent de l'autre ; je me serais alors trouvé seul avec lui qui était armé, dans un chemin que l'on m'avait dépeint comme très dangereux et dans un temps qui n'était pas trop favorable, car la nuit approchait et Casal ne paraissait encore point. Dans cette extrémité,

⁶¹ « A quoi ne contrains-tu pas le cœur des hommes, exécration de l'or ? ». — Virgile, *Enéide*, III, 57.

j'eus recours à mes armes ordinaires qui étaient une parfaite confiance en Dieu qui connaissait et mon intention et la fin que je m'étais proposée dans ce voyage, n'ayant eu en vue que Sa gloire et mon salut ; animé de cette confiance, je ne craignais plus rien et me rassurais contre les vains fantômes qui me venaient troubler l'imagination : *audentes fortuna juvat* ⁶² ... L'on craint bien souvent fort mal à propos là où il n'y a pas le moindre danger, et il arrive quelquefois que celui que l'on craint, craint à son tour et a aussi et peut-être encore plus peur de l'autre que cet autre de lui. Quoi qu'il en soit, je ne vis plus paraître le soldat en question et j'en fus quitte de celle-là pour la peur. Mais je n'étais pas hors de tout danger pour cela, et quand il n'y aurait rien eu à craindre de la part des *ladri*, j'avais assez de peine à poursuivre mon chemin, il était déjà nuit et Casal ne paraissait point ; mon paquet tout défait et tout mal rangé comme il était m'incommodait beaucoup. Le milieu du chemin étant rempli de boue, et marchant à côté par un petit sentier qui était sec, sur les bords d'un fossé plein d'eau qui était à côté du grand chemin, je risquais bien souvent de glisser et de tomber dedans ; dans cette extrémité, l'on n'aurait pas eu trop de peine à me terrasser, car j'étais tellement abattu que je n'aurais pas eu la force de me défendre, quoique le courage ne m'ait jamais manqué.

J'arrivai enfin, mais de nuit, à Casalpusterlengo, le 11, et ayant demandé inutilement après Jean Francesco Zanone, il ne me fut pas possible d'en avoir des nouvelles ; de sorte qu'il me fallut faire un sacrifice au Seigneur, comme de toute autre chose, des trois livres qu'il me devait ; c'était peu de chose, deux livres de Parme ne faisant qu'un *paolo*, c'est-à-dire quinze cruches, le tout six batz et quelques sols. J'ai bien voulu croire qu'il était honnête homme et qu'il n'a pas tenu à lui de me tenir sa parole, ayant peut-être été arrêté à Plaisance au passage du Pô à cause de sa marchandise, ou m'étant trop arrêté moi-même, ce qui lui aura fait perdre la patience de m'attendre. Je l'aurais peut-être pu découvrir le lendemain matin, mais j'ai mieux aimé avancer mon chemin et gagner du temps que de m'arrêter pour si peu de chose ; quoi qu'il en soit, j'étais tellement accablé ce soir-là qu'il me fut impossible de rien avaler, j'avais perdu l'appétit entièrement et j'étais constipé déjà depuis quelques jours ; je m'allais donc coucher avec un grand bassin d'eau dans le ventre, et ayant passé la nuit dans des rêves continuels, je me levai de bon matin avec une soif ardente, ayant la bouche plus amère que [le fiel]. Ah ! Seigneur, quel goût, quelle amertume !

La première chose que je fis, ce fut de boire un grand gobelet d'eau fraîche, comptant par là me laver les entrailles et me faire venir l'appétit, mais c'était trop tard. Avec ce puissant confortatif, je partis de Casal le 12

⁶² Ici, Gard cite l'hémistiche exact de Virgile (*Enéide*, X, 284).

et à peine eus-je fait quelques pas qu'il fallut me reposer ; ensuite m'étant ranimé, je continuai mon chemin jusqu'à ce qu'un chien qui passait auprès de moi me pensa porter un coup de dent, sans dire le mot ; mais par bonheur ayant rencontré mon manteau, il le perça et le déchira en deux endroits sans me blesser aucunement. J'arrivai tout bellement *pian piano*⁶³ à Lodi environ le midi et m'y reposai un peu pour reprendre mes esprits.

Cependant voyant que mon mal allait toujours en empirant et que j'allais enfin tomber malade, je pris une voiture que je trouvai fort à propos sur mon chemin, pour me rendre en toute diligence à Milan où du moins j'avais quelques connaissances et où je me trouvais plus à portée d'envoyer de mes nouvelles au pays et d'en recevoir.

Quand nous eûmes marché quelque temps, mon voiturier fut sur le point d'en venir aux mains et de se rosser avec un monsieur qui venait de passer et contre la chaise duquel son chariot avait heurté ; ils étaient déjà quatre ou cinq de part et d'autre et peu s'en fallut qu'ils ne s'accrochassent ; s'il était arrivé quelque sinistre accident à celui qui me conduisait, me voilà derechef réduit à pied au milieu de la boue. Mais, par bonheur, s'étant contentés de se battre à coups de langue et de secouer plusieurs fois leurs fouets, ils se quittèrent sans passer plus loin.

Nous arrivâmes le 12 à Marignan (*Melegnano*) où, m'étant mis un peu auprès du feu et n'ayant point d'appétit, je demandai un bon lit et m'allai coucher sans rien avaler. Je passai la nuit dans des rêves continuels qui me tourmentaient et m'effrayaient par des représentations qui me fatiguaient beaucoup, et comme mon cerveau commençait déjà à s'affaiblir, je me trouvais dans des désolations intérieures et des inquiétudes mortelles. La crainte où j'étais qu'il ne prît envie à mon voiturier, à qui j'avais déjà avancé quelque chose, de partir sans moi, me fit lever de grandissime matin et, étant sorti dans la cour, je bus une bonne tirée d'eau de puits pour étancher la grande altération que j'avais ; et l'hôte m'ayant aperçu me dit que je pouvais encore me tranquilliser pour quelque temps, que mon voiturier ne partirait que dès qu'il serait jour ; je me remis donc encore au lit et trouvai à mon réveil que ma voiture partait déjà ; je me jetai dessus à la négligée et arrivai enfin le 13 mars à Milan pour le midi, où la fièvre qui se déclara enfin tout de bon m'arrêta court. Il m'aurait été impossible d'avancer plus loin même en voiture ; de sorte que je pris le parti de m'y tranquilliser en attendant, pour voir comme la chose irait. Il ne me fut pas possible ce jour-là de dire mon office que je n'avais encore jamais manqué en chemin, malgré la grande incommodité que cela me causait.

Je m'adressai d'abord à la *signora* Catharina Jacober, femme du canton d'Appenzell, établie à Milan depuis quelque temps et connue des Suisses qui

⁶³ « Très lentement ».

sont au Collège helvétique auprès duquel elle demeure, et chez laquelle j'avais déjà logé avec M. le chanoine Roten en venant de Vienne en 1745. Mais soit qu'elle ne me reconnût pas à cause que j'étais tout défait ; soit qu'elle eût peur que je n'eusse pas de quoi la payer, parce que mes habits, surtout mes bas et mes souliers, étaient tout défigurés à cause du mauvais temps que j'avais essuyé du côté de Parme ; soit enfin qu'elle n'eût pas de la place, elle me dit qu'elle ne pouvait pas me recevoir, mais qu'elle me conseillait d'aller au Grand Hôpital⁶⁴ où je serais fort bien soigné et où j'aurais comme prêtre une chambre à part. Moi qui ne savais où donner de la tête et qui avais besoin de me mettre bien vite au lit à cause que je me trouvais justement dans l'accès, ne sachant où aller ailleurs, je pris le parti d'aller au Grand Hôpital où l'on me prépara aussitôt un bon lit.

10. A l'Ospedale Maggiore à Milan (13 mars—14 avril 1749).

J'y entrai le 13 mars après-midi et n'en sortis que le 14 avril après dîner.

Le lendemain, l'on m'ordonna d'abord une saignée, un *salasso*, et, comme j'étais tout à fait constipé déjà depuis quelque temps, il fallut me résoudre à recevoir un lavement que j'avais abhorré toute ma vie et dont je m'étais toujours défendu : quelle répugnance !

Je fus d'abord tourmenté du commencement d'une violente fièvre ; le sommeil que j'avais la nuit me fatiguait plus que si je n'avais pas fermé l'œil ; c'étaient des rêves continuels, je battais la campagne toute la nuit, j'étais toujours en chemin pour me rendre au pays et après que j'avais couru toute la nuit, ma voiture restait enfoncée au milieu de quelque marais d'où je ne pouvais pas me tirer. C'était toutes les nuits la même chose ; je voulais absolument partir et sortir de l'hôpital à toutes forces, surtout une nuit que j'avais rêvé que mon frère François m'était venu prendre avec une monture. J'avais déjà fait toutes mes dispositions pour partir, et peu s'en fallut le matin à mon réveil que je ne demandasse mes habits pour m'en aller ; car ce rêve m'avait tellement frappé l'imagination que j'avais peine à m'en défaire tout réveillé que j'étais. Cependant je dormais presque toujours, mais c'était un sommeil qui, bien loin de me donner du repos, me fatiguait, c'était un sommeil léthargique et pesant ; de sorte que, quand l'on me venait présenter quelque chose à boire ou à manger, comme je me trouvais assoupi, je refusais ordinairement ce qu'on voulait me donner et ne mangeais presque rien. Je n'avais d'ailleurs presque point d'appétit, parce que j'étais continuellement constipé, de façon que je restai un mois de temps sans jamais pouvoir opérer, sinon à force de remèdes ; car, si la médecine avait son effet, ce n'était que pour cette fois-là seulement et je me

⁶⁴ L'Ospedale Maggiore fondé en 1476 par le duc François Sforza et construit en partie par Antonio Filarete.

trouvais derechef tout comme auparavant jusqu'au premier remède que je reprenais. On me donna plus de cinq ou six *serviziali* ou *lassativi*⁶⁵ sans lesquels *il corpo non serviva niente a fatto*⁶⁶, et cela n'étant pas encore suffisant, on me fit prendre deux ou trois fois de l'huile d'amandes douces, jaune comme de l'or, douce à prendre, mais qui chatouille extrêmement le cœur ; cela me fit du bien *per andare del corpo*⁶⁷.

Cependant me voyant atterré pour quelque temps et par conséquent hors d'état de pouvoir me rendre auprès de Monseigneur pour les occupations de la Semaine Sainte, comme je l'avais espéré, étant parti de Rome à cette intention, ainsi que Sa Grandeur me l'avait écrit, je fis donner avis de ma maladie à Monseigneur par M. l'abbé Fenetz⁶⁸, du Collège helvétique, car il m'aurait été impossible d'écrire moi-même. Ce prélat eut la bonté de me répondre que je devais faire mon possible pour me rendre au pays au plus tôt, que l'air natal ne contribuerait pas peu à me remettre et que j'y serais beaucoup plus tôt rétabli qu'à Milan ; s'offrant à cet effet de m'envoyer un cheval jusqu'au Simplon ou même jusqu'à Domodossola ; ajoutant que je ne devais rien épargner, que je ne devais rien négliger pour tâcher de me rétablir ; qu'en cas de besoin, il payerait tous les dépens de ma maladie de l'argent qu'il me réservait au château. Je fus tellement touché des bontés de ce prélat que je fis mes derniers efforts et que je ramassai tout ce qui me restait de force pour lui écrire une lettre de remerciement, ce que je fis depuis mon lit.

Cependant, je ne crus pas à propos, et personne ne me le conseillait, de hasarder le voyage ; et quand je l'aurais voulu, la maladie qui m'avait accablé au point de ne pouvoir pas seulement me tenir sur mes jambes, m'avait bien mis hors d'état de pouvoir profiter de la générosité du prélat.

Cependant mon mal allait toujours en empirant, je devenais toujours plus faible, plus assoupi, et comme je me trouvais toujours constipé, aussi n'avais-je point d'appétit, ou si je mangeais quelque chose, il me restait tout sur l'estomac. Cela ayant continué l'espace de vingt jours et voyant que c'était toujours la même chose, que je n'avais absolument aucun bénéfice de nature, je commençai à perdre l'espérance de pouvoir me rétablir. Mes parents ne savaient rien de ma maladie et je ne voulus point leur en faire part non plus, pour ne pas leur faire de la peine. Je n'étais pas sans appréhension : cinq ou six jours après mon entrée, je vis mourir le premier malade qui était tout auprès de moi, à la droite, et quinze jours ensuite, je vis expirer le second qui suivait immédiatement, sans compter plusieurs autres

⁶⁵ « Clystère », « laxatif ».

⁶⁶ « Sans lesquels le corps ne peut se soulager ».

⁶⁷ « Pour aller à selle ».

⁶⁸ Sans doute Johann Venetz, Dr en théologie, recteur de Betten de 1750 à 1752, mort en 1758. — *BWG*, T. VII, pp. 383-384.

qui moururent dans les autres lits plus éloignés pendant ces entrefaites. Un certain qui me venait rendre visite eut encore l'imprudence de me venir dire qu'il en mourait aussi beaucoup dans la ville pendant le même temps, que l'on en enterrait tous les jours trois ou quatre rien que de sa paroisse.

Il survint pendant la Semaine Sainte un très mauvais temps de pluie, de neige, de gelée qui incommodait non seulement les malades, mais encore ceux qui étaient en pleine santé, ce qui me causa un cathare ou une fluxion sur l'estomac qui m'incommodait beaucoup, surtout du commencement que je n'avais pas la force de jeter dehors ce qui me pesait sur l'estomac, ce qui est un assez mauvais signe. Mais la fièvre accompagnée de cette indigestion et de cette nouvelle fluxion n'était pas ce qui m'incommodait le plus ; des peines d'esprit et de vains fantômes qui me venaient troubler l'imagination, mille difficultés qui m'importunaient sans cesse ou que je me forgeais moi-même et que je n'avais pas la force de repousser ou de surmonter à cause de ma grande faiblesse et de la débilité de mon cerveau, me faisaient une peine qui ne contribuait pas peu à empêcher ma guérison ; ce qui me tourmentait le plus, c'était de ne pouvoir pas savoir dans quel état mon cher père se trouvait ; comme il y avait près de six mois que je n'en avais aucune nouvelle, je m'imaginai que peut-être l'on me cachait sa mort ; cela me causait une peine et une inquiétude que personne ne saurait comprendre, sinon celui qui aime véritablement ; d'un autre côté, s'il avait été en vie, je me représentais avec quel chagrin il aurait reçu les nouvelles de ma mort, s'il avait plu au Seigneur de m'appeler, mourir à l'âge de trente ans après avoir tant coûté, et cela dans un pays étranger, sans pouvoir se donner le dernier adieu, ni se communiquer ses derniers sentiments, en un mot sans se voir.

L'incertitude où j'étais de sa vie ou de sa mort me causait des inquiétudes étranges et m'occasionnait pendant la nuit des rêves qui me troublaient par leurs images effrayantes et qui ne me représentaient rien que de funeste touchant sa mort ou d'autres accidents sinistres.

De plus, une réponse que j'attendais de Monseigneur touchant une chose de conséquence que j'avais écrite à Sa Grandeur et qui ne venait point, me faisait appréhender ou que ma lettre ne fût pas arrivée à port ou du moins pas assez tôt pour la chose en question, ce qui ne me causait pas une moindre peine que l'affaire de mon père. Cependant le Seigneur des Miséricordes me fit la grâce de pouvoir mettre à profit non seulement ma maladie, mais encore ces croix, ces tribulations, en m'inspirant la pensée de me résigner en toutes choses à sa divine volonté et de souffrir mes maux patiemment en satisfaction de mes péchés et en mémoire de la mort et passion de Notre Sauveur Jésus-Christ, ce que j'eus occasion de faire pendant toute la Semaine Sainte et surtout le Vendredi-Saint... Le temps n'était pas encore arrivé auquel il avait plu à ce Dieu de bonté de me rendre avec la santé la tranquillité de mon esprit en me faisant recevoir tout à la fois les nouvelles

consolantes de la santé de mon cher père et une réponse de Monseigneur qui avait reçu ma lettre à propos ; il a plu à la divine miséricorde de me laisser quelque temps dans ces doutes et dans cette incertitude pour me donner occasion de souffrir quelque légère peine pour mes péchés.

La difficulté que j'avais d'*andare del corpo* me causait des inquiétudes étranges : le maigre et surtout l'huile m'avaient tellement échauffé et endurci que le médecin était surpris lui-même de trouver tant de résistance. Je m'imaginais que si cela allait continuer encore quelque temps, il n'y avait plus d'espérance pour moi. J'étais bien résigné à la volonté de Dieu et bien content de mourir, pourvu que c'eût été dans la maison de mon père ou du moins au pays, parce que j'avais plusieurs choses à ranger que je ne pouvais pas faire si facilement là où je me trouvais, de sorte que je priai le Seigneur de me faire grâce de la vie encore pour cette fois.

Je n'aurais pas voulu mourir à Milan, il ne faut pas mentir ; outre plusieurs choses que j'aurais voulu dire à mon cher père pour sa consolation et la mienne, j'étais chargé de lettres et de commissions pour le pays ; je ne savais à qui remettre tout cela en cas de mort : j'avais apporté avec moi de Rome des croix, des médailles bénites par le saint-père, des indulgences dont je voulais faire part à mes parents et plusieurs autres petites curiosités que j'avais avec moi, et je ne savais point ce que tout cela serait devenu ; item certains écrits et certaines lettres que j'avais donnés à garder à la *signora* Catharina, que je n'aurais pas voulu que cela fût tombé entre les mains d'un chacun, tout cela dis-je, me faisait prier le Seigneur de me pardonner pour cette fois. J'eus recours après Dieu à mon saint patron saint Etienne et particulièrement à Notre-Dame de Longeborgne, au grand saint Charles Borromée, archevêque de Milan, à saint Ambroise et à saint Antoine de Padoue, trois saints fort renommés dans toute l'Italie.

Je n'étais pas tout à fait sans danger ; car, outre une fièvre continue jointe à une constipation des plus opiniâtres et ces peines d'esprit qui m'incommodaient encore plus, j'étais tellement abattu et tellement affaibli que je ne sentais presque plus ni mes jambes ni mes autres membres : je me trouvais dans un épuisement et dans une lassitude si étranges qu'il me semblait que tout était fondu en moi. De plus, les nerfs et les os, surtout des jambes et des cuisses qui me faisaient bien mal, me faisaient appréhender quelque autre maladie plus dangereuse, surtout le mal des os⁶⁹ ; la chair des cuisses était comme demi-morte pendant tout le temps de la maladie. Je ne pouvais ni suer, ce qui m'aurait fait un grand bien, ni éternuer, ni me moucher, ni même bien cracher comme j'aurais voulu ; je saignai une seule fois du nez, ce qui me fit du bien. J'avais la tête si pesante et si confuse que j'étais tout étourdi. Cependant il m'était bien sensible de me trouver ma-

⁶⁹ « Le mal des os », c'est-à-dire l'ostéomyélite.

lade dans un pays étranger, tout le jour seul à penser et à rêver dans mon lit, sans amis, sans connaissances, moi qui avais tant de frères et de sœurs qui m'auraient secouru et tenu compagnie à la maison.

Le seul M. Venetz me venait rendre visite de temps en temps aussitôt qu'il avait la permission de sortir. Item un certain Cammerzind, du dizain de Conches, établi à Milan depuis quelque temps, me venait voir le plus souvent qu'il pouvait. Cet homme charitable à qui j'ai des obligations infinies, avait pour moi tous les soins imaginables : outre les fréquentes visites qu'il me rendait et la bonne espérance qu'il me donnait, il m'apportait mille petites choses qui me faisaient plaisir, comme des œufs frais, des *biscotini* ⁷⁰, des oranges, etc. Le bon Dieu lui en rende la récompense...

La *signora* Catharina, qui se repentait extrêmement de ne m'avoir pas reçu du commencement chez elle ainsi qu'elle me le dit ensuite, me venait voir aussi quelquefois. Outre ces trois personnes de ma connaissance, il y avait un abbé charitable qui me rendait souvent visite sans m'avoir jamais vu jusque-là : ce saint homme qui n'agissait en cela que par un principe de charité fraternelle faisait le tour de l'hôpital trois ou quatre fois la semaine et rendait aux malades mille petits services tant pour le corps que pour l'âme...

Cependant, comme il m'ennuyait un peu, je demandai à un abbé de l'hôpital qui parlait français quelque livre spirituel et récréatif en même temps, pour m'occuper ; il me donna fort à propos un livre historique et très édifiant en même temps ; c'était la vie pénitente, les souffrances, les maladies et la sainte mort de quelques religieux de la Trappe, ordre connu par sa grande austérité : cet ouvrage, traduit du français en italien et divisé en deux tomes que je passai tous deux, avait pour titre : *I prodigi della grazia espressi nella conversione di alcuni grandi peccatori, morti da veri penitenti ne' Monastero della Trappa* ⁷¹. Ce livre, qui était fort accommodé à l'état où je me trouvais, parce qu'il racontait les grandes maladies et les grandes souffrances de ces saints personnages et de ces illustres pénitents, ne pouvait que m'inspirer des sentiments d'humilité à la vue de ma faiblesse et de mon peu de constance, moi dont la maladie n'était rien à l'égard des souffrances de ces grands hommes qui ne laissaient cependant pas pour cela de fréquenter le chœur et d'assister aux offices ordinaires, pendant que moi je n'avais pas

⁷⁰ « Petits biscuits ».

⁷¹ Nous n'avons pas trouvé d'exemplaire de cet ouvrage en Suisse. Il s'agit sans doute de la *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe* (1678, 2 vol. in-12^o), de Rancé, qui a eu plusieurs éditions déjà du vivant de l'auteur. Nous avons pu repérer au moins deux éditions de la traduction italienne : Milan, 1715, 2 vol. in-12^o (*opera trasportata dalla lingua Franzese nell' Italiana da un Monacho di Buonsolazzo*), et Rome, 1727, 2 vol. également, attribués au P. Malachia d'Inquibert (Cf. G. Moroni, *op. cit.*, T. 79, Venise, 1856, p. 137). — Nous devons ces identifications, la première à l'obligeance du R. P. André Fracheboud, prieur de l'abbaye de Tamié, la seconde à M. le Dr Bellini, directeur de la Biblioteca comunale, à Milan.

la force de réciter quelques petites prières dans mon lit ; cela me couvrait de confusion, me donnait occasion de m'humilier devant Dieu et de reconnaître ma faiblesse, mon néant, mon peu de ferveur, et de voir combien j'étais éloigné de la perfection de ces saints personnages.

Cependant j'aurais voulu être dans tout autre endroit qu'à l'hôpital. Ce seul nom me faisait de la peine, quoique j'y fusse assez bien soigné ; c'était la pauvre *signora* Catharina qui en était la cause ; car je pouvais aller aux frères de la Miséricorde⁷² où j'aurais été tenu beaucoup plus proprement et où l'on reçoit tous les ecclésiastiques et les gens de distinction, mais je ne le savais pas du commencement. Le même qui avait eu l'indiscrétion de me dire au plus fort de ma maladie qu'il en mourait aussi beaucoup dans ce même temps dans la ville, eut aussi l'imprudence de me dire qu'on était plus tôt expédié à l'hôpital qu'aux frères de la Miséricorde où l'on restait longtemps, mais qu'à l'hôpital l'on guérissait ou l'on mourait plus vite ; jugez si cela devait beaucoup me consoler dans la crainte où j'étais déjà de mourir ; cela n'était cependant pas tel qu'il le disait ; car on y donne d'excellents remèdes, et le médecin qui a soin des malades est un très habile homme qui connut d'abord parfaitement bien mon naturel, comme je pouvais le juger par les réponses qu'il me donnait. L'on y est d'ailleurs assez bien autant qu'on peut l'être parmi une si grande quantité de malades dont le nombre se monte quelquefois, surtout en été et pendant les grandes chaleurs, jusqu'à mille cinq cents et davantage. Au reste, l'on ne me faisait le lit du commencement que toutes les semaines une fois, mais sur la fin cela allait mieux.

A la place du premier mort tout auprès de moi à ma droite, on mit le même jour un paysan avec lequel je n'avais presque point de conversation pour ne pas comprendre son langage et le pitoyable jargon dont il se servait. Le pauvre homme, qui dévorait et qui aurait mangé autant que quatre, cachait son mal au médecin pour avoir à manger ; je l'avertis deux ou trois fois de se ménager un peu mieux, car il mangeait comme un loup lorsqu'il pouvait attraper quelque chose en cachette.

Ensuite, il lui succéda un certain Speciere qui, s'étant fait mettre des rideaux à l'entour de son lit, me désola, parce que cela m'ôta toute la vue que j'avais auparavant sur le milieu de la salle où nous étions, ce qui était mon unique consolation, parce que je voyais les allants et les venants, ce qui me désennuyait un peu ; d'un autre côté, ce Speciere, qui paraissait un homme de bonne maison, était tout couvert d'une espèce de gale et tout son corps était en écorce ; nous n'avions cependant qu'une seule chaise percée entre nous deux, et j'avais bien peur de contracter son mal...

⁷² Au XVIII^e siècle, il y avait à Milan un *Ospedale della Misericordia* (au No 8 de la *via della Chiusa*) détruit par les bombardements d'août 1943. — Les frères de la Miséricorde administraient aussi alors l'*Ospedale Fatebenefratelli*, sur le *Corso di Porta Nuova* ; l'hôpital, agrandi, existe encore et date du XVI^e siècle. — Communication de M. le Dr G. Bellini, à Milan.

Je fis mes Pâques le saint jour même de Pâques et j'entendis la messe depuis mon lit, l'autel étant au milieu de la salle. Jusqu'alors il n'y avait point eu aucune apparence de guérison en moi, et pour peu que le mal eût empiré, je pensais déjà à faire mes dernières dispositions. Le bon Dieu me fasse la grâce de ne pas oublier les bons propos que je fis alors, si je recouvrais la santé ! Le mauvais temps d'humidité et de pluie des 15 et 16 avril retardait beaucoup mon rétablissement ^{72a}.

L'on me donnait le bon matin un *refrigerativum nitri* ⁷³, ensuite un bouillon ; à dîner, c'était la soupe de *pancotto* avec une petite portion de *vitella*, viande de veau, et deux tranches de pain trempé dans le *brodo* ⁷⁴ ; à souper, derechef la soupe de *pancotto* ou *pantritto*, avec deux œufs mollets seulement sans pain, sans sel, sans vin ; car de tout le temps que je gardai la fièvre, il ne me fut pas permis d'avalier une goutte de vin ni de manger un seul morceau de pain sec, c'est-à-dire sans être trempé dans le bouillon.

Ma boisson ordinaire était l'eau tiède ou chaude qu'il me fallait boire à tous moments, non point pour la soif qui m'avait quitté depuis le commencement de la maladie, mais pour m'humecter et pour éteindre la grande chaleur et l'inflammation que l'huile m'avait causées. Les médecins italiens font bien jeûner les malades, et surtout ceux qui ont la fièvre qu'il faut affamer au lieu de l'entretenir et de la nourrir, comme nous faisons ici. Leur souverain remède est la diète ou l'abstinence et ils ont raison ; l'eau tiède ou chaude ; et le *brodo longo*, c'est-à-dire un bouillon délié, sans sel, où l'on n'a laissé cuire la viande de veau que fort peu de temps ; de sorte que cela est passé en proverbe parmi eux : *aqua calda e brodo longo è tutto quel che vi propongo* ⁷⁵. Toutes les fois que le médecin me venait voir, il m'exhortait toujours de boire sans cesse ; je suis sûr que je bus pendant un mois plus de trois ou quatre pots d'eau par jour, et cela sans soif ; de ma vie je n'ai tant bu d'eau ; je craignais à la fin de devenir poisson ou de me noyer l'estomac. Comme je me sentais du commencement l'estomac embarrassé, je demandai une purge au médecin pour me guérir à l'allemande, mais je ne fus point écouté ; il me répondit qu'il n'y avait rien de meilleur que de purger par les urines comme il me faisait faire par le moyen de l'eau tiède qu'il me faisait boire en si grande quantité. Le *pancotto*, que je n'avais jamais mangé jusqu'alors et que j'aimais beaucoup, est un pain broyé, cuit dans un bon bouillon de viande, cela est nourrissant et ne charge point l'estomac. Le *pantritto* est comme l'autre, excepté que le pain au lieu d'être broyé est gratté et par là

^{72a} Ici, Gard se contredit, car il annonce plus loin (p. 126) qu'il est sorti de l'hôpital le 14 avril.

⁷³ Probablement du salpêtre (nitrate de potasse) employé pour faire tomber la température. — Oblig. communication de M. Ch. Meckert, professeur au Collège, à Sion.

⁷⁴ L'auteur explique ces termes plus loin.

⁷⁵ « Eau tiède et bouillon délié, c'est tout ce que je vous propose ».

encore plus léger que l'autre. Voilà donc la nourriture ordinaire : *pancotto*, ou *pantritto*, *del pane bagnato* ⁷⁶ et des œufs mollets, quelquefois par grâce un morceau de *vitella* et la boisson, *il brodo longo e aqua calda*.

Cependant les fêtes de Pâques l'appétit commença à me venir peu à peu, mais ma constipation continuait encore. Le jeudi de la semaine de Pâques, l'appétit me vint tout de bon, j'aurais dévoré je ne sais quoi, mais comme mon estomac était extrêmement faible et qu'il ne pouvait pas encore porter les viandes, j'avais grand soin de me ménager pour ne pas retomber une seconde fois. J'étais tellement exact en cela que je n'osais pas seulement manger tout ce que le médecin me permettait, et quoiqu'il m'eût permis le vin parce que la fièvre m'avait quitté, je n'en voulus point user du commencement, parce qu'il me paraissait encore trop tôt, d'autant plus qu'on me le donnait pur. Les Italiens ont ce principe : point de vin pendant que le mal continue ; mais, aussitôt que la maladie est passée, ils le donnent pur et bon pour fortifier l'estomac et recouvrer ses forces, et je trouve qu'ils ont encore raison en cela ⁷⁷.

Aussitôt que je me vis hors de danger et qu'il avait plu à la divine Miséricorde de me rendre la santé, j'en écrivis à mes parents, priant mon cher frère François de me venir à la rencontre du côté de la val d'Aoste avec une monture, lui marquant à peu près le temps que je partirais de Milan et le jour que je me trouverais à Ivree, ville du Piémont, aux frontières de la val d'Aoste. En attendant, aussitôt que je pus prendre l'essor, je sortis de l'hôpital pour me retirer chez la *signora* Catharina qui fut bien contente alors de me recevoir pour me remettre et pour reprendre mes forces avant que de me remettre en chemin.

Je sortis donc de l'hôpital le 14 avril, trente et un jours après que j'y fus entré. Le même jour que j'en sortis, il y eut jusqu'à huit morts à l'hôpital, jour auquel par une grâce particulière du bon Dieu les forces et la santé me revinrent tout à coup, pendant que tant d'autres mouraient à mes yeux. La nature commença le même jour à opérer d'elle-même pour la pre-

⁷⁶ « Du pain trempé ».

⁷⁷ Il est à présumer que la maladie de l'abbé doit rentrer dans le cadre de l'épidémie dont il signale plusieurs victimes pendant son séjour à l'hôpital. Il s'agirait donc très vraisemblablement d'une maladie infectieuse. Les symptômes qu'il décrit : inappétence, dysphagie (probablement due à une angine de Duguet ?), l'asthénie progressive, les cauchemars, la somnolence (tuphos ? si particulier à l'affection), la haute température, inclinent à penser à une fièvre typhoïde. La constipation rebelle à tout traitement qu'il mentionne n'est pas un symptôme qui exclut la typhoïde. La défervescence de la fièvre au terme de trois semaines environ, l'amélioration rapide des signes généraux, le gros appétit parlent en faveur d'une maladie épidémique ; de même la durée de la maladie (quelques semaines), les paraplégies des membres inférieurs avec parasthésies. — Il serait aussi intéressant de connaître les causes de la mort de l'abbé à 39 ans (atteinte du myocarde, suite de typhoïde ?). — En résumé, il semble donc bien qu'il s'agisse vraisemblablement d'une typhoïde. — Obligeante communication de MM. les Dr O. Schafter et A. Moret, à Yverdon.

mière fois depuis près de quarante jours que j'avais été plus dur qu'une pierre ; car cela m'avait déjà commencé en chemin du côté de Florence. Je donnai deux sequins⁷⁸ à l'hôpital pour le temps que j'y étais resté.

Cependant les poux qui m'avaient tenu compagnie depuis le commencement de ma maladie ne voulaient point me quitter encore et n'étaient point d'avis d'abandonner si tôt un si bon poste ; j'avais mille peines à m'en défaire et il me fallut, malgré que j'en eusse, porter des poux d'Italie jusqu'en Bagnes et même jusqu'à Sion. J'en avais une si grande quantité pendant ma maladie qu'en vérité j'en étais épouvanté et quoique j'en eusse quelque consolation du commencement parce qu'ils me tiraient bien du mauvais sang, voyant cependant à la fin qu'ils multipliaient de jour à autre, j'eus peur d'en être dévoré, car j'en avais une quantité si prodigieuse qu'ils venaient nicher par troupes jusque dans le creux de mes boutons de chemise. C'est apparemment la maladie qui les poussa ; ils commencèrent à se loger à l'entour de mon cou et parcoururent ensuite toutes les parties de mon corps successivement l'une après l'autre jusqu'au bout des pieds, et ce qui me surprenait, c'est qu'ils s'attachaient particulièrement à celles qui se trouvaient le plus incommodées, comme sur le creux de l'estomac où ils avaient établi leur quartier général, et aux jambes qui étaient extrêmement fatiguées de la fièvre et du voyage. Les pauvres bêtes n'y pensaient pas mal et je pense qu'en suçant mon sang ils [les poux] ne cherchaient que ma santé, à laquelle ils auront certainement contribué en partie. Il plut toute la semaine d'après Pâques, ce qui me retarda de quelques jours, parce que je ne pouvais point me promener ni prendre l'air, ce qu'il me fallait cependant faire avant que de me mettre en voyage pour m'y accoutumer *poco a poco*⁷⁹. Aussitôt que je pus sortir, je me rendis tout bellement, car j'étais extrêmement faible, au dôme de Milan pour rendre grâce à Dieu de ce qu'il Lui avait plu par un effet de sa grande miséricorde me rendre la santé. Je ne manquai pas non plus de visiter le tombeau de saint Charles Borromée⁸⁰ auquel j'avais eu une particulière confiance pendant ma maladie. J'allai voir ensuite *il Foppone*⁸¹, qui est le cimetière où l'on enterre les morts de l'hôpital ; et en contemplant ces tombeaux faits exprès, surtout ceux des prêtres, je ne pouvais assez remercier le bon Dieu de m'avoir préservé de la mort, et de me faire voir l'endroit où je devais être enterré s'il m'avait puni comme je le méritais.

⁷⁸ C'est-à-dire 145 batz, selon l'estimation de Gard (manuscrit, p. 382).

⁷⁹ « Peu à peu ».

⁸⁰ Dans une chapelle souterraine (*Scuolo di S. Carlo*), sous le chœur du dôme.

⁸¹ *Il Foppone* (de *foppa*, *fossa*), cimetière de l'hôpital, dit aussi de *S. Michele ai Nuovi Sepolcri*, ou *Rotonda*, construit à la fin du XVII^e siècle entre la *Porta Romana* et la *Porta Vittoria*. — Communication de M. le Dr G. Bellini, à Milan.

11. De Milan à Bagnes.

Je n'eus pas plutôt visité le tombeau de saint Charles que de retour chez la *signora* Catharina, M. Venetz m'apporta en même temps deux lettres, l'une de mon cher frère François, par laquelle j'appris la consolante nouvelle de la santé de mon cher père, dont l'incertitude m'avait fait tant de peine pendant ma maladie et avait bien retardé de plusieurs jours mon rétablissement ; l'autre de Monseigneur, qui m'apprenait que la lettre dont j'étais si en peine lui était parvenue assez tôt pour ce que je souhaitais ; voilà comme il plut au Seigneur des Miséricordes de me consoler tout à la fois sur ce qui m'avait tant inquiété, après m'avoir éprouvé pendant quelque temps.

Je dinai de bon cœur ce jour-là qui était le 20 avril, second dimanche après Pâques, et comme j'avais vécu d'un grand régime pendant une semaine que j'avais resté chez la *signora* Catharina pour me remettre un peu, voyant d'ailleurs que le ciel se disposait pour le beau temps, je résolus de décamper dès le lendemain, d'autant plus que je sentais que mon frère s'avavançait à grands pas pour me venir à la rencontre.

Je partis donc de Milan le 21 avril, y étant arrivé le 13 mars, et comme on me dit en sortant de la ville que le bateau dans lequel je devais m'embarquer sur le Naviglio (*Navile*) allait partir, je fus obligé de faire une marche assez précipitée eu égard à ma faiblesse, pendant près d'une bonne demi-heure jusqu'au port, ce qui devait assurément m'incommoder. Malgré toute la diligence que je fis, je trouvai en arrivant que le bateau en question était parti, de sorte qu'il me fallut avoir patience, qui est le grand remède dans ces sortes d'occasions, et en attendre un autre qui ne devait partir que sur le soir. Quand l'heure fut arrivée, nous voguâmes toute la nuit sur le Naviglio jusqu'au lendemain matin. J'aurais cru que l'eau et le peu de repos que je pus prendre dans ce bâtiment, ayant été obligé de passer toute la nuit sur un banc, m'auraient incommodé mais, grâce à Dieu, je ne m'en aperçus pas autrement.

Nous débarquâmes le lendemain matin 22 avril à Boffalora (*Bufaloro*), et je profitai d'une voiture de rencontre avec laquelle, ayant passé le Tessin à quelque distance de là sur un pont volant et par un temps de pluie qui ne devait pas m'être trop favorable, j'arrivai à Novare pour le dîner.

Le Novarais est un fort beau pays, uni, fertile en grains et en pâturages. Je voyais avec plaisir en passant, d'un côté les beaux champs unis, de l'autre des prés qui ne faisaient que de reverdir au commencement de la *primavera*, tous garnis de peupliers et d'autres jolis arbres tirés à la ligne, et dont les grands chemins étaient aussi bordés des deux côtés, et qui charmaient les yeux par leur agréable verdure, d'autant plus vive qu'elle ne faisait que de pousser au commencement du printemps, cette charmante saison qui réjouit toute la nature. Je vis des paysans avec des manteaux faits de

roseaux, dont ils se servent en temps de pluie, et dont j'en avais déjà vu plusieurs en d'autres endroits de l'Italie en allant à Rome.

N'ayant pas trouvé à Novare une voiture commode, je m'en allai doucement à pied du côté de Verceil ; mais, comme j'étais extrêmement faible, d'abord que j'avais marché l'espace d'un quart d'heure, j'étais obligé de me reposer ; ce mouvement me faisait cependant du bien, la commotion a toujours été mon remède favori et le médecin me recommandait toujours la promenade aussitôt que je pus prendre l'essor en sortant de maladie : « *Spasaggia* », me disait-il, « *e stia allegro* »⁸². Cette marche me fit ce jour-là un très bon effet, je fus soulagé de mon corps beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Je n'arrivai à Verceil que de nuit en la compagnie d'un soldat plein de vin que j'avais rencontré en chemin et de son valet qui me porta mon paquet. Je vis depuis Novare jusqu'à Ivree des campagnes entières toutes inondées et remplies d'eau partagée et soutenue par des petites levées de terre comme dans un jardin ou dans un parterre ; c'était là où l'on semait le riz justement dans le temps que je passais ; celui qui semait était dans l'eau, retroussé et marchant dans l'eau, jetait la semence comme dans un champ, ensuite on faisait courir la herse par dessus, traînée par un cheval, apparemment pour faire couler le grain à fond.

Avant que d'arriver à Verceil, nous fûmes surpris de la nuit et, comme nous passions le long d'une certaine eau, je laissais aller le soldat devant avec son domestique qui avait un *feuzet* à côté, vulgairement un *yeuzou*⁸³, et qui auraient bien pu dans cette occasion, s'ils n'avaient pas été d'honnêtes gens comme ils l'étaient en effet, me faire quelque outrage. Nous passâmes de nuit sur un pont volant la Sesia, grand fleuve qui sépare le Novarais d'avec le Piémont, et arrivâmes à Verceil le 22. Je dormis cette nuit-là d'un profond sommeil parce que j'étais un peu fatigué, ayant été obligé de marcher à pied depuis Novare jusqu'à Verceil, pour n'avoir point pu trouver de voitures ni d'autres occasions en chemin, comme je l'espérais en sortant de Novare.

Je fis le 22 *una bella scarica*⁸⁴ et autant le lendemain à cause de la marche. Je partis de Verceil le 23 et marchai tout bellement jusqu'à...⁸⁵ d'où je me servis d'un *somaro*⁸⁶, monture commune en Italie et fort commode, surtout pour un convalescent, parce que l'on n'est point fatigué là-dessus, cela marchant d'un petit pas et doux. J'allai coucher ce soir-là à Viverone (*Ivron*), village situé sur un petit lac de sept milles de tour où l'on prend de l'excellent poisson que l'on sert, dit-on, à la table du roi.

⁸² « Promène-toi et sois dispos ».

⁸³ Ces termes patois signifient tous deux *serpe*. Le premier est un diminutif de faux ; le second est de même origine que le mot *vouge*. — Communication de M. A. Desponds, Glossaire romand, à Berne.

⁸⁴ « Décharge », « soulagement ».

⁸⁵ Lacune dans le manuscrit.

⁸⁶ « Âne ».

L'hôte me dit qu'un étranger avait cherché par là un prêtre qui était parti de chez lui, il y avait quelque temps et dont il était fort en peine ; j'en fus d'abord alarmé croyant que c'était peut-être mon frère François qui avait déjà passé sans me rencontrer ; mais je me tranquillisai lorsque, lui ayant demandé combien il y avait que cet homme était passé, il me répondit qu'il y avait déjà près de six mois.

De Viverone, je passai à Piverone (*Pivron*), autre joli endroit situé sur le même lac au pied d'une colline voisine et où il doit y avoir une Bagnarde tisserande. Mais je ne le savais pas alors, autrement je ne serais assurément pas passé sans la voir, car, dans les pays étrangers, il suffit que l'on soit du même endroit natal ou seulement du même pays pour faire d'abord connaissance et amitié, quand bien l'on ne se serait jamais vu jusqu'alors. Ayant ensuite trouvé un cheval de renvoi qui, passant à Ivrée, allait du côté de la val d'Aoste, je fus en pieds, car il me semblait qu'aussitôt que je serais dans la val d'Aoste, j'étais chez moi, à cause du voisinage de ce pays avec le Valais. Je profitai de ce cheval et, étant arrivé à Ivrée de bonne heure le 24, je m'allai tout de suite informer chez les RR. PP. capucins, où j'avais donné le rendez-vous, savoir si mon frère était arrivé. On me dit que non et je fus charmé qu'il n'eût pas encore poussé si avant puisque je pouvais profiter du cheval jusqu'à Pont St-Martin, premier village de la val d'Aoste.

Je vis en partant d'Ivrée, le 24, les endroits de la triste nuit dont j'ai fait mention⁸⁷ en allant à Rome, les endroits où l'on m'avait refusé l'entrée, la maison d'où l'on m'avait fait sortir, etc.

Je me rendis le même jour à Pont St-Martin... où il y a un beau pont sur un torrent⁸⁸ qui fait la séparation du Piémont et de la val d'Aoste ; d'où mon conducteur m'ayant quitté et étant retourné en arrière avec son cheval, je me vis derechef à pied, charmé d'avoir trouvé en sortant de Pont St-Martin un petit drôle du pays de Valais nommé Jean Briguët, de la paroisse de Grône, à qui je donnai porter mon paquet dont j'étais fort embarrassé, ne trouvant personne qui allât de mon côté ; ce qui pesait le plus, c'était la boîte du P. de Lavallaz et quelques livres que j'avais. De Pont St-Martin je passai à Donnaz où je revis le beau portail tout taillé dans une pièce de roc tout entier⁸⁹ sur le Doire (*Doüaire*), et à peine eus-je fait quelques cents pas de là que je vis paraître tout à coup mon frère François avec la mule, parce que le chemin formait là un coude ; nous nous rencontrâmes sur le grand chemin même par le plus grand de tous les bonheurs ou pour mieux dire par une grâce particulière du ciel, car nous aurions pu passer l'un l'autre sans nous rencontrer si, dans le temps que l'un passait, l'autre s'était

⁸⁷ V. pp. 88-90.

⁸⁸ Le torrent du Lys.

⁸⁹ L'arc romain sur la route de Donnaz à Bard, qui servait de porte au bourg de Donnaz.

arrêté en quelque endroit, par exemple pour boire un coup ou pour autre chose. Je le regardai comme un ange envoyé du ciel et l'embrassai les larmes aux yeux et, ayant encore appris de sa bouche que notre cher père était plein de vie et de santé, ce que je lui demandai la première chose, il tourna tout court en arrière et nous allâmes coucher ce soir-là à Verrès . . . , chez M. Vens, où on nous donna de l'excellent vin vieux extrêmement puissant.

Jusque-là, je m'étais extrêmement ménagé, craignant toujours de rattraper la fièvre si j'avais mangé selon mon appétit. Mais dès le moment que je fus avec mon frère qui m'avait amené une bonne monture, me comptant pour ainsi dire chez moi, je me crus dispensé de ce grand régime de vie et m'imaginant que j'avais assez jeûné jusque-là, je ne voulus plus entendre d'être tant gêné, surtout depuis que j'eus goûté les bonnes soupes mitonnées que l'on sait faire par excellence dans la val d'Aoste. Je profitai bien aussi du bon vin rouge de ce pays-là, que je trouvais excellent et qui s'accommodait merveilleusement bien avec mon état de convalescence, car bien loin de m'en trouver incommodé, il me donnait des forces et de la vigueur. Le lendemain 25, ayant vu en passant Montjovet, vieux château sur un roc escarpé, nous arrivâmes à la cité, où je remis à Madame Empereur les lettres dont M. l'abbé son fils⁹⁰ et M. Challand, prêtre du Bourg St-Pierre, m'avaient chargé à mon départ de Rome.

Nous nous reposâmes tant à la cité qu'à St-Oyen jusqu'au 28, que nous fîmes la montée du Grand Saint-Bernard jusqu'à la Maison assez heureusement, grâce à Dieu, malgré la grande quantité de neige dont elle était chargée, à cela près que la mule commençait à enfoncer sur la fin et à rester embarrassée dans la neige ; l'ardeur du soleil, qui réfléchissant de la neige à nos yeux, nous aurait aussi fort incommodé la vue si nous n'avions pas eu la précaution de prendre des crêpes⁹¹.

Le 29, nous pensâmes partir de bon matin pour profiter de la fraîcheur pendant que la neige, qui n'était pas encore amollie ou adoucie par l'ardeur du soleil, portait et soutenait ; mais nous ne fûmes pas plutôt à quelque distance de la Maison qu'il se leva un grand vent chaud et impétueux en même temps qui, ayant adouci la neige, et la monture enfonçant déjà à tout bout de champ, de sorte que je risquai à tout moment de tomber, m'étant déjà trouvé une fois jusque sur ses oreilles à cause des secousses qu'elle donnait en enfonçant, je fus contraint de me démonter et d'aller à pied. Mais le vent était si violent et donnait contre nous du haut de la montagne avec tant de force qu'il me jetait par terre à tout moment et se jouait de moi comme d'une paille.

⁹⁰ Claude-Philibert Empereur (1727-1769), étudiant au collège de la Minerve et de la Sapience, à Rome, de 1747 à 1751. — P.E. Duc, *op. cit.*, p. 58.

⁹¹ Des crêpes en guise de lunettes de soleil.

Nous nous arrêâmes en passant chez M. Pinguin, curé de Liddes, qui nous fit mille politesses et me voulait garder pendant une huitaine de jours pour me remettre. Mais il me semblait que je devais me rendre à Bagnes ce jour-là, qu'il y avait quelque chose qui m'y attirait ; et, en effet, nous apprîmes en arrivant au Châble que notre cher père avait été saisi le matin même d'une dangereuse maladie. Cette nouvelle ne m'épouvanta cependant pas autrement et comme elle aurait dû faire s'il y avait eu du danger ; je ne pouvais pas m'imaginer qu'il y eut un si grand danger comme des gens indiscrets voulaient nous le faire entendre ; j'étais cependant bien aise et me félicitais d'être arrivé si à propos pour sa consolation et la mienne.

Index des noms de personnes et des noms de lieux

A

Acquapendente (prov. Viterbe) 16, 106, 110.
Adriatique 13, 66.
Aigle (Vaud) 10, 14, 28, 79.
Albani, Annibale, cardinal 109.
Allemagne, Allemands 34, 66, 95.
Alpes 66, 76.
Aldorf (Uri) 11, 36.
Amérique 9, 20, 78, 86.
Amphion (Hte-Savoie) 18.
Amras, château (Tyrol) 45.
Anniviers 4, 34.
Aoste, Val d'Aoste 3, 4, 5, 9, 14, 15, 18, 21, 23, 28, 77, 83, 85, 86, 88, 126, 130, 131.
Apennins 15, 95, 96, 97, 98, 102.
Appenzell, canton 118.
Arlberg (Tyrol) 11, 37.
Arnaud, Gabriel, abbé 14, 81.
Arnold (*Arnauld*), Johann Ignaz 76.
Asfeld, maréchal de France 31.
Autriche, Autrichiens 11, 12, 34, 38, 41, 50, 51, 52, 53, 61, 62, 96.
Avenza (prov. Massa) 101, 102.

B

Baden (Basse-Autriche) 13, 56.
Badia (di Fontavivo) (prov. Parme) 114.
Bagnes 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 18, 27, 32, 34, 44, 76, 80, 127, 128, 132.
Voir aussi Châble, Versegères, Villette.
Bard (prov. Aoste) 88.
Baulacre, Léonard 14, 81.
Bavière, Bavares 11, 38, 41, 42, 49, 50, 51, 58.
Beaune (Côte d'Or) 10, 33.
Belle-Isle, maréchal de France 11, 50.
Belleville (Rhône) 31.

Benoît XIV, pape 107, 108.
Bergame 73.
Berne, canton 28, 29, 33.
Besançon (Doubs) 3, 6, 9-10, 19, 22, 23, 24, 27-34, 35.
Besse, Anne-Marie, épouse de J.-G. Gard 28.
Besse, Jean-André 3, 4, 14, 15, 83, 84, 85, 86, 88.
Bex (Vaud) 28, 79.
Biner, Joseph, S. J. 11, 38, 42.
Blatter, Jean-Joseph, évêque de Sion 3, 6, 8, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 35, 42, 46, 47, 54, 61, 76, 77, 81, 86, 88, 90, 107, 108, 120, 121, 122, 128.
Bochetta (col de la) (Ligurie) 15, 94, 96, 97.
Boffalora (prov. Milan) 18, 128.
Bohême 51.
Bologne 17, 110, 112, 113.
Bolsène (prov. Viterbe) 16, 106.
Bons (*Debon*), Joseph-Emmanuel de 5.
Borghetto di Vara (prov. La Spezia) 16, 98.
Borgo San Donnino (prov. Parme) 115.
Borromée (comtes) 75.
Bourgogne 32. — *Costumes* 32.
Bourgoz, P. Héliodore, cap. 14, 80.
Bourg-Saint-Pierre 83, 88, 131.
Bozzetti, Giuseppe, Milanais 110, 111, 114.
Brenner (col) (Tyrol) 11.
Brescia 13, 22, 73, 87.
Bretonnières (Vaud) 29.
Brigue 11, 35, 76.
Briguet, Jean 130.
Briguet, Sébastien, chanoine 77.
Brosses, Charles de 22, 23.
Bruchez (*Bruchex*), Jean-André 4, 15, 18, 88.
— Marie-Marguerite 27.

— Pierre-Christophe 5.
 Bruneck (Tyrol) 11.
 Brunnen (Schwyz) 11.
 Buonconvento (prov. Sienne) 106, 110.

C

Calvin, Jean 33.
 Cammerzind, Conchard établi à Milan 18, 123.
 Campomorone (prov. Gênes) 94.
 Capo d'Istria (Trieste) 67.
 Capoue (prov. Caserte) 17, 109.
 Cargnan, Jean-Grat 82.
 Carinthie 12, 38, 39, 40, 42, 44, 46, 50, 51.
 Carniole 13, 64, 65.
 Carrare (prov. Massa) 102.
 Casal (prov. Alexandrie) 15, 91.
 Casalpusterlengo (prov. Milan) 17, 114, 115, 116, 117.
 Casarza (prov. Gênes) 16, 98.
 Castelfiorentino (prov. Florence) 105.
 Castelfranco (prov. Modène) 113.
 Castellina (prov. Sienne) 17, 111.
 Catelani (*Cattellani*), François-Chrétien 5
 — Nicolas 5.
 Cavé, François-Nicolas, abbé 3, 6, 11, 27, 34.
 — Jean-Nicolas, chanoine 88.
 Certaldo (prov. Florence) 105.
 Chablais 79.
 Châble (Bagnes) 132.
 Challand, Georges, abbé 107, 131.
 Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire) 10, 31.
 Chambave (prov. Aoste) 88.
 Chambéry (Savoie) 79.
 Chantrans (Doubs) 10, 29.
 Charles VI, empereur d'Allemagne 11, 35, 55, 63.
 Charles, prince, 2^{me} fils de Marie-Thérèse 57, 58.
 Charles Borromée, saint 127, 128.
 Charles de Lorraine 57.
 Châtillon (prov. Aoste) 15, 88.
 Chiavari (prov. Gênes) 97.
 Chine 74.
 Chivasso (prov. Turin) 15, 90.
 Chypre, vin de 67, 68.
 Claret, Jean-Baptiste 4.
 — Jean-Joseph, abbé de St-Maurice 5.
 — Jean-Joseph 5.
 Clées (Les) (Vaud) 10, 29.
 Collombey 4, 5.
 Conches 35, 38, 123.
 Crescentino (prov. Verceil) 90.
 Croates 52, 53, 58, 59, 95, 96.
 Croy (Vaud) 29.

D

Dallèves, Gaspard-Simon 3.
 Dalmates 59, 67.
 Danube, fl. 11, 57, 58, 61, 62.
 Dauphiné 32.
 Debon, voir de Bons
 Denier, Georges-Nicolas 5.
 Diémoz, Pierre-Antoine 5.
 Diessle, Souabe 67.
 Dillingen (Bavière) 34.
 Doire Baltée, riv. 88, 130.
 Dôle (Jura) 10, 31, 32.
 Domodossola (prov. Novare) 17, 76, 120.
 Donnaz (prov. Aoste) 18, 88, 130.
 Donnet, Jean-Joseph 5.
 Doubs, riv. 30.
 Dranse (de Thonon), riv. 18.
 Drave, riv. 40.
 Ducret, Jean-Pierre 5.
 Du Fay de Lavallaz, Jean-Gabriel-Guillaume
 S. J. 16, 107, 108, 115, 130.

E

Einsiedeln (Notre-Dame des Hermites)
 (Schwyz) 11, 36-37, 38.
 Eisenstadt (Burgenland) 13, 60.
 Elisabeth-Christine, impératrice d'Allemagne 55.
 Empereur, Claude-Philibert, abbé 131.
 Enns (Haute-Autriche) 51, 52.
 Enza, riv. 113.
 Espagne, Espagnols 13, 74, 75, 95, 101, 114.
 Esterhazy, princes 61.
 Etroubles (prov. Aoste) 86.
 Europe 30, 32, 33, 64, 87.
 Evian (Haute-Savoie) 14, 18, 19, 79, 82.

F

Feldkirch (Vorarlberg) 11, 37.
 Filigare (prov. Florence) 17, 112.
 Fillard, Antoine-François 30.
 Fionnay (Bagnes) 30.
 Fiorenzuola (prov. Plaisance) 115.
 Firenzuola (prov. Florence) 17, 112.
 Florence 16, 17, 105, 110, 111, 127.
 Flüelen (Uri) 11.
 Fontainte (vallon de) 85.
 Fonterutoli (prov. Sienne) 17, 110.
 France, Français 11, 28, 32, 33, 38, 41, 42, 46, 50, 51, 53, 58, 79, 80, 81, 95, 96, 101, 102, 106.
 Franche-Comté 10, 19, 29, 30.
 François I^{er}, empereur d'Allemagne 74.
 Frédéric II, roi de Prusse 11, 42.

Fribourg en Suisse 28.
 Frossard, Jean-Etienne 5.
 Frossard, Jean-Georges 5.
 Fully 76.
 Furka 11, 35.

G

Gabiano (prov. Alexandrie) 15, 90.
 Gabléra (la), près Ivrée 88.
 Gady, François-Prospér, S. J. 28.
 Gages, comte de, général espagnol 13, 75.
 Gail, riv. 40.
 Galluzo, chartreuse del 111.
 Gard, Etienne, sautier, père de l'abbé 3,
 6, 7, 9, 14, 15, 17, 18, 27, 34, 35, 54, 56,
 61, 76, 77, 78, 86, 112, 121, 122, 128,
 131, 132.
 — Etienne, notaire 27.
 — François (Franz), frère de l'abbé 9,
 10, 18, 28, 30, 34, 35, 43, 54, 61, 76, 119,
 126, 128, 130, 131.
 — François, cousin de l'abbé 10, 28, 30,
 31, 34.
 — Georges-Bonaventure, frère de l'abbé 7.
 — Jean-Georges, oncle de l'abbé 28.
 — Jean-Georges, frère de l'abbé 6.
 — Jean-Martin, frère de l'abbé 7.
 — Marguerite, sœur de l'abbé 9, 55.
 — Marie-Barbe, née Maret, mère de l'abbé
 3, 9, 27, 34, 35, 54, 56, 61, 76.
 — Pierre-Emmanuel 5.
 Garde (lac de) 73.
 Garin, voir Guérin.
 Gavi (prov. Alexandrie) 15, 94, 96.
 Gênes 15, 93, 94, 95, 96-97, 98, 99, 102.
 Genève 4, 9, 14, 20, 23, 78-81. — *Biblio-*
thèque publique 81. — *Cathédrale St-*
Pierre 80. — *Hôpital* 80. — *Hôtel de*
Ville 80.
 — Lac de 19, 28, 34, 35, 79.
 Gex, pays de 14, 79, 80.
 Giogo (Il) (col) 17, 111.
 Glaris 37.
 Graz (Steiermark) 11, 13, 22, 38, 41, 42,
 62, 63, 64, 87.
 Grenat, Hubert 4.
 Grisons 37.
 Grône 130.
 Guérin, Jean-François 4.
 Gutenstein (Basse-Autriche) 13, 57.

H

Hainburg (Basse-Autriche) 62.
 Herculaneum 17.
 Hongrie, Hongrois 42, 51, 52, 58, 60-62,
 64, 95. — Reine de H' voir Marie-
 Thérèse.

I

Indes 59, 64.
 Inn, riv. 11.
 Innsbruck (Tyrol) 11, 12, 34, 38, 39, 41,
 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 54.
 Isola Bella (prov. Novare) 75.
 Istrie 67.
 Italie 58, 62, 66, 71, 72, 73, 90, 114, 116,
 122, 127, 129. — *Climat* 67, 83. — *Langue*
 99, 105, 111, 124. — *Médecins* 125, 126.
 — *Milles* 94, 102, 105. — *Nourriture* 72,
 73. — *Vignes* 67. — *Vins* 36.
 Ivrée (prov. Turin) 15, 18, 88-90, 91, 100,
 126, 129, 130.

J

Jacober, Catharina, aubergiste à Milan 17,
 18, 118, 122, 123, 124, 126, 128.
 Joris, Hyacinthe 5.
 Joseph I^{er}, empereur d'Allemagne 63.
 Joseph II, empereur d'Allemagne 51, 59.
 Joseph, Flavius 74.
 Joudon, Etienne-François, abbé 19.
 Jougne (Doubs) 10, 29.

K

Khevenhüller, L.-A., feld-maréchal autri-
 chien 12, 51.
 Klagenfurth (Carinthie) 11, 12, 38, 40, 41,
 42, 43, 44, 49, 54.
 Klosterneubourg (Vienne) 13, 57.
 Kollonitsch, Sigismond de, archevêque de
 Vienne 55.
 Krems (Basse-Autriche) 57.
 Küssnacht (Schwyz) 36.

L

La Marque, vin de 67.
 La Martinière (Bruzen de) 17, 108.
 Lamon, François-Eugène, chanoine 4, 14, 78,
 79, 81, 82, 83.
 Landeck (Tyrol) 38.
 Lanterna (Gênes) 97.
 La Sarraz (Vaud) 10, 29.
 La Spezia 16, 97, 101.
 La Storta (prov. Rome) 107.
 Lausanne 10, 28, 29, 34.
 Lavagna (prov. Gênes) 97.
 Laybach (Carniole) 13, 22, 64, 65, 87.
 Leeber, Johann-Leopold 57.
 Leitha, riv. 63.
 Léman, lac, voir lac de Genève.
 Lens 61.
 Levron 14, 83, 85.

Leytron. — curé de L', voir Maret, Jean-Georges.
 Liddes 4, 5, 14, 83, 132.
 Lienz (Tyrol) 11.
 Linz (Haute-Autriche) 11, 12, 46, 48, 50, 51, 52, 53, 54.
 Livourne 16, 22, 103, 104, 105.
 Lodi (prov. Milan) 17, 118.
 Lonato (prov. Brescia) 73.
 Louis XIV 30.
 Lovina, Ignace de, évêque de Wiener-Neustadt 63.
 Loye, François-Xavier-Georges ? 34.
 Lucignano (prov. Arezzo) 110.
 Lucques 102.
 Luther, Martin 33.
 Luy (*Lui*), Etienne 5.
 Lyon (Rhône) 10, 20, 28, 31-33, 34.
 Lyonnais 32.
 Lys, riv. 130.

M

Mâcon (Saône-et-Loire) 10, 31.
 Majeur, lac 13, 75.
 Malte, ambassadeur de, voir Leeber.
 Mantoue 75.
 Marc Antonio su'l pian della barca 101.
 Maret, Jean-Baptiste 4, 5.
 — Jean-Georges, abbé 3, 6, 27.
 — Marie-Barbe, voir Gard, Marie-Barbe
 Maria-Taferl (Basse-Autriche) 13, 57.
 Maria-Trost (Styrie) 64.
 Mariazell (Steiermark) 13, 57.
 Marie-Anne, princesse, sœur de Marie-Thérèse 57.
 Marie-Christine, princesse, fille de Marie-Thérèse 55.
 Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie 12, 42, 51, 55, 57, 59, 76, 96.
 Marignan (prov. Milan) 17, 118.
 Marignan de, chanoine 82.
 Martigny 5, 15, 88, 108.
 Massa 102.
 Maupas (le) (Haute-Savoie) 82.
 Maures 59.
 Mautern (Basse-Autriche) 57.
 Mauvoisin (Val de Bagnes) 36.
 Méditerranée 16, 97, 104.
 Meillerie (Haute-Savoie) 14, 82, 83.
 Mergozzo (prov. Novare) 75, 76.
 Michellod Etienne 3, 14, 15, 18, 83, 84, 85, 88.
 — Jean-François, chanoine 3.

Milan 13, 17, 18, 22, 62, 71, 72, 73-75, 87, 110, 115, 116, 118, 119, 120, 122, 123, 126, 128. — *Bibliothèque Ambrosienne* 74. — *Château Sforza* 74. — *Dôme* 73, 127. — *Ospedale Maggiore* 4, 8, 9, 15, 17, 119-127.
 Moche, Antoine 4, 5.
 Modène 17, 113.
 Montefiascone (prov. Viterbe) 110.
 Monteroni (prov. Sienne) 106, 110.
 Monterosi (prov. Viterbe) 107, 110.
 Montferrat 90, 91.
 Monthey 4.
 Montheys, Anne-Catherine de, née Du Fay de Lavallaz 115.
 Montjovet (prov. Aoste) 131.
 Mur, riv. 63, 64.
 Murano (prov. Venise) 71.
 Muraz 4.

N

Naples 17, 109, 110.
 Naviglio, canal de Lombardie 18, 128.
 Neipperg, feld-maréchal allemand 11.
 Nervi (prov. Gênes) 16, 97.
 Neustadt voir Wiener-Neustadt
 Notre-Dame des Hermites voir Einsiedeln.
 Nourrisson, Guillaume 33.
 Novare 18, 128, 129.
 Novi (prov. Alexandrie) 15, 94, 95, 96.
 Nucé de, Valaisan à Innsbruck 54.
 — Gaspard-Benjamin 4.

O

Oberdraubourg (Carinthie) 11, 40.
 Oberwald 35.
 Odet, Antoine-Hyacinthe 5.
 Ornans (Doubs) 10, 29.
 Orsières 5, 88.
 Ostie (prov. Rome) 109.
 Ougspurger (*Augsburger*), Beat-Sigmund 14, 79.
 Outre-Rhône, paroisse 27, 28. — Curé de : voir Maret, Jean-Georges.

P

Padoue 13, 22, 71, 72, 87.
 Paglia, riv. 106.
 Palais, Maurice-François, abbé 88.
 Panaro, riv. 113.
 Paolucci Merlini, Camille, nonce 55.
 Paris 32.
 Parme 17, 72, 113, 114, 115, 119.
 Passionei, Domenico, cardinal 108.
 Perron, P. Théodule, cap. 88.

Peschiera (prov. Vérone) 73.
 Philippe, duc de Parme et Plaisance 17, 113, 114.
 Pianoro (prov. Bologne) 17, 112.
 Piccolet, aubergiste à Evian 18.
 Piémont, Piémontais 88, 95, 126, 129, 130.
 Pierre, montagne de la (Entremont) 84.
 Pietrasanta (prov. Lucques) 102.
 Pinguin, François, chanoine 14, 83, 132.
 Piovera (prov. Alexandrie) 15, 94, 95.
 Pise 16, 22, 101, 102, 103, 104.
 Piverone (prov. Turin) 18, 130.
 Plaisance 15, 17, 91, 93, 94, 95, 110, 114, 115, 116, 117.
 Pô, fl. 15, 17, 90, 91, 93, 94, 115, 117.
 Poggibonsi (prov. Sienne) 16, 105.
 Pont Saint-Martin (prov. Aoste) 88, 130.
 Pontarlier (Doubs) 10, 29, 34.
 Ponte d'Arbia (prov. Sienne) 106, 110.
 Pontedera (prov. Pise) 104.
 Pontestura (prov. Alexandrie) 91.
 Pozzolo (prov. Alexandrie) 94, 95.
 Prague 58.
 Presbourg 13, 51, 61, 62.
 Prusse, Prussiens 11, 76.

Q

Quartéry, Louis-Antoine de 5.
 Quatre-Cantons, lac des 36.

R

Radicofani (prov. Sienne) 16, 106, 110.
 Rapallo (prov. Gênes) 16, 97.
 Rarogne 11, 13, 35, 76.
 Raymond, Joseph, prévôt de la cathédrale d'Aoste 86.
 Razdrto (Carniole) 65, 66, 67.
 Recco (prov. Gênes) 97.
 Reichenhall (Haute-Bavière) 49.
 Reggio nell'Emilia 17, 113.
 Remo, riv. 113.
 Reuss, riv. 36.
 Rey, de Lens, 61, 62.
 Rhin, fl. 37, 38.
 Rhône, fl. 14, 28, 32, 35, 79.
 Ricco (prov. La Spezia) 16, 97, 98, 99-101, 106.
 Riche, Pierre-François 4, 5.
 Richelieu, duc de 96.
 Ripaille, chartreuse (Haute-Savoie) 18, 19, 88.
 Rivarone (prov. Alexandrie) 94.
 Rivaz, Pierre-Joseph de 81.
 Rome 4, 8, 9, 14-18, 22, 23, 24, 81, 86, 88, 94, 101, 103, 104, 106, 107-110, 120, 122, 129, 130, 131. — *Catacombes* 108-109.

Ronciglione (prov. Viterbe) 16, 107, 110.
 Rosana, riv. 38.
 Roten, Jean-Hildebrand, abbé 3, 7, 11, 12, 13, 35, 39, 40, 46, 50, 54, 62, 63, 65, 66, 67, 69, 72, 73, 75, 76, 119.
 Rouiller (*Roulier*), Hyacinthe 4.
 Rubiera (prov. Reggio Emilia) 113.

S

Saillon 4, 5, 6, 7.
 Saint-Bernard (Grand) 3, 4, 14, 15, 18, 28, 84, 85, 86, 88, 103, 131. — *Chanoines* 4, 14, 78, 82, 85, 88.
 Saint-Bernard (Petit) 88.
 Saint-Christophe (Tyrol) 37.
 Saint-Gingolph 14, 18, 79.
 Saint-Gothard 35.
 Saint-Julien (Haute-Savoie) 14, 80.
 Saint-Maurice 3, 4, 5, 7, 8, 10, 14, 18, 28, 79.
 Saint-Oyen (prov. Aoste) 18, 86, 131.
 Saint-Rhémy (prov. Aoste) 86.
 Saint-Vincent (prov. Aoste) 88.
 Salzbouurg 12, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54.
 San Casciano (prov. Florence) 17, 111.
 San Donato in Poggio (prov. Florence) 17, 111.
 San Pier d'Arena (prov. Gênes) 94, 96, 97.
 San Piero a Sieve (prov. Florence) 17, 111.
 San Quirico d'Orcia (prov. Sienne) 110.
 Saône, riv. 32, 33.
 Sardaigne, roi de 76.
 Sarrasins 61.
 Sarzana (prov. La Spezia) 101, 102.
 Savioz, Joseph-Simon 4.
 Savoie 5, 9, 18-19, 25, 79, 80.
 Saxon 14, 83, 85.
 Scarperia (prov. Florence) 17, 111.
 Schaller, baron de 12, 55, 56.
 Schaller, fils du baron 12, 56, 57.
 Schwyz 11, 36, 37.
 Sembrancher 3.
 Sesia, riv. 129.
 Sesto Calende (prov. Varèse) 13, 75.
 Sestri Levante (prov. Gênes) 97.
 Seurre (Côte d'Or) 10, 33.
 Sex, porte du 14, 79.
 Sienne 16, 17, 22, 101, 103, 104, 105, 106, 110, 112.
 Silésie 11.
 Simplon 13, 23, 76, 120.
 Sion 3, 6, 8, 11, 28, 35, 62, 76, 77, 83, 86, 107, 108, 127. — *Collège des jésuites* 3, 28.
 — *Majorie, résidence épiscopale* 3, 4, 8, 14, 19, 20, 77, 83, 120. — *Evêque de Sion, voir* Blatter, Jean-Joseph. — *Vicaire de Sion, voir* Cavé, François-Nicolas.

Souabe 67.
 Spagnolo, Don 103.
 Speciere, malade à Milan 124.
 Spittal (Carinthie) 40.
 Stein (Steiermark) 57.
 Styrie 38, 63, 64.
 Suisse, Suisses 19, 35, 37, 53, 74, 106, 109,
 118. — *Costumes et coutumes des petits
 cantons* 37.

T

Tanaro, riv. 15, 94, 95.
 Taro, riv. 113, 114.
 Tartares 35, 59.
 Tell, chapelle de 36.
 Tessin, riv. 128.
 Teufelsbrücke (Pont du Diable) (Uri) 36.
 Thonon (Haute-Savoie) 14, 19, 79, 81, 82.
 Tornéry, Xavier de 4.
 Torrenieri (prov. Sienne) 110.
 Toscane 102, 105, 112.
 Tournus (Saône-et-Loire) 31.
 Trappe, religieux de la 123.
 Trieste 13, 62, 66, 67, 68, 70.
 Troistorrents 5.
 Turcs, Turquie 13, 58, 60, 62, 64, 67.
 Turin 15, 31, 90.
 Turin, Jean-Pierre 4, 5.
 Tyrol 37, 38, 39, 44, 45, 47, 48. — *Costumes
 et coutumes* 45-46.
 Tziganes 61.

U

Uri 35, 36.

V

Valais 8, 10, 14, 20, 23, 27, 33, 34, 35, 53,
 60, 62, 63, 77, 79, 106, 130. — *Costumes*
 21, 32, 87.
 Valence (prov. Alexandrie) 15, 90, 92, 93.
 Vaud, pays de 14, 28, 79.
 Veneroni, Jean Vigneron dit 71.
 Venetz (*Fenetz*), Johann, abbé 18, 120, 123,
 128.

Venise 13, 22, 66, 67, 68, 69-71, 72, 73, 74,
 87, 111.
 Vens, aubergiste à Verrès 131.
 Verceil 18, 129.
 Vérone 13, 22, 72, 73, 87.
 Verrès (prov. Aoste) 88, 131.
 Verrua (fort) (prov. Turin) 90.
 Versegères (Bagnes) 3, 27.
 Vésendaz (*Veisendaz*), Léonard-Joseph, cha-
 noine 82, 83.
 Vevey 28.
 Viareggio (prov. Lucques) 102.
 Vicence 13, 22, 72, 87.
 Vienne en Autriche 3, 6, 9, 10, 11-13, 14,
 15, 19, 20, 22, 23, 24, 34, 35, 38, 39, 40,
 41, 42, 46, 47, 50, 51, 52, 53, 54-61, 62, 63,
 67, 70, 71, 72, 73, 76, 87, 95, 103, 111, 114,
 119. — *Arsenal royal* 60. — *Bibliothèque
 impériale* 59-60. — *Convict Ste-Barbe* 3,
 12, 46, 54, 55. — *Jardin du prince Eugène*
 59. — *Neugebäude (Faisanderie)* 59. —
Schönbrunn 13, 57.
 Vienne (Isère) 32.
 Villach (Carinthie) 40.
 Villefranche (Rhône) 31.
 Villefranche (prov. Aoste) 88.
 Villeneuve (Vaud) 28.
 Villette (Bagnes) 27.
 Vionnaz 4.
 Viterbe 16, 106, 110.
 Viverone (prov. Verceil) 18, 129, 130.
 Vogognia (prov. Novare) 76.
 Voltaggio (prov. Alexandrie) 15, 94, 96.
 Vouvry 4.

W

Walenstadt (St-Gall) 37.
 Waradins 58.
 Wels (Haute-Autriche) 51, 52.
 Wiener-Neustadt (Basse-Autriche) 13, 57,
 62, 63.

Z

Zanone, Jean Francesco 114, 115, 117.
 Zurich 39.

Table des matières

Introduction	1
I. — Notice biographique	3
II. — Les voyages et les séjours d'Etienne Gard : 1. Le voyage et le séjour à Besançon (1738—1741), p. 9. — 2. Le voyage et le séjour à Vienne (1741—1745), p. 11. — 3. Le voyage à Genève et le troisième voyage à Aoste (1748), p. 14. — 4. Le voyage à Rome (octobre 1748—avril 1749), p. 14. — 5. Le second voyage de Savoie (1753), p. 18.	
III. — Etienne Gard voyageur : 1. Son goût et son amour des voyages, p. 19. — 2. Sa technique et son art des voyages, p. 21. — 3. La mise en pratique, p. 22.	
IV. — Rédaction du texte	23
V. — Publication du texte	25

L'HISTOIRE DE MES VOYAGES

I. — Voyage et séjour à Besançon (1738—1741)	27
1. Jeunesse et études en Valais (1719—1738), p. 27. — 2. Voyage à Besançon (1738), p. 28. — 3. Le séjour à Besançon (1738—1739), p. 30. — 4. Excursion à Lyon (août-septembre 1739), p. 31. — 5. Vacances en Valais et dernière année à Besançon (1740—1741), p. 34.	
II. — Voyage et séjour à Vienne en Autriche (1741—1745)	34
1. De Bagnes à Innsbruck (ca. 22 septembre—4 octobre 1741), p. 34. — 2. D'Innsbruck à Klagenfurth et retour (7 octobre—22 octobre 1741) et séjour à Innsbruck (22 octobre—ca. 26 décembre 1741), p. 38. — 3. D'Innsbruck à Vienne (ca. 26 décembre 1741—14 janvier 1742), p. 46. — 4. Le séjour à Vienne (14 janvier 1742—30 août 1745), p. 55. — 5. Retour en Valais par Trieste et Milan (30 août—fin septembre 1745), p. 62.	
III. — Voyage à Genève et troisième voyage à Aoste (1748)	77
1. Les réflexions du voyageur enchaîné, p. 77. — 2. Voyage à Genève (janvier 1748), p. 78. — 3. Troisième voyage à Aoste (mai 1748), p. 83. — 4. Réflexions sur l'art de voyager, p. 86.	
IV. — Voyage à Rome (1748—1749)	88
1. Le départ pour Rome (19 octobre 1748), p. 88. — 2. La nuit d'Ivrée (du 26 au 27 octobre 1748), p. 88. — 3. De Turin à Valence, p. 90. — 4. De Valence à Gênes, p. 93. — 5. De Gênes à La Spezia, p. 97 ; la nuit de Ricco, p. 99. — 6. De La Spezia à Sienne, p. 101. — 7. De Sienne à Rome, p. 106. — 8. Séjour à Rome (20 novembre 1748—23 février 1749), p. 107. — 9. De Rome à Milan par Sienne, Florence, Bologne, Plaisance, p. 110. — 10. A l'Ospedale Maggiore à Milan (13 mars—14 avril 1749), p. 119. — 11. De Milan à Bagnes, p. 128.	

Index des noms de personnes et des noms de lieux	133
---------------------------------------------------------	------------